Knut Hamsun

Au pays des contes

Aleksêi Dánitchev, agence Sputnik, *Vue de Saint-Pétersbourg* (s.d.).

Alfredo Andersen (1860-1935), *Portrait de Knut Hamsun* (1891),
collection du Musée national d'art, d'architecture et de design, Oslo, Norvège.

Au pays des contes

Choses rêvées et choses vécues en Caucasie

I

NOUS NOUS TROUVIONS à Saint-Pétersbourg, au commencement de septembre. Nanti d'une bourse, j'allais entreprendre un voyage d'étude dans le Caucase, en Perse, en Turquie, voir l'Orient. Nous arrivions de Finlande où nous avions séjourné pendant un an.

Sur dix-neuf îles marécageuses Pierre le Grand fonda une ville, il y a de cela exactement deux cents ans. Perforée en tous sens par la Neva, la cité en est singulièrement déchiquetée, morcelée ; d'ailleurs, étrangement diverse. De luxueuses maisons de rapport occidentales voisinent, nombreuses, avec des bâtiments à coupoles byzantines et de charmantes cabanes en torchis. Les lourds musées et les galeries d'art collent fortement au sol, mais les kiosques, les hangars, les incroyables demeures humaines se dressent, eux aussi, fièrement, occupant largement leur place au soleil. On a parlé de transférer la ville à un endroit plus sec. Autant parler de transférer la Russie. Il y a des choses à Saint-Pétersbourg qu'on ne pourrait changer de place, le palais d'Hiver, la forteresse Pierre et Paul, l'Ermitage, l'église de la Résurrection, l'église Saint-Isaac. Or, Saint-Pétersbourg se déplace comme se déplace la Russie : la ville s'étend, elle s'agrandit, s'agrandit toujours...

Notre séjour à Saint-Pétersbourg fut court. Il faisait froid et humide, les jardins et les parcs étaient défleuris. Voici que, pour la première fois de ma vie, il me faut un passeport et je me fais conduire à la légation de Suède et Norvège.

Comme je n'avais pas songé en temps utile à faire régulariser mon passeport, j'ai causé beaucoup d'ennuis au personnel de la légation. Mais le baron de Falkenberg me fut d'un précieux secours. Il me fabriqua un grand papier décoré d'une couronne et d'un manteau d'hermine, puis se rendit aux légations asiatiques où l'on orna encore mon sauf-conduit des signes et des paraphes les plus fabuleux. Sans l'aide du baron, en tout cas, nous ne serions pas partis ce jour-là et je lui sus gré de son obligeance.

Comme le monde est petit ! Je me heurte soudain à une connaissance dans les rues de Saint-Pétersbourg.

Le soir, bien avant l'heure, nous voici à la gare Nicolas. Là je vois pour la première fois des lampes qui brûlent devant les saintes images. Quand s'ouvrent les portes de la salle d'attente, nous parvient le ferraillement des wagons et des locomotives, et au milieu de ce fracas, les lampes éternelles brûlent, nuit et jour, devant les icônes. Elles sont pareilles à de petits autels, deux marches y accèdent et elles brillent d'un éclat adouci.

Les Russes font le signe de la croix en passant devant les images. Ils se signent, s'inclinent et se signent à nouveau : tout cela avec adresse et très vite. On me dit que les Russes ne partent jamais en voyage sans accomplir cette cérémonie ; les mères poussent leurs enfants devant l'icône et de vieux officiers décorés enlèvent leur képi, en demandant, avec force courbettes et signes de croix, bonne chance pour leur voyage.

Au-dehors, tintamarre de wagons et locomotives : l'Amérique qui beugle.

Des officiers nobles entrent ; ils sont coiffés d'une casquette blanche bordée de rouge. Ce sont des gentilshommes venant de toutes les provinces de la Russie, qui, durant leur séjour à Saint-Pétersbourg, ont quatre chevaux à l'écurie et un tas de laquais à la maison. C'est dans ces conditions qu'ils font leur service militaire, évitant ainsi de se mêler aux officiers roturiers. Je vois entrer un jeune officier noble, suivi de trois laquais en livrée uniforme, qui lui portent ses bagages. Un des laquais, vieilli sous le harnais, importune son jeune maître par sa sollicitude, en l'appelant de petits noms familiers. Et le maître lui répond chaque fois avec un sourire indulgent ; il semble vouloir lui éviter des corvées, en expédiant les deux autres dans toutes les directions.

Nous remarquons une jeune beauté qui a la main gauche couverte de splendides brillants. Elle a trois ou quatre bagues à chaque doigt ; l'effet en est curieux ; les bagues couvrent la phalange entière. C'est évidemment une grande dame ; elle prend affectueusement congé de deux dames âgées dont l'équipage attend dehors. Notre train va s'ébranler : la dame part, accompagnée de deux domestiques.

Et nous voilà bel et bien sortis de la gare pétersbourgeoise. Ma femme n'oublia qu'une chose : son manteau.

Nos compagnons de voyage sont fort agréables : un ingénieur finlandais, employé aux usines Nobel à Bakou et qui habite la Russie depuis des années, sa femme, qui est russe, et leur fillette. Le train est composé uniquement de wagons-lits. Comme les voyageurs sont nombreux, le conducteur les place à son gré, un peu partout ; pour ma part, on me fourre dans un étroit compartiment où se trouvent déjà trois messieurs, dont un Allemand copieusement ivre. C'est un train à soufflet, mais le couloir est si étroit que c'est à peine si deux personnes peuvent se croiser.

Nous franchissons le seuil de la grande Russie.

Par malheur, je m'éveille pendant la nuit, et le ronflement de l'homme ivre m'empêche de me rendormir. Je me dresse sur ma couchette et tousse dans sa direction ; il se retourne indolemment et ronfle de plus belle. Je me lève et, en passant, bouscule exprès le dormeur afin de le réveiller ; son ronflement cesse soudain, et je me recouche. Puis il se remet à ronfler.

Je reste éveillé un temps infini, je ne sais combien, car je ne puis, sans beaucoup de peine, atteindre ma montre sous l'oreiller. Enfin, je m'endors.

Et me réveille à nouveau. Le train a stoppé. Il ne fait plus nuit maintenant ; la chaleur du compartiment m'oppresse et je baisse légèrement la vitre. Alors un son étrange me parvient du dehors. Une douce sensation de bonheur me parcourt en écoutant ce bruit, je m'habille et cours au plein air. Ce sont des étourneaux qui babillent là-bas. Des étourneaux en cette saison ; je ne comprends pas. N'ont-ils pas dépassé cette étape de leur voyage, au retour ? Ou bien serait-ce des étourneaux qui, ayant couvé en Russie, ne sont pas encore partis ?

Il bruine ; mais le temps est doux et agréable. Le train démarre. Dans les fermes devant lesquelles nous passons, les gens viennent de s'éveiller et se lèvent ; je vois des hommes en bras de chemise sur le pas de leur porte, comme chez nous. À sept heures, j'entre dans un buffet de gare et prends du café ; des garçons en habit, de blanc cravatés et gantés, font le service. J'ai appris à demander : « Combien ? » Mais je ne comprends pas très bien la réponse ; je fais cependant bonne mine et donne au garçon une pièce à changer. En recevant ma monnaie, je l'examine consciencieusement pour voir si j'ai mon compte, bien que je n'entende goutte à l'argent ; ensuite je laisse une pièce de vingt kopeks sur le plateau en guise de pourboire, comme je le vois faire par d'autres et je remonte en wagon. Mais voyons, me dis-je à moi-même, tu as le chic pour voyager en Russie. Si, en ce moment, je tombais sur quelqu'un de chez nous et qui voulût prendre un café, je lui offrirais le secours de mes lumières ; je lui apprendrais à dire : « Combien ? » Enfin je le tirerais d'affaires.

Brede Kristensen était à mon endroit cet homme secourable, lorsque j'habitais Paris. Il devait m'apprendre le français. « Et lorsque tu auras appris le français », me disait-il, « il te sera relativement facile d'apprendre l'italien et l'espagnol. » Déjà trois langues qui ne sont pas mal, pensais-je. « Et de là au portugais la difficulté n'est point insurmontable », ajoutait-il. Bref, il me fit même entrevoir une petite excursion dans la langue copte, afin de me stimuler. Mais je n'appris jamais le français et ainsi les autres langues tombèrent d'elles-mêmes. Et malgré que Brede Kristensen n'ait peut-être pas bûché autant que moi, à beaucoup près, il est aujourd'hui professeur d'égyptologie à Leyde. Seulement, en Russie, il serait complètement dérouté, sans doute, et c'est à moi qu'il lui faudrait avoir recours.

Mes compagnons de voyage ne sont pas encore levés. Nous parcourons des campagnes plates, des marais, des carrés de seigle. Par-ci par-là, des bois font tache dans la plaine, bois de bouleaux, bois d'aunes, comme chez nous, et des oiseaux piaillent parmi les arbres. Dans une carrière de gravier des hommes et des femmes travaillent à la pioche et à la pelle. Ce sont là des Slaves, me dis-je ; je ne vois pas qu'ils aient d'autres façons de faire que les Germains. Ils sont vêtus comme nous et sont aussi travailleurs ; ils lèvent leurs yeux bleus au passage du train, le suivent du regard, puis se remettent à la besogne. Nous passons devant une tuilerie ; on pose les tuiles à terre pour les sécher au soleil. Les ouvriers peinent aussi assidûment ici qu'ailleurs et je ne vois pas de surveillant, le *knout* à la main.

La campagne s'ouvre toute grande devant nous. À gauche une forêt, où un sentier serpente à travers bois, qu'un homme suit. Cette image a quelque chose de si familier, et depuis si longtemps j'habite l'étranger, que j'ai plaisir à la contempler. Le sentier est à demi couvert d'herbe et l'homme qui le suit porte le sac au dos. Où s'en va-t-il si matin ? me dis-je ; sa besogne l'appelle probablement de l'autre côté du bois. Il chemine d'un pas tranquille, puis je le perds de vue.

Encore une large plaine, là-bas un troupeau de bestiaux. Le pâtre, vêtu d'une pelisse en peau de mouton, s'appuie sur son long bâton et nous accompagne du regard. C'est un vieux bonhomme ; de la plate-forme je lui fais signe de la main en le regardant bien en face, mais il ne répond pas. Peut-être est-il aussi heureux que nous autres. Il a besoin d'un peu de nourriture, de quelques vêtements, d'une image de saint ; mais le petit bulletin de vote du village n'est peut-être pas ce qu'il a de plus cher au monde. Qui sait s'il se souviendra jamais du voyageur qui, un jour, lui fit signe du train, comme je me souviens de lui en ce moment.

Quinze heures après avoir quitté Saint-Pétersbourg, mes compagnons de voyage se lèvent enfin. Nous sommes à Moscou.

II

TOUR À TOUR je me suis trouvé dans quatre des cinq parties du monde. Bien entendu, je ne les ai pas beaucoup parcourues et je ne fus jamais en Australie ; mais j'ai pourtant mis le pied en bien des coins du globe et vu pas mal de choses ; mais rien de tel que le Kreml de Moscou. J'ai vu de belles villes, je trouve belles Prague et Budapesth ; mais Moscou est fabuleuse. D'ailleurs j'entendais les Russes eux-mêmes l'appeler Maskvoï ; que ce soit là la prononciation correcte ou non, je ne sais.

À la porte Spaski le cocher se retourne sur son siège, ôte son chapeau et nous donne à entendre qu'il faut faire de même. C'est un rite prescrit par le tsar Alexis. Nous nous découvrons : nous voyons tout le monde, gens en voiture ou à pied, franchir la porte en se découvrant ; le cocher accélère le trot, et nous voici dans le Kreml.

Il y a près de cinq cents églises et chapelles à Moscou et lorsque les cloches tintent à toutes les tours, l'air vibre au-dessus de l'immense ville. De la colline du Kreml nos yeux plongent dans un océan de splendeur. Je n'aurais pu imaginer pareille ville sur terre : flèches, coupoles, vertes, rouges, dorées, se dressant dans toutes les directions. Cet or, ce bleuissement dépassent tout ce que j'ai rêvé. Près du monument Alexandre, appuyés à la balustrade, nous regardons ; les mots ne nous viennent pas, mais nos yeux se mouillent.

À notre droite, devant l'arsenal, voici Tsarpouchka, « le roi des canons ». Sa forme rappelle le corps rond d'une locomotive ; il est d'une grosseur incroyable ; sa bouche a exactement un mètre de diamètre et ses boulets pèsent deux mille kilos. J'ai lu quelque part qu'on s'en est servi, mais j'ignore sa vraie histoire ; il porte la date 1586. Le Moscovite a maintes fois guerroyé, et maintes fois défendu sa sainte ville. Près d'une énorme cloche qui gît à terre dans un autre coin, se trouvent aussi des centaines d'autres canons conquis. La cloche, qui mesure huit mètres de haut, peut abriter vingt hommes.

Au sommet de la butte du Kreml s'élève la cathédrale de l'Assomption. L'église n'est pas bien grande, mais aucune autre n'est pareillement revêtue de pierres précieuses. C'est ici que sont couronnés les tsars. Partout de l'or, de l'argent, des gemmes, des ornements, des mosaïques, depuis le sol jusqu'au sommet de la voûte ; des centaines d'images de saints, de patriarches, des christs, de sombres tableaux. Il y a un endroit dans l'église où subsiste un petit bout de mur nu ; c'est là que le nouveau tsar, à chaque avènement, doit poser un énorme joyau comme offrande à l'église. Un petit bout de mur nu qui attend les pierreries d'autres tsars. Les voici donc incrustés dans le mur, les diamants, les émeraudes, les saphirs, les rubis.

Il y a aussi des reliques, que montre un bedeau.

Tandis que de pieux Moscovites font leur prière devant les autels et les images de saints, le bedeau explique, sans trop baisser la voix, que ceci est un pan du manteau du Christ, cette chose bizarre sous le couvercle en verre, un clou de sa croix, cet autre objet dans l'écrin fermé à clef, un lambeau de la robe de la Sainte Vierge. Nous donnons avec plaisir quelques sous au bedeau, ainsi qu'aux mendiants près de la porte, et sortons tout bouleversés de ce conte de fées.

Je n'ai pas la sensation d'exagérer. Peut-être s'est-il glissé quelque omission dans mes souvenirs, car je n'ai pu prendre des notes sur place, et j'étais tellement ébloui par ces fabuleuses richesses que je m'y perdais. Je suis sûr qu'il y a bien, bien des choses encore que je n'ai point mentionnées et que je n'ai pas même vues ; chaque coin jetait des feux et à maints endroits la lumière était si faible que plus d'un détail se perdit pour moi. Mais l'église semble un grand et unique bijou. Cet excès d'ornementation n'était pourtant pas toujours d'un effet plaisant ; je me souviens surtout des grosses pierres brutales, dons des tsars, fixées au mur là-bas, qui me parurent stupides et de mauvais goût. Lorsque, plus tard, je vis des Persans au bonnet orné d'un seul joyau, cela me sembla plus beau.

Nous vîmes le monument Pouchkine, visitâmes encore des églises, quelques palais, la trésorerie, des musées, la galerie Trétiakov. Et nous montâmes à la tour d'Ivan Véliki, quatre cent cinquante marches à gravir, et nous vîmes Moscou. C'est de là-haut qu'on peut embrasser d'un coup d'œil toute son étendue et sa magnificence.

Je m'aperçois encore une fois que le monde est bien petit. Je suis au cœur de la Russie et ne voilà-t-il pas qu'un jour, dans la rue, je tombe sur un capitaine de ma connaissance...

L'heure du départ est fixée ; inutile désormais d'obtenir un jour de plus à force de prières. Et il reste tant de choses à voir ! De Moltke lui-même fut abasourdi à la vue de cette cité. « Moscou », écrit-il, « est une ville que l'on peut s'imaginer en pensée mais que l'on ne verra jamais réellement. » Et il venait, à ce moment-là, d'en contempler la réalité du haut de la tour d'Ivan Véliki.

Sur le seuil de mon hôtel, je m'aperçois qu'un bouton de ma veste verte ne tient plus. C'est le bouton le plus important, me dis-je, en essayant de le consolider ; mais je ne fais qu'aggraver le mal. Je sais que j'avais emporté un petit nécessaire de couture, mais dans quelle malle se trouve-t-il ? Voilà la question. Bref, je sortis à la recherche d'un tailleur.

Je marchai tant et plus. Je ne savais, par exemple, comment dire « tailleur » en russe, mais en finlandais cela s'appelle un *rœætœli*, et en Finlande je m'en suis très bien tiré pendant toute une année ; ici je ne sais pas. Un quart d'heure durant je rôde à travers les rues en lorgnant les fenêtres, afin d'apercevoir quelqu'un tirant l'aiguille ; mais en vain.

Sous une porte cochère je vois une femme âgée. Je vais passer devant cette femme sans la connaître, mais elle me dit quelque chose, me salue en s'inclinant et me montre du doigt mon bouton branlant. Je lui fais signe que oui : voilà l'affaire, le bouton s'est décousu et je suis en quête d'un tailleur. Alors la bonne femme s'incline à nouveau et se met à marcher devant moi en m'indiquant du doigt la direction. Nous marchons depuis quelques minutes lorsque la femme s'arrête devant une porte. Elle lève la main, me désignant le haut de la maison, et va pour s'éloigner, sur une nouvelle révérence, toute contente. Je sors une pièce d'argent et la lui montre ; je voudrais qu'elle montât l'escalier. Elle ne comprend pas – ou peut-être se méprend-elle : elle ne veut pas. Je me décide à prendre les devants, espérant, si possible, l'engager à me suivre ; je vois bien que, sans son assistance, il me serait impossible de trouver le tailleur dans cette grande maison. Je lui montre la pièce blanche, lui fais signe de venir et m'engage dans l'escalier. Alors, elle se met à rire d'un drôle de rire, et me suit tout de même, en hochant la tête. Ah ! la vieille pratique !

À la première porte je m'arrête, je montre du doigt le bouton de ma veste, ensuite la porte, en interrogeant du regard la vieille. Alors l'idée lumineuse lui vient que c'est vraiment le tailleur que je cherche, son rire cesse, mais elle n'en est pas moins contente de cette solution, et à présent c'est elle qui prend les devants. ; Elle monte l'escalier en courant. D'une envolée elle est en haut et tape à une porte sur laquelle est fixé un bout de carton couvert de lettres bizarres. Un homme vient ouvrir. La femme me dépose, en riant et expliquant avec volubilité ; cependant l'homme reste à l'intérieur, et nous dehors. Lorsque enfin il a compris que c'est mon intention ferme et inébranlable de faire recoudre un bouton, puisque je ne puis remettre la main sur ma trousse, il ouvre la porte toute grande. Je paie la femme, elle regarde la pièce d'argent, fait la révérence et m'appelle général et prince. Encore une courbette et elle descend.

La chambre du tailleur est meublée d'une table, de deux ou trois chaises, d'un canapé et d'une image de saint ; au mur des chromos, sujets religieux. Par terre, deux enfants occupés à leurs jeux. La ménagère semble absente, le père et les enfants seuls au logis. Je caresse les cheveux des mioches, et ils me regardent avec des yeux sombres, voilés. Pendant que le tailleur recoud le bouton, les enfants et moi devenons bons amis : ils bavardent, me montrent une tasse cassée, leur jouet. Je joins les mains, pour admirer la tasse. Ils vont me chercher d'autres trésors et à la fin nous construisons une maison par terre.

Le bouton cousu, je demandai : « Combien ? » Le tailleur répondit quelque chose d'incompréhensible.

Il y a un trait qui caractérise les tailleurs que j'ai connus jusqu'ici ; si vous leur demandez combien vous leur devez, lorsqu'ils vous ont recousu un bouton, ils répondent : « Ça n'est rien ». Ou bien : « Ce que vous voudrez ». C'est un truc. Si je dois fixer la somme moi-même, le bouton me reviendra cher. Il faut tant bien que mal agir en prince et payer gros. Le tailleur pourrait en tout honneur me demander cinq sous et les avoir ; s'il m'appartient de fixer la somme, c'est dix. Et ne voilà-t-il pas ce tailleur russe, lui aussi, qui connaît le truc et semble vouloir que je fixe un chiffre moi-même... Comment connaîtrais-je les usages et le coût de la vie en Russie ? Il n'y songe pas.

Je me désigne du doigt et fais : « *Inostranetz,* étranger ».

Il sourit, en inclinant la tête et répond. Je répète mon mot.

Il me répond encore des phrases ; mais je n'entends pas le mot *kopek*.

Il me faut donc encore être prince. On a beau essayer de voyager en simple bourgeois, cela ne sert de rien.

Dans la rue je me décide à prendre le tram pour rentrer à l'hôtel. Après un bout de chemin, je vois le conducteur qui vient me parler. Il me demande probablement jusqu'où je vais, pensai-je, et je lui dis le nom de mon hôtel. Là-dessus, tout le tram me regarde et chacun y va de son mot ; le conducteur m'indique de la main la direction opposée, bien loin, tout là-bas ; je m'étais trompé de côté, l'hôtel était à l'autre bout de la ligne. Et il me faut sauter à bas du tram.

En suivant la rue, je remarque qu'une foule de gens entrent dans une maison et montent un escalier. Peut-être y a-t-il quelque chose à voir et je les suis. Un homme s'adresse à moi dans l'escalier. Je souris, j'ôte en riant mon chapeau. Et l'homme sourit, lui aussi ; il monte l'escalier avec moi, ouvre une porte et me fait entrer.

Il y a foule, c'est un cabaret. Mon homme se met en devoir de me présenter ; il parle à des consommateurs et je comprends qu'il leur explique comment il m'a rencontré dans l'escalier. Je salue à droite, je salue à gauche, et je sors mon grand passeport. Personne n'y entend goutte. Je montre mon nom, voilà, je suis un tel. Ils n'y comprennent rien, mais ils me tapent sur l'épaule et me trouvent en règle. Ensuite quelqu'un va au comptoir et demande de la musique. Aussitôt un orchestre se met à jouer. Ceci est en ton honneur, me dis-je ; je me lève et distribue les saluts à la ronde. Comme par enchantement, me voici extrêmement joyeux, je commande du vin, et nous sommes toute une compagnie à le boire. Ha-ha, le bruit de mon arrivée à Moscou s'est répandu dans la salle ; on va chercher un homme qui parle français. Enfin je trouve que ça ne marchait pas trop mal en parlant russe non plus, et puis, je l'avoue, je ne sais pas beaucoup de français. Cet homme m'importune ;

nous lui versons pourtant à boire, à lui aussi, et lui faisons place parmi nous.

Il y a ici grande animation, va-et-vient, méli-mélo de curieux costumes, de gens élégants ou simples. Derrière le comptoir, une femme d'un certain âge avec une jeune fille. Un monsieur glisse quelques mots à l'oreille de la jeune fille et j'ai l'impression que c'est la première fois qu'on lui dit de ces choses-là. Elle reste un moment sans comprendre, puis elle rougit. Ce que c'est que de rougir pour la première fois ! Rien n'équivaut à la première fois. Après, on ne rougit que de honte...

À mon départ, deux garçons descendirent en courant l'escalier, m'ouvrirent la porte et m'appelèrent « Excellence ».

Je muse de nouveau par les rues, j'ignore où je suis, je ne sais quelle direction prendre. Sensation exquise, je me suis égaré ; personne ne saurait en comprendre le charme, s'il ne l'a éprouvé. J'use délibérément de mon légitime droit de me perdre. J'avise un restaurant et prends la décision d'y entrer afin d'agir, sous ce rapport aussi, à ma guise. L'établissement m'a l'air bien somptueux et voici que par surcroît un garçon à cheveux blonds et en habit vient à ma rencontre... Décidément, je préfère aller à cet autre que je viens de dépasser ; je rebrousse chemin. J'entre et m'installe, c'est un grand restaurant, mais celui-ci n'a pas l'air européen ; les convives sont étrangement vêtus et les garçons en veston. Le fond de la salle se perd dans un jardin boisé.

Je me sens heureux et libre. Il me semble avoir trouvé une cachette, où je peux, à loisir, passer tout mon temps. J'ai appris à dire *chtchi*. Il est peu de gens qui savent le dire ; moi, je l'ai appris. Et je sais l'écrire, sans l'orthographe allemande. *Chtchi,* c'est du pot-au-feu. Mais ce n'est pas un pot-au-feu ordinaire, chose immangeable ; c'est un admirable mets russe, enrichi de différentes sortes de viande, d'œufs, de crème, de légumes. Je commande du *chtchi* et on m'en sert. Le garçon est aux petits soins, il m'apporte encore d'autres mets. Je demande à ma fantaisie du caviar, que ce soit dans l'ordre du menu ou non. Je demande aussi du *pivo,* de la bière.

Un prêtre à cheveux longs paraît soudain dans l'embrasure de la porte ouverte ; il nous bénit d'un signe de croix, puis continue son chemin. Je me sens tout heureux d'avoir trouvé ce coin ; non loin de moi quelques bonnes vieilles gens sont assis qui causent en mangeant. Ils n'ont pas vilaine mine, ni le visage ravagé, comme l'ont en général les vieilles gens ; au contraire, leurs figures expriment la franchise et la vigueur, et ils ont conservé toute leur riche chevelure. Des Slaves ! me dis-je en les regardant, le peuple de l'avenir, les vainqueurs du monde après les Germains ! D'un tel peuple, une littérature comme celle de la Russie peut jaillir, puissante, illimitée, tumultueuse, aux huit sources impétueuses de leurs huit poètes géants. Tout au plus pouvons-nous essayer de les apercevoir, nous autres, de nous approcher d'eux. Mais quant aux ratas que les théâtres servent à leur public, ces poètes-là ont préféré en laisser à d'autres le soin de les confectionner.

Les gens vont et viennent. Un groupe d'Allemands entrent et s'attablent près de moi, causant bière, avec des *verdammt* et des *famos* à pleine voix. À en juger d'après les plats et les boissons qu'ils se font apporter, ils ne partiront pas de sitôt ; alors je fais signe au garçon de bien vouloir transporter mon couvert au fond de la salle, vers le jardin ; mais il ne comprend pas. Un des Allemands me demande alors très aimablement ce que je désire et force me fut d'avoir recours à lui. On me déménage, mais j'oublie de remercier l'Allemand, ce que je dus faire en retraversant toute la salle.

Le garçon m'apporte un plat de viande. Après ce copieux *chtchi* il m'est assez difficile de manger encore, mais le garçon insiste ; il part de ce principe qu'un homme doit être capable de manger beaucoup pour pouvoir ensuite tenir le coup un bon moment. C'est la conception des personnes en bonne santé. Je désire fumer et avoir du café ; on m'apporte des cigarettes et du café, sans que j'aie à répéter mon geste.

À une des tables, je vois un groupe que je présume familial, composé du père, de la mère, de deux fils et une fille. La jeune fille a un regard sombre et mystérieux, lourd et profond – un monde. Elle a les mains grandes et longues. Je la regarde, cherchant un mot qui fixât tout son être, son aspect : c'est le mot tendresse. Qu'elle reste silencieuse ou se penche de côté ou regarde quelqu'un, de la tendresse émane toujours d'elle. Elle a ce bon et fervent regard d'une jeune jument allaitant son poulain. J'ai lu quelque part que les Slaves ont en général les pommettes saillantes, et c'est le cas, en effet, de ce groupe.

Ces pommettes accusées donnent à leur visage un air chevalin ; mais ils sont intéressants à regarder. Au bout d'un moment le papa règle l'addition et la compagnie s'en va.

Je reste là avec ma table garnie et le garçon ne dessert pas. D'ailleurs, c'est fort bien ainsi, car si l'idée me venait de recommencer mon repas, cela ne me serait nullement interdit. J'examine à nouveau les mets. Qui a prescrit que le café et le tabac ne fussent bons à prendre qu'à la fin du repas ? Bref, ici c'est à moi qu'il appartient de prendre telle résolution qu'il me plaira et de grand cœur je remange de la viande.

À cette table je me trouve chez moi, c'est-à-dire loin de chez moi, donc à merveille. C'est le restaurant le plus agréable que j'aie fréquenté. Tout à coup je me lève et m'approche de l'icône, je m'incline, je me signe, comme j'ai vu faire aux autres. Le garçon ni les clients n'y prêtent attention et je ne ressens aucune gêne en regagnant ma place. La joie de me trouver dans ce grand pays, dont j'ai tant lu, me remplit tout entier et cette joie se traduit par une surexcitation intérieure qu'en ce moment je ne me soucie pas de maîtriser. Ainsi je me mets à fredonner, sans intention d'offenser personne ; c'est pour mon seul plaisir que je le fais. Je m'aperçois que le beurre sur ma table a été malaxé avec les doigts ; il en porte quelques visibles empreintes. Qu'importe ? me dis-je ; en Caucasie, ce sera probablement bien pire. Le beurre est une marchandise délicate ; je le touche tout doucement avec ma fourchette, je fais disparaître les traces. Puis, me rendant compte que ce geste est faux de ma part, contraire à toute psychologie théâtrale, je ne cède plus à d'autres suggestions.

J'aurais pu rester encore bien longtemps dans le restaurant si l'Allemand n'était venu m'en chasser. Il se rendait au jardin et, en passant, il m'offrit ses services pour me tirer d'embarras, à l'occasion. Il était on ne peut plus aimable et je lui dois de la reconnaissance, à cet homme ; mais il m'avait tellement aplati, rasé... Sitôt qu'il eut disparu, je réglai l'addition et je prononçai un mot que j'avais déjà appris en Finlande : *Izvostchik*. Et le garçon fut appeler un fiacre pour Son Excellence.

Au cocher je dis : *Vakzal*. Or, il y a cinq gares à Moscou. Le cocher me demanda :

« Laquelle ? » Je fis semblant de réfléchir. Comme cela prenait du temps, le cocher vint à mon secours et en l'entendant prononcer Riazansky Vakzal, je lui dis : « C'est bien ça. » Et le cocher m'y conduisit, en faisant un signe de croix à chaque église que nous dépassions et devant chaque porte surmontée d'un saint.

Il m'avait semblé que c'était bien la gare de Riazan, la bonne ; et je voyais que je ne m'étais pas trompé. Arrivé là, je trouvai sans peine le chemin de mon hôtel.

III

IL ÉTAIT TROP TARD pour partir ce jour-là et je dus remettre notre départ au lendemain. Puissé-je revoir Moscou !

À la gare, nous nous heurtons, à notre grand étonnement, à la dame aux doigts endiamantés. Elle va prendre le même train que nous. Cette coïncidence curieuse allait s'expliquer plus loin, là-bas, au pays des cosaques du Don. Le jeune officier noble est là aussi ; il est maintenant avec la dame ; ils s'entretiennent et se regardent avec ravissement.

Il porte sur sa poitrine la croix de Saint-Georges. Je remarque que son étui à cigarettes, qui est en or, porte armoiries et couronne. Je ne puis comprendre que ces deux êtres soient devenus soudain inséparables ; ils ont un petit compartiment réservé. Ce sont probablement de nouveaux mariés qui ont passé quelques jours à Moscou pour leur plaisir.

Seulement, à la gare de Saint-Pétersbourg, ils ne paraissaient pas se connaître, et leurs domestiques n'étaient pas venus ensemble à la gare.

Nous traversons le quartier des villas. Les maisons sont innombrables, de style suisse, ennuyeuses. Mais plus loin, trois heures après avoir quitté Moscou, nous entrons dans la zone des champs infinis de seigle et de blé, sur la terre noire de Russie.

Les labours d'automne ont commencé. On travaille à la queue-leu-leu, deux ou trois chevaux se suivent, chacun tirant une petite charrue en bois ; un cheval attelé à une herse ferme la marche. Je me rappelle comme nous labourions en Amérique, dans les vastes plaines de Red River, avec dix charrues, des semaines durant. Nous étions assis sur la charrue, comme dans une chaise, et nous chantions.

Nous apercevons çà et là, dans la plaine, des personnes qui travaillent la terre, femmes et hommes ; les femmes portent des corsages rouges, les hommes sont en bras de chemise, blanche ou grise, quelques-uns ont une pelisse de peau de mouton. Sur tout notre parcours il y a des villages composés de cabanes au toit de chaume.

On sait dans le wagon, par la femme de l'ingénieur, notre intention de traverser le Caucase sans en connaître la langue. L'ingénieur, de son côté, va prendre la route de Derbent et de là, par le bateau et la mer Caspienne, se rendre à Bakou, tandis que, nous autres, nous passerons par les montagnes et Tiflis. Un officier, se trouvant près de nous lorsque le conducteur pointe nos billets et apprenant que nous allons à Vladicaucase, s'en va chercher un autre officier qui vient vers moi pour me dire qu'il sera heureux de nous aider à traverser les montagnes. Il doit prendre la même route, après avoir d'abord poussé une pointe vers Piatigorsk, une ville où il y a des sources sulfureuses et du beau monde. Il y passera une semaine, durant laquelle nous n'aurons qu'à l'attendre à Vladicaucase. Je remercie l'officier. C'est un homme, d'un certain âge, gros, aux manières obséquieuses ; il parle beaucoup de langues, d'une voix sonore et assurée, en faisant des fautes. Son visage est désagréable, du type juif.

L'ingénieur, qui sait tout et qui est au courant de tout dans ce pays, nous propose de graisser la patte au conducteur afin d'avoir, nous aussi, pour quelques roubles, notre compartiment réservé. Nous lui donnons la pièce et nous déménageons. Plus tard, l'ingénieur eut l'idée qu'il vaudrait mieux le soudoyer à nouveau afin de lui faire prendre en consigne nos billets. Cela nous éviterait d'être réveillés la nuit, à chaque changement de conducteur. Nous l'arrosâmes donc encore une fois, selon nos moyens. Tout fut arrangé prestement. Ce système de corruption est fort commode. On arrête le conducteur pendant qu'il fait sa tournée à travers le train, on lui glisse quelques mots, qui jamais ne sont mal interprétés. Le conducteur s'en va et revient un instant après ; le compartiment est prêt. Il se charge lui-même de la plupart de nos bagages et nous précède : nous le suivons, et nous nous trouvons, un moment après, installés dans un petit salon qui est nôtre. C'est alors qu'on lui glisse quelques roubles dans la main ; on se regarde, il remercie, les deux parties contractantes sont satisfaites. Il est vrai qu'il fallait aussi traiter avec chacun des conducteurs nouveaux qui venaient prendre leur service ; mais à ceux-ci on pouvait sans vergogne offrir un pourboire bien moindre.

La nuit tombe, il fait de plus en plus noir. Le compartiment est éclairé par deux bougies, fichées dans des lanternes, mais elles donnent une pauvre lumière ; il ne nous reste rien autre à faire qu'à tâcher de dormir.

De temps à autre, à travers mon sommeil, j'entends le sifflet de la locomotive. Ce n'est pas un sifflet comme en ont les locomotives d'autres pays ; on dirait un sifflet de bateau. À travers ces espaces vastes de la Russie, le chemin de fer n'est-il pas l'unique navire ?

Bien avant dans la nuit, la chaleur me réveille. J'essaie de me lever et d'ouvrir le ventilateur du plafond, mais je ne puis l'atteindre. Puis je retombe et me rendors.

Il est six heures, la matinée est claire et c'est dimanche. Nous sommes à l'arrêt devant la gare de la ville de Voronej. Alexis Vassiliévitch Koltzov est né ici ; c'est en parcourant ce terroir qu'il écrivait. On dit qu'il n'avait jamais appris à écrire correctement sa langue ; mais c'était un poète, qui, à seize ans déjà, avait griffonné un volume de vers. Son père, simple maquignon, n'avait pas le droit d'entretenir des serfs ; mais il en avait les moyens, il en achetait, il avait même des gens à gages. Parmi ses serfs se trouvait Douniacha, la jeune fille que le poète Koltzov aimait et de qui il fut aimé. Il a, dit-on, écrit pour elle de beaux poèmes. Il les composait dans les champs en gardant le bétail de son père, nombreux et ardents et pleins de langueur. Or, un jour où on l'avait envoyé à l'intérieur du pays, pour acheter des bestiaux, son père vendit Douniacha à quelque propriétaire riverain du Don. Lorsque le jeune Koltzov rentra et apprit ce qui s'était passé, il tomba malade à en mourir ; puis il se rétablit ; mais il n'oublia jamais sa Douniacha, et par la suite écrivit des poèmes encore plus beaux. Alors, « découvert » par Stankevitch, un gentilhomme, il vint à Moscou et à Saint-Pétersbourg, mena une vie dépravée, tomba dans l'ivrognerie, et mourut à l'âge de trente-quatre ans.

À cause de son amour.

La ville de Voronej lui a élevé une statue... L'officier noble et la dame aux brillants ont ouvert leur porte à cause de la chaleur. Je les aperçois dans leur compartiment, ils sont déjà levés et en toilette ; tous deux ont l'air attristés. Un petit nuage, me dis-je. Mais, un moment après, je ne me dis plus cela ; ils causent à voix basse, en français, et se font des mamours, sans se cacher de nous. L'officier veut sortir, brusquement la dame le retient, elle lui fait pencher la tête en arrière pour lui donner un baiser. Ils se sourient et ne voient qu'eux seuls dans tout le train. Les choses ne sauraient mieux aller. On voyait bien qu'ils étaient nouveaux mariés.

Je m'aperçois que la bougie du compartiment a coulé sur ma veste, toute la nuit. Je m'en aperçois quand c'est trop tard ; l'harmonie de ma personne en est fortement compromise. Je gratte la cire à coups de canif et d'ongle. Ce m'aurait été une consolation si la cire avait coulé sur d'autres vestes également ; mais ce bougre d'ingénieur n'avait naturellement pas accroché la sienne près de l'autre lanterne. J'empoigne un employé du train à qui j'intime en diverses langues l'ordre de prendre soin de moi ;

l'homme m'exprime par d'impétueux hochements de tête qu'il est tout à fait d'accord. Je le laisse partir. Je crois, bien entendu, qu'il va revenir tout à l'heure pour me soumettre à un vigoureux traitement. Je le vois déjà apporter différents liquides, des fers à repasser chauds, des morceaux de flanelle, du buvard, des tisons, une brosse. Car je suis extrêmement constellé.

Un officier circassien est à mon côté. Il est ainsi vêtu : bottes vernies montantes, culottes blanches, burnous marron, ample et plissé, avec une ceinture de cuir. À la ceinture, un long poignard fixé de biais en travers du ventre ; le manche en est ciselé et doré. Sur sa poitrine on voit les bouts de dix-huit petits machins en métal, tout ronds ; on dirait des dés à fond de grenat. Ce sont des imitations de cartouches. Il est coiffé d'un bonnet d'astrakan.

Des juifs arméniens passent. Ce sont de riches commerçants sur qui ne semble peser nul des malheurs de la terre. Ils portent des caftans en satin noir et des ceintures garnies d'or et d'argent. Un ou deux de ces Juifs sont de très beaux hommes ; mais cet éphèbe qu'ils emmènent a un visage d'eunuque et il en a la mollesse de galbe. L'impression est nettement répugnante de le voir traiter en femme par ses compagnons de voyage. De ces juifs il en est qui trafiquent constamment entre la Russie et le Caucase. Ils convoyent vers les montagnes les marchandises des grandes villes et de là-haut rapportent les tapis et les tissus des montagnards.

Le train repart. Nous décrivons une large courbe ; nous roulons depuis vingt minutes et nous n'avons pas encore quitté la grande ville de Voronej avec ses milliers de maisons, ses coupoles et ses flèches. Puis nous longeons de vastes champs de pastèques et de tournesols. Les melons jonchent la terre, telles de grosses boules de neige jaunes, et les tournesols se balancent au-dessus d'eux, pareils à une forêt couleur de feu. On cultive le tournesol pour l'huile, dans la Russie centrale et méridionale. Des feuilles et des fleurs on fait de la confiture, friandise de choix. On voit également, par ici, des tas de gens qui mâchent des graines de tournesol, dont ils font s'envoler les peaux en soufflant. C'est là leur tabac à chiquer, drôle de tabac et propre. Le conducteur mâchonne bonassement, en pointant nos billets, le cocher sur son siège, les boutiquiers derrière leur comptoir mâchonnent de même, et, dans les villes, les facteurs distribuent leurs lettres de porte en porte, en mâchant des graines de tournesol, dont ils font s'envoler les peaux en soufflant.

Là-bas, à l'horizon, nous apercevons une grosse tache sombre, à une faible distance du sol. On dirait un ballon, figé sur la prairie et qui ne monte pas. On nous apprend que c'est un grand arbre dont nous voyons la couronne. Des lieues à la ronde on l'appelle « l'arbre ».

Nous voici entrés dans la région du Don.

D'innombrables meules de paille et de foin parsèment la plaine, pareilles à des ruches d'abeilles ; par-ci par-là, un moulin à vent surgit, inactif, et voici des troupeaux de bestiaux qui broutent, quasi immobiles. J'essaie parfois de compter les animaux, d'en faire une estimation rapide, et je procède de la manière suivante : d'abord j'en compte, aussi exactement que je puis, une cinquantaine et j'observe l'espace qu'ils occupent dans la plaine, puis, fermant un œil, je vise un espace semblable, que j'ajoute au premier, ce qui fait une centaine de bêtes. Aussi, dès lors, je ne fais mes évaluations que par espaces de cent têtes, en ajoutant ou en retranchant, selon que le bétail est en groupe compact ou clairsemé. Je découvre ainsi qu'il y a des troupeaux de plus d'un millier de bœufs, vaches et veaux. Deux ou trois bergers suffisent à la garde du troupeau ; ils ont une longue crosse en main et portent des pelisses en peau de mouton sous le soleil ardent ; ils semblent se la couler belle malgré qu'ils n'aient point de chiens. Je songe à l'existence que l'on mène dans les grands pâturages du Texas, où les bouviers sont à cheval et doivent à tout bout de champ jouer du revolver parce que les bouviers du voisin leur volent du bétail. Je n'ai pas vécu cette existence moi-même ; une ou deux fois j'essayai de me placer comme *cowboy,* mais je ne fus pas accepté pour diverses raisons. À propos de myopie, j'ai la vue plus longue à présent qu'il y a dix ans. Seulement, sous la lampe, je commence à ne plus y voir très clair. Je finirai bien par avoir recours au convexe. Après quoi ce sera les lunettes à branches et le livre de cantiques.

La gare de Kolodeshnaïa. Des femmes bariolées s'approchent ; elles ont arboré tant de rouge et de bleu que, du train, elles ressemblent à un champ de coquelicots qui marche et se balance. Elles vendent des fruits ; nous achetons du raisin. Je veux en acheter une quantité incroyable, afin d'en avoir une ample provision, mais l'ingénieur me le déconseille. Nous sommes en pleine vendange ; il y en aura de meilleurs plus loin, lorsque nous approcherons du Caucase. Les femmes comprennent que l'ingénieur modère ma prodigalité, mais elles ne s'en offensent point ; elles causent amicalement avec cet homme qui parle leur langue et lui racontent bien des choses. Ce sont des paysannes, fortes, saines, brunes de visage, aux cheveux noirs et au nez retroussé. Elles ont les yeux marron. Elles ont la tête et la gorge couvertes de fichus rouges et bleus, parce que c'est aujourd'hui dimanche, et leurs jupes sont également rouges et bleues. La plupart portent des sarafanes en peau de mouton, la laine tournée en dedans ; d'aucunes, des sarafanes en étoffe, bordées de fourrure. Mais toute cette fourrure dont elles se vêtent ne les empêche pas d'aller nu-pieds. Leurs pieds sont beaux.

La steppe commence, mais il y a encore des bouquets de saules ou de tilleuls près des villages. Les troupeaux d'oies vont picorer l'herbe par la prairie, j'en compte jusqu'à près de quatre cents rassemblées. Les plus proches tendent le cou vers le train et cherchent à nous happer au passage. Tout est coi dans la paix dominicale. Les moulins à vent ne tournent pas. Un son de cloches parfois nous arrive. Des groupes de gens se promènent, ce sont probablement des paroissiens qui s'en reviennent de l'église, bavardant de leurs affaires, tout comme chez nous. Quand nous passons devant les villages, les enfants agitent les mains vers nous, et les poules courent se mettre à l'abri, comme s'il y allait de leur vie.

Je salue l'officier qui s'était proposé pour être notre compagnon de voyage à travers le Caucase ; il me répond d'une façon indifférente. Puis, me reconnaissant soudain, il me tend les deux mains... Pas reconnu... Si, à présent il me reconnaissait fort bien... Comment avais-je dormi ? Ah ! quels misérables moyens de transport en Russie... Donc, entendu, rien qu'une semaine à Vladicaucase et il nous rejoindrait : il ne saurait se dispenser d'aller à Piatigorsk, il y avait là des dames !

Sa trogne de juif m'est insupportable, et c'est lui-même qui favorise ma fuite. Comme je m'éloigne de lui et garde le silence, il s'en aperçoit immédiatement ; il me rend la pareille en s'adressant à d'autres personnes. Il feint de ne plus me connaître, Dieu merci.

On fait du thé dans tous les compartiments et partout on fume ; plusieurs dames fument aussi. On cherche de l'eau bouillante dans les gares, les voyageurs ont eux-mêmes apporté leur samovar, et cette bacchanale de thé se prolongera jusque tard dans la soirée.

Il est onze heures, le soleil commence à taper dur sur les wagons. Nous avons ouvert l'appel d'air et baissé à moitié la vitre. Mais reste la poussière !

À midi, on s'arrête à Podgornoïé. Nous voyons, sur la route sablonneuse, un cortège de piqueurs, de soldats, qui précèdent une voiture vide, enguirlandée de fleurs, attelée de quatre chevaux, suivie d'une escorte de cosaques. À côté marchent à pied un général et un jeune officier, tous deux en uniforme. La voiture, l'escorte et les soldats s'arrêtèrent devant la gare juste comme le train stoppait.

En ce moment j'entends un bruit de sanglots et d'exclamations en français partant du compartiment des nouveaux mariés. La dame aux brillants sort, pâle, le visage baigné de larmes ; toute en émoi elle se retourne, étreint l'officier noble, le quitte et descend précipitamment du train. L'homme reste là, troublé, ému, lui aussi ; il se jette sur la banquette, le visage collé à la vitre, et regarde.

Au moment où la dame mettait pied à terre on présenta les armes. Elle se jeta au cou du général, on entendit des mots français, des mots de joyeux accueil et de bienvenue ; puis, laissant le général, elle s'élança dans les bras du jeune officier, et ces trois personnes s'embrassèrent avec une profonde émotion. Serait-ce le père, la fille et le frère ? Le frère avait de si étranges exclamations. Allons, ne pleurez donc plus, lui dirent ces messieurs en la calmant et la câlinant. Mais la dame pleurait quand même, entrecoupant ses larmes de quelques sourires. Elle raconta qu'étant tombée malade à Moscou elle n'avait voulu télégraphier qu'au moment où elle était guérie et prête à partir. Le jeune homme l'appelait « ma chérie », ravi de sa maladie héroïque, de son silence et de sa conduite sublime, voyons. L'ingénieur apprit par un homme de l'escorte que c'était le prince X... sa fille et le fiancé de sa fille : les jeunes gens allaient se marier aujourd'hui, dans un moment. La fiancée s'était rétablie et revenait... Que Dieu l'ait en sa sainte garde !

La dame prit place dans la voiture enguirlandée, le père et le fiancé montèrent à cheval et, chacun d'un côté, l'escortèrent en se penchant vers elle, pour lui parler. Voiture, cavaliers et escorte ayant regagné la route sablonneuse, la dame fit un signe de la main par-derrière – non point en agitant la main, mais comme si elle eût laissé flotter un peu son mouchoir au vent avant de s'en servir.

Coup de sifflet de notre locomotive et nous démarrons.

L'officier noble demeura le visage collé à la vitre tant qu'il put apercevoir la voiture enguirlandée. Puis il verrouilla la porte et resta plusieurs heures, enfermé tout seul, dans le compartiment surchauffé.

Nous ouvrons la porte du nôtre et sortons dans le couloir. Ici, un Arménien s'est installé. Il s'est fait un

lit de coussins. Son matelas est en soie jaune brodée, sa couverture de soie rouge et marron. Dans cette splendeur il s'étend, les stores baissés, entouré d'un nuage de poussière. Il a ôté ses bottines et au travers des chaussettes de coton les orteils s'exhibent. Sous la tête il a deux oreillers ; les taies en sont très sales mais ornées d'une broderie à jours par lesquels on perçoit les véritables coussins, en soie et lamés d'or.

De nouveaux voyageurs viennent s'installer auprès de l'Arménien. Ce sont des Tatars caucasiens. Leurs femmes sont voilées, vêtues de cotonnade rouge uni ; elles se tiennent coites, assises sur leurs coussins. Les hommes, au teint basané, sont de haute taille, un manteau gris couvre leur burnous, ceint d'écharpes en soie multicolore. Passé dans l'écharpe, un poignard dans sa gaine. De longues chaînes d'argent pendent à leurs montres.

Notre locomotive brûle à présent du naphte brut provenant de Bakou et, par l'intense chaleur, l'odeur de ce combustible est bien plus désagréable que la fumée de houille.

Le train s'arrête ; c'est une toute petite station dans la steppe. Nous devons croiser ici le train de Vladicaucase. En l'attendant, nous sortons nous dégourdir. Le soleil arde dans le calme plat, une foule de voyageurs se croisent, causent et chantent. Re-voici l'officier noble. Il n'a plus l'air affligé ; les heures solitaires passées dans le compartiment fermé l'ont remis d'aplomb ; qui sait, peut-être a-t-il goûté un sommeil réparateur pendant cet intervalle. Il se promène maintenant avec une jeune dame qui fume des cigarettes. La dame est sans chapeau et laisse sa riche chevelure exposée au soleil brûlant. Ils parlent français et sont prompts à la riposte. Leur rire sonne. Et la princesse, la dame endiamantée, peut-être se trouve-t-elle en ce moment devant l'autel avec l'autre...

Un homme saute du train, un paquet à la main. Il a le visage café-au-lait, les cheveux et la barbe d'un noir de jais, luisants. C'est un Persan. Il se choisit une petite place par terre, défait son paquet et étend deux nappes sur le sol. Il ôte ensuite ses souliers. Je crois deviner que c'est un homme qui va faire des tours d'adresse avec des couteaux et des boules. Non, je n'y suis pas ; le Persan va faire ses dévotions. Il sort de sous son caftan quelques petites pierres, les pose sur les nappes, puis se tournant face au soleil commence la cérémonie. D'abord il se plante tout droit. Dès lors, il ne s'aperçoit plus de la foule qui l'entoure ; il s'abstrait dans la prière, le regard fixé sur les deux pierres. Ensuite il se jette à genoux, se prosterne jusqu'à terre à plusieurs reprises ; en même temps, il change de place les petits cailloux ; le plus éloigné, il l'approche, et le met à gauche. Il se lève, étend les mains à plat devant lui et remue les lèvres. Voici le train de Vladicaucase qui passe avec fracas, notre locomotive jette le signal de départ ; mais le Persan demeure imperturbable. Le train ne partira pas avant qu'il ait fini et, s'il part, c'est Allah qui l'aura voulu. Il se prosterne de nouveau, en changeant de place les cailloux ; enfin il les brouille si bien que je m'y perds. Le voilà seul dans la prairie ; tous les voyageurs sont montés en wagon. Mais dépêche-toi donc ! pensé-je. Le Persan prend son temps, il fait encore quelques courbettes, en étendant bien les mains. Le train s'ébranle. Une dernière fois, le Persan se redresse face au soleil – puis ramassant ses nappes, ses cailloux et ses souliers, il grimpe en voiture. Ses mouvements ne trahissaient aucune hâte.

Quelques personnes lui marmonnèrent une sorte de bravo ; mais l'inflexible mahométan ne prit aucunement garde à l'appréciation de ces « chiens d'infidèles » ; gravement il entra et prit sa place dans le wagon.

À une gare où le train s'est arrêté pour faire eau, j'aperçois enfin l'employé qui devait détacher ma veste ; il est là dans le champ, à deux ou trois wagons de moi. Je le salue en souriant, afin de ne pas l'effrayer, car j'ai l'intention de lui mettre le grappin dessus, et, arrivé tout près de lui, je m'épanouis en un gros sourire, plein de bonhomie ; il me rend la pareille, puis en apercevant le blanc chemin de cire qui sillonne ma veste, il agite les mains, dit quelque chose et vole vers sa cabine du train. Il court chercher les liquides et les fers à repasser, me dis-je. Je n'avais pas compris ses paroles ; il avait dû probablement me dire : « Je reviens, monsieur le comte ! » Et j'attendis. La locomotive but, siffla et se remit en marche – je ne pus attendre davantage...

J'ai croisé plusieurs fois mon officier de rencontre, notre futur compagnon de voyage à travers les montagnes. Il ne me connaît plus du tout ; je l'ai froissé, Dieu merci. À une gare où nous soupâmes il se trouvait à table à côté de moi. Il posa son gros porte-monnaie devant lui, bien en évidence. Ce n'était pas, je suppose, pour m'induire en tentation, mais, peut-être, afin de me montrer que ce porte-monnaie était orné d'une couronne en argent. Était-elle bien en argent, avait-il droit à ce blason, j'ignore. Lorsque je réglai l'addition, il n'intervint pas ; mais un monsieur, assis en face de moi, me fit remarquer que l'on ne m'avait pas rendu toute la monnaie. Il rappela le garçon, qui me donna mon compte sur-le-champ. Je saluai ce monsieur-là pour son obligeance.

Nous avons décidé de ne pas faire de l'officier notre compagnon de voyage, mais au contraire de l'éviter à Vladicaucase.

Il est neuf heures du soir, il fait nuit noire. Des lumières scintillent dans les villages, perdus dans la steppe ; hors cela, on ne voit rien. De temps à autre, des lueurs isolées pointent dans la nuit ; elles proviennent de chaumières solitaires où doivent habiter de bien pauvres diables.

La soirée est douce et noire, lourde et noire. Je reste dans le couloir près d'une vitre ouverte et je tiens entrebâillée la porte donnant sur la plate- forme ; il fait quand même si chaud que, le mouchoir à la main, je m'éponge. On entend des chants, venant du compartiment des juifs arméniens, en tête du wagon. C'est un vieux juif grassouillet et son jeune eunuque dodu qui récitent alternativement une sorte de mélopée. Ce tapage dure un temps interminable, deux heures ; de temps à autre ils rient tous deux de ce qu'ils ont chanté, puis reprennent leur duo monotone. La voix de l'eunuque semble sortir d'un gosier d'oiseau et non d'homme.

Pendant la nuit nous traversons la grande ville de Rostov de laquelle on ne distingue presque rien dans l'obscurité. Il descend beaucoup de voyageurs.

Sur le quai, le hasard me fit voir un groupe de Kirghiz. Comment avaient-ils pu s'égarer jusqu'ici, eux qui habitent les steppes de l'Orient, je l'ignore. À mes yeux leur physique ne différait pas beaucoup de celui des Tatars. Les Kirghiz appartiennent à un peuple de nomades, poussant devant eux leurs moutons et leurs vaches, qui broutent l'herbe de la steppe. Le mouton constitue leur valeur d'échange ; ils n'en ont pas d'autre. Pour leur femme ils paient quatre moutons, mais pour une vache ils en donnent huit. Pour un cheval ils paient quatre vaches et, pour un fusil, trois chevaux. J'ai lu cela quelque part. Je regarde ces hommes au teint jaune foncé, aux yeux bridés, et leur adresse un signe de tête. Ils me le rendent en souriant. Je leur donne quelques sous en nickel ; ils sont contents et me remercient. Nous sommes là deux Européens qui les regardons, l'autre sait parler un peu. Ils ne sont pas beaux selon nous, mais leur regard est enfantin et leurs mains excessivement petites ; ils ont un air d'ingénuité. Les hommes sont vêtus de peaux de mouton et chaussés de bottes vertes et rouges ; ils sont armés de poignards et de lances. Les femmes ont des robes de coton bariolées ; l'une d'elles porte un chapeau de paille bordé de peau de renard. Elles n'ont point de bijoux et semblent très pauvres. L'Européen, mon voisin, leur donne un rouble ; ils remercient encore et le placent dans un fichu.

Le matin est clair sur la steppe ; l'herbe haute et sèche siffle un peu au vent ; de tous côtés s'étend la plaine immense.

Il y a trois espèces de steppes : steppes herbeuses, sablonneuses et salines ; ici c'est la plaine d'herbe. Ce n'est qu'au début du printemps que l'herbe sert ici de nourriture au bétail ; plus tard, au mois de juillet elle devient rêche, cardée et n'est plus mangeable. Puis, à l'approche de l'automne, comme en ce moment, il arrive qu'il pleuve violemment et, le soleil étant moins ardent, un regain vert, fin et tendre, et une quantité de belles fleurs montent rapidement sous le tapis d'herbe roussie et sifflante. Insectes, bêtes, oiseaux se réveillent et se remettent à vivre ; au loin, l'air de la steppe résonne des trilles des oiseaux de passage, et les papillons se remettent à monter, descendre et voltiger dans l'espace. Mais, à moins de bien l'observer, on ne voit en cette saison que l'herbe haute et roussie, à des lieues alentour ; c'est pourquoi la steppe ne ressemble plus à l'océan mais bien à un jaune désert.

De toutes les poésies des habitants de la prairie celles du Cosaque sont, me semble-t-il, les plus profondément senties et les mieux chantées. Sur la steppe du Kalmouk, ni sur celle du Kirghiz, ni sur celle du Tatar on n'a dit des paroles aussi belles et affectueuses que sur celle du Cosaque. Et pourtant, la steppe est à peu près semblable partout, sur la vaste terre de la Russie. C'est le Cosaque qui diffère des autres habitants des steppes. D'abord, c'est lui l'aborigène de l'endroit ; les autres sont des immigrés, débris soit de la horde « dorée », ou bien de la horde « bleue ». Ensuite il est, lui, un guerrier, les autres sont des bergers et des cultivateurs. Il n'a jamais été le serf d'aucun *khan* ou *pan* ou boyard, comme le furent les autres. « Kasak » signifie « homme libre », je crois.

Les Cosaques habitent leur patrie à eux. Ils possèdent un grand espace de terre extrêmement fertile. On les dispense de payer les impôts à l'empire ; mais il leur faut, en temps de guerre, pourvoir eux-mêmes à leur équipement. En temps de paix, ils défrichent, eux aussi, des champs, font pousser le maïs et le blé et cultivent la vigne et ils chassent aussi les animaux de la steppe ; mais en temps de guerre ils constituent le contingent à la vaillance légendaire au sein de la vaillante armée russe.

Nous roulons à travers le pays du Cosaque...

Dans la plaine, loin de toute gare, loin de toute ville, nous apercevons une *téléga,* montée par un officier au béret bordé de rouge. Escorté de cosaques, il se dirige à travers la steppe en diagonale par rapport à nous. Où va-t-il ? Peut-être à la *stanitsa,* ville cosaque, là-bas bien loin dans la plaine, mais nous ne pouvons la voir, parce que le globe terrestre est une boule. Nous passons devant un campement tatar. Leurs tentes ressemblent à des meules de foin. Des Tatars, il y en a partout en Russie méridionale, aussi dans ce pays du Cosaque. Ils font essentiellement état de bergers ; ce sont des hommes adroits, bien doués ; tous sans exception savent lire et écrire, ce qui ne serait pas le cas pour tous les Cosaques.

Un des juifs arméniens me dit quelque chose, je saisis le nom Petrovsk. « *Niet* », lui dis-je, en bon russe, « *Niet Vladicaucase, Tiflis* ». Il fait signe que oui, il comprend chaque mot. Je puis donc entreprendre une conversation en russe ; dommage que les gens de chez nous ne m'entendent pas en ce moment ! Pensant que le juif aimerait suivre du regard l'officier en *téléga* là-bas dans la steppe, je lui tends ma lorgnette. Il secoue la tête et ne l'accepte pas. Par contre, il détache sa montre d'argent avec sa longue chaîne et me la présente en disant : « *Vossiemdessiat roubleï !* » Je consulte ma liste de chiffres et je vois qu'il demande quatre-vingts roubles. Par plaisanterie je regarde la montre, elle est grosse et ressemble aux anciennes montres à verge ; je l'écoute, elle est arrêtée. Alors je sors de ma poche ma propre montre en or ; je veux abasourdir le juif à cette vue. Mais il ne paraît aucunement stupéfait ; c'est à croire qu'il a entendu dire que je possède cette montre uniquement afin de pouvoir la mettre en gages en cas de besoin pressant. Je me dis : qu'obtiendrais-je sur sa montre à lui ? Peut-être dix couronnes. Or, sur la mienne j'étais parvenu à m'en faire donner quarante. Cela ne souffrait pas de comparaison. « *Niet !* » fis-je d'un ton décidé en repoussant sa montre. Mais le juif la tint devant lui, la caressa du regard, la tête penchée de côté. Bref, je la repris encore une fois en main et lui fis voir comme elle était d'ancien système et misérable ; je me la collai à l'oreille et n'entendis pas un son. « *Stoïat !* » dis-je tout court, ne voulant plus bavarder avec lui. Alors le juif sourit et reprit sa montre. Il me laissa entendre qu'il allait me montrer quelque chose. Ouvrant le boîtier, il me pria de regarder les rouages. La montre était en effet curieuse à l'intérieur, perforée et ciselée ; mais elle n'était pas excessivement remarquable. Le juif, cependant, me pria d'observer ce qui allait suivre. Il ouvrit également le couvercle ciselé et me fit regarder à l'intérieur. J'aperçus là une image fort obscène. Cette image parut l'amuser ; il rit, la tête penchée de côté. Regardez toujours bien, me disait-il, il introduisit encore une clef, tourna un demi-tour... la montre marchait. Mais il n'y avait pas que la montre qui marchait, l'image marchait aussi, l'image était en mouvement.

Je vis tout de suite que sa montre avait évidemment une plus grande valeur d'argent que la mienne. Il se trouverait certainement des personnes qui paieraient fort cher pour l'avoir et l'apprécieraient hautement.

Le juif me regarda alors et fit : « *Piat tyssiatch !* » « Cinq mille ! » m'écriai-je effaré. Le juif ferma la montre, la mit dans sa poche et s'en alla. Le vieux chameau ! Dix mille couronnes pour une montre impudique ! S'il était tombé sur un homme moins sérieux, le marché serait conclu. As-tu remarqué comme il ménageait le précieux mécanisme en ne donnant qu'un demi-tour de clef afin de ne pas le faire marcher longtemps ?...

Il n'est que neuf heures, le soleil est aussi chaud qu'il était hier à onze ; nous nous tenons à l'ombre. La steppe est parsemée de fleurs connues, roses trémières, boutons-d'or, campanules. Au reste, le paysage est le même qu'hier : des plaines, rien que des plaines, champs d'orge, champs de maïs, des troupeaux ; de loin en loin, des meules de foin et de paille, ou bien un village dans les saules. Il lui faut bien quelques arbres aussi, à l'habitant de la steppe. Près des *stanitsa* plus importantes, où il y a un clocher, on voit même des acacias. Partout dans les champs, on aperçoit des hommes et des chevaux au travail ; au loin, au-dessus d'un troupeau de moutons, un aigle plane.

Soudain nous ralentissons notre allure et, grâce à l'habitude contractée en Amérique au temps où j'étais conducteur, je sauterais bien du train en marche pour attraper au vol le dernier wagon. Nous passons sur une partie de voie en réparation ; c'est pourquoi nous avançons si lentement. C'est l'heure du repas, tous les ouvriers sont allés se mettre à l'ombre sous la tente, d'où émergent, à notre passage, des têtes d'hommes et de femmes. Dehors un chien est assis qui aboie vers nous.

La gare de Tikhoretskaïa. C'est ici que, l'an passé, notre compagnon de voyage, l'ingénieur, fut soulagé de son argent. Il était au buffet, à boire une bouteille de *pivo* ; au moment où il portait son verre à la bouche, il sentit sur lui comme un happement ; mais il finit de vider son verre. Alors, tâtant sa poche de devant, il s'aperçut que son portefeuille n'y était plus. Et le voleur avait disparu. Mais il était trop âpre au gain ; comme il était allé exercer son industrie jusque dans le train, il y fut pincé au moment où il se disposait à déguerpir en emportant la cantine d'un officier. On appela des gendarmes, on fouilla le voleur et on remit sur-le-champ le portefeuille à l'ingénieur. Ça n'aurait peut-être pas marché si vite avec un autre ; mais l'ingénieur, lui, savait se tirer d'affaire.

Nous arrivons à la gare de Kavkaskaïa où nous avons quinze minutes pour déjeuner. Ici la Caucasie commence. De vastes champs de maïs, de tournesols, les grandes vignes nous environnent. À gauche se trouve une résidence princière. À la lorgnette, j'aperçois le château, ses ailes et ses coupoles ; la toiture brille d'un vert intense. Tout autour du château, de nombreux bâtiments aux toits rouges et dorés ; par-derrière, un bois ; ce doit être le parc. Tout cela surgit du sol noir, au beau milieu de la steppe. Par le soleil vibrant, on dirait que c'est suspendu au-dessus de la terre, que le château plane sur l'horizon et au-delà. Une fantasmagorie...

Dans le train les voyageurs se disséminent au fur et à mesure que nous approchons des montagnes. L'Arménien aux matelas de soie s'est trouvé un autre coin au soleil ; je prends sa place parce qu'il y a de l'ombre. D'abord j'époussette l'endroit, longuement et minutieusement, par précaution. Le brave Arménien, couché dans ses atours, s'était un peu secoué...

Des heures passent.

À la ville et la gare d'Armavir nous achetons encore des poires et du raisin. Les raisins sont les plus merveilleux que j'aie goûtés et j'ai un peu honte d'avoir autrefois mangé avec délices cette chose qu'on nomme du raisin en Europe. Comparés au raisin que voici tous ceux de France, d'Allemagne, de Hongrie, de Grèce semblent des fruits de sauvageons. Ceux-là vous fondent dans la bouche. La peau fond avec la pulpe en vin que vous mangez. Point de peau, presque pas de membrane. La nuance est celle de tous les raisins, doré, vert, bleu, mais peut-être ont-ils les grains plus gros.

Sur le quai de cette gare se promène, parmi la foule, un jeune officier tcherkesse. Il est ainsi habillé : bottes à l'écuyère vernies, garnies de boucles dorées, sur le côté ; une *tcherkesska* en drap marron lui descend presque jusqu'aux chevilles, serrée à la taille par une ceinture dorée dans laquelle est passé, en biais sur le ventre, un poignard plaqué d'or. Il a la poitrine barrée de dix-huit douilles de cartouches dorées. À son côté traîne un long sabre dont la poignée est incrustée de turquoises. Il porte une blouse de tussor blanc ; la *tcherkesska* est échancrée sur le devant, et au soleil, ce plastron de tussor blanc semble d'argent. Ses cheveux noirs luisants sont coiffés d'un bonnet à longs poils, blanc comme neige, en peau du Tibet, dont la laine lui pend un peu sur le front. Sa tenue lui donne un air de petit maître, mais non pas son visage. On m'explique que son uniforme est certes réglementaire ; mais ce que d'autres ont en lin, lui l'a en soie, et ce que d'autres ont en cuivre, lui l'a en or. Il est de naissance princière. Tout le monde le salue à la gare et il salue tout le monde ; à certains il adresse la parole et il écoute sans broncher de longues réponses. On dirait qu'il leur demande comment ça va, si leurs affaires marchent, comment va la femme et si les enfants sont bien portants. En tout cas il ne semble rien dire de désagréable, car tous le remercient et ont l'air contents. Deux *moujiks,* des paysans, en blouses et ceintures de cuir, s'avancent jusqu'à lui et le saluent ; ils ôtent leur bonnet qu'ils mettent sous le bras, et disent quelque chose en s'inclinant. Et eux aussi, le jeune officier les écoute, il leur donne une réponse qui semble les contenter. Mais voilà qu'ils continuent de discourir, expliquent leur affaire, en se coupant la parole l'un à l'autre. L'officier les interrompt d'un mot bref et les *moujiks* remettent leurs bonnets. Ils en ont probablement reçu l'ordre, à cause de la chaleur. Puis ils reprennent leur discours de plus belle ; mais alors l'officier se met à rire, il hoche la tête en signe de refus et dit « *niet, niet* », puis tourne les talons. Les *moujiks* le suivent. Brusquement l'officier se retourne, étend le bras et dit : « *Stoï !* » Et les *moujiks* de s'arrêter, non sans geindre encore et poursuivre leurs doléances. Des personnes rient de leurs jérémiades ou leur en font honte, sans arriver à pouvoir les faire taire. J'entendais encore leurs voix plaintives après que le train se fut remis en marche.

Cet officier et ces *moujiks* me laissent songeur. Il était probablement leur maître ; peut-être le maître de la ville où nous avions fait halte et peut-être aussi du château de fantasmagorie que nous aperçûmes ce matin et des innombrables hectares de terre noire que nous avions traversés depuis. « Halte-là ! » avait-il dit aux *moujiks,* et ils s'étaient arrêtés. Nicolas Ier, se voyant poursuivi un jour à Saint-Pétersbourg, par une foule menaçante, se retourna simplement, étendit la main et cria de sa grosse voix : « À genoux ! » Et la foule tomba à genoux.

On obéit à un homme qui sait commander. On obéissait à Napoléon avec ravissement. C'est une jouissance que d'obéir. Et le peuple russe sait encore obéir...

Un monsieur me dit quelque chose. Je ne comprends pas les mots, mais comme il montre du doigt ma veste, je vois qu'il parle de mes taches de bougie. Je lui explique en bons vieux mots norvégiens que j'attends l'arrivée d'un homme qui doit m'apporter toutes sortes de liquides et des fers à repasser pour les faire disparaître. Mais sa figure prend alors une expression apitoyée comme s'il n'avait guère confiance en l'arrivée de ce sauveur. Et il se met sans façons à frotter ma veste avec sa manche. Il porte un lorgnon, le lorgnon tombe, mais il ne s'en soucie point et continue de frotter. Au bout d'un moment, la tache commence à disparaître. Je vois, à mon émerveillement, que j'ai affaire à un homme du métier ; à la fin la traînée blanche avait complètement disparu de ma veste. Je me demande ce que je dois offrir à ce monsieur, ma carte, un cigare ou un rouble. Je me décide pour la carte, comme étant la chose de meilleur ton ; mais, en cherchant, je ne trouve pas de carte sur moi ; je dois les avoir fourrées dans le coin d'une malle. Je me borne donc à remercier le monsieur, je parle toutes mes langues, et l'homme sourit avec force hochements de tête. Notre amitié paraît scellée à jamais et l'homme engage une conversation avec moi en russe. Je ne comprends pas tout, cela me serait impossible ; mais qu'il parle de *stéarine,* cela, je le comprends, vu qu'il prononce le mot « *stéarine* » à plusieurs reprises. Je saisis donc le thème de son discours, mais je ne puis rien lui répondre, car il ne comprend aucune de mes langues. Il appelle d'autres personnes et les intéresse à notre cause ; à la fin nous sommes une dizaine et les voici qui me haranguent. Comme je ne puis rester là sans mot dire, je me mets à reparler norvégien et, dans le groupe, je ne suis pas celui qui parle le moins. Les choses marchent étonnamment bien ; tous font signe de la tête que oui, ils sont d'accord, lorsque j'ai prononcé quelque chose d'une voix forte, en criant plus haut qu'eux. À l'auditoire est venu se mêler l'employé qui m'a plusieurs fois promis d'enlever les traces de bougie, et lorsque je lui montre ma veste détachée, il fait une remarque en manifestant son contentement, lui aussi.

Mais, à ce moment, mes compagnons de voyage se penchent à la portière, se demandant où diable j'ai déniché ces Norvégiens. Bientôt j'entends un gros rire de personne mal élevée, et ce rire fait dresser l'oreille à mes auditeurs, qui l'un après l'autre se taisent et s'en vont.

Près d'une petite *stanitsa,* où nous stoppons, on bat le blé sur l'aire. On dispose sur le sol des tas de gerbes de blé sur une grande étendue ; puis des chevaux et des bœufs piétinent les gerbes jusqu'à ce que les épis soient écrasés. Je ne m'étonne plus de ce qu'il y ait du sable et des cailloux dans le blé russe. Je me rappelle que, dans mon enfance, les pêcheurs de Finmarken nous rapportaient du blé d'Arkhangel et que le petit moulin de mon père avait beaucoup de peine à moudre cette marchandise. Il m'arrivait même de voir la meule jeter des étincelles en moulant le blé russe. Et cela me semblait curieux. Je ne connaissais pas alors les différentes méthodes de battage. Mais à présent j'en ai bien vu. Jusqu'à celle des prairies d'Amérique où nous faisions marcher à la vapeur la puissante batteuse et où la balle et la terre et la paille fusaient, tels des nuages, au-dessus de la plaine. Mais la méthode la plus amusante était sans contredit celle que nous vîmes pratiquer ici, où des jeunes filles cosaques faisaient battre le blé par des taureaux. À deux mains elles brandissaient un long fouet, en excitant les bêtes avec des cris, et elles le faisaient claquer en décrivant dans l'air une belle courbe. Et puis ces demoiselles cosaques n'étaient pas gênées par la graisse, ni exagérément vêtues, au contraire.

La plaine ondoie davantage à présent, elle n'est plus si plate ; fort loin là-bas, vers la gauche, nous distinguons une ligne de collines se profilant sur le ciel ; c'est le commencement de la chaîne des montagnes du Caucase. Cette région est très fertile ; les villes de la plaine se font plus fréquentes et on voit des villages au flanc des coteaux. Il y a des vignes étendues, des vergers, mais pas encore de forêts ; autour des villes seulement, des bouquets d'acacias. La chaleur augmente ; nous prenons tour à tour possession du compartiment, afin de passer des dessous plus légers.

Le nombre des fils télégraphiques, qui nous ont suivis tout le long de notre route, augmente parfois ou diminue. Ici les fils sont au nombre de neuf.

La chaleur devient de plus en plus accablante. Cette grande chaleur m'étonne un peu ; j'ai pourtant poussé bien plus avant vers le midi, autrefois. Il est vrai que nous faisons route vers l'Orient, mais nous nous trouvons cependant à la même latitude que la Serbie, le nord de l'Italie et le sud de la France. Nous gardons ouvertes toutes les portes et vitres des deux côtés du wagon, le vent souffle en tempête, nous obligeant à tenir nos chapeaux. Ce vent est brûlant, nous respirons avec peine. Les visages prennent l'aspect de pivoines cramoisies ; aux dames il vient des boursouflures ; elles ont de grands nez comiques, qui font rire tout le monde. Elles se sont naturellement lavées ce matin, les dames. Mais cette espèce de vanité-là a son revers. En voyage, en

chemin de fer, il ne faut pas se laver ; il faut s'essuyer un peu avec un chiffon sec.

Nous croisons des trains de pétrole et de naphte venant de Bakou. Et l'odeur de ces wagons d'huile empuantit, en outre, l'atmosphère torride.

Piatigorsk est là-bas à gauche ; nous nous arrêtons à une petite station et y déposons des baigneurs pour l'établissement thermal. C'est ici que l'officier juif descend ; à la bonne heure. Il ne me connaît plus. Nous allons faire tout notre possible pour quitter Vladicaucase avant son retour !

Piatigorsk, les Cinq Montagnes, possède des bains thermaux. Les voici, ces montagnes, se détachant nettement chacune, avec leurs cimes. Il y a des sources chaudes, jusqu'à quarante degrés, et des sources sulfureuses si énergiques que si l'on y laisse tremper une grappe de raisin pendant quelques heures, elle se recouvre de cristaux qui la transforment en grains de soufre sur une ramille raide. L'on peut acheter de ces curiosités dans les gares.

Au loin, se profilent les montagnes neigeuses, qui se fondent presque avec les nuages blancs du ciel. C'est comme un conte de fées, le spectacle de ces énormes massifs de montagnes, surgissant de la plaine, étincelant au soleil.

Dans la soirée, vers les sept heures, la chaleur diminue ; les monts du Caucase sont toujours à notre gauche. Nous nous en rapprochons et l'atmosphère se rafraîchit de plus en plus. Nous fermons les portes du wagon. Deux ou trois heures plus tard il fait froid et nous devons fermer aussi les vitres. Et ne voilà-t-il pas que la tache de stéarine reparaît sur ma veste ; le froid la rend de nouveau visible. Mon homme de l'art n'était donc après tout qu'un vulgaire charlatan.

Depuis longtemps le soleil a plongé derrière l'horizon ; les montagnes dans l'éloignement prennent un ton blanchâtre. Elles semblent appartenir à un monde à part. Ces cimes ont l'aspect de tours, de minarets, de bâts, faits de neige. Et nous autres étrangers pouvons comprendre ce qu'ont écrit Pouchkine, Lermontov et Tolstoï sur la première apparition de cette magnificence mystérieuse.

Le jour baisse rapidement. Nous approchons de la gare de Beslau, où l'ingénieur et sa famille vont prendre un autre train pour gagner directement Bakou. Dès lors nous continuerons seuls notre chemin. La lune est levée, simple croissant, mais une quantité d'étoiles brillent aussi. Le massif des montagnes reste toujours accroupi de ce côté. Après quelques heures le ciel se couvre, la lune et les étoiles disparaissent et c'est l'obscurité complète. Au beau milieu de cette ténèbres nous voyons deux immenses brasiers dans la plaine ; ce sont des chaufourneries en plein air. Parfois des étincelles en jaillissent comme des fusées ; des silhouettes se meuvent près du feu, des chiens aboient.

À la gare il fait noir ; quelques réverbères ne donnent qu'une maigre lumière et c'est à peine si nous y voyons pour prendre congé de nos compagnons de voyage. Longtemps après le départ du train pour Petrovsk et Derbent, qui emmenait nos amis, nous errons dans la gare de Beslau en pleine ténèbres. Pourquoi restons-nous ici ? Je me le demande. Mais qui questionner ? Et qui pourrait nous répondre ? Plus de deux heures durant nous arpentons le quai, nous habituant peu à peu à l'obscurité ; à la fin nous y voyons assez bien. Un paysan ivre est tombé à la renverse près d'un mur. Il dort ou bien il est sans connaissance ; il ne donne pas signe de vie. Un monsieur en uniforme et à casquette galonnée donne l'ordre de l'enlever de là ; deux employés de chemin de fer le traînent par les bras le long du quai et le mettent à l'abri. Il n'avait pas de bretelles ; son gilet et son pantalon bâillent sur son ventre et nous vîmes ainsi qu'il n'avait pas non plus de chemise. On l'emporta comme une bête crevée. Nous aurions pu lui venir en aide ; à présent il était trop tard. Un train passe en mugissant et notre ligne est enfin libre ; on siffle, nous regagnons en hâte notre compartiment et nous nous sentons emportés dans la nuit.

Au bout d'une heure et demie nous sommes à Vladicaucase. Il est onze heures trente. Nous avons trois heures de retard.

IV

VLADICAUCASE.

« *Nossiltchik !* » crions-nous plusieurs fois. Notre prononciation du mot est enfin comprise : un porteur arrive. Il porte mes bagages vers un *iztvostchik*, c'est-à-dire un cocher de fiacre. Et l'*iztvostchik* nous conduit à l'hôtellerie.

Il est une heure du matin, mais l'hôtellerie est encore éclairée. Deux portiers à casquette galonnée d'or nous reçoivent devant l'entrée.

— Parlez-vous français ?

— *Niet*.

— Allemand ?

— *Niet*.

— Anglais ?

— *Niet*. Rien que le russe, le tatar, le géorgien, l'arménien et le persan.

« Rien que »... Nous descendons, payons le cocher et montons au n° 3, nous et nos colis. Ici il n'y a qu'un lit. Nous demandons par gestes un second lit ; on nous fait signe que oui, nous en aurons un autre. Il est tard et nous avons faim ; il s'agit d'avoir à manger tout de suite, avant que le cuisinier aille se coucher. Ma compagne de voyage parle de faire une bonne toilette avant tout. Mais, connaissant mon devoir, je donne un coup sur la table : d'abord à manger, les atours et la vanité ensuite. Et je fais triompher mes volontés.

En bas, dans la salle à manger, on nous sert de la viande de mouton rôti, des *pirogui* et du *chtchi*. Le garçon sait le russe, il sait même dire *beer* et *meat* en anglais ; mais comme nous savons aussi le dire en russe, cela ne nous avance pas. Tout marche cependant très bien, à part que la nourriture nous paraît fort coûteuse.

Après souper nous sortons. Il est deux heures du matin, mais de l'autre côté de la rue beaucoup de boutiques à tabac et à fruits sont encore ouvertes. Nous traversons pour acheter du raisin.

À notre retour à l'hôtel, nous trouvons dans notre chambre un lit de plus, mais il n'est pas fait. Nous sonnons. Une bonne paraît. Elle va nu-pieds et très légèrement vêtue, à cause de la chaleur. Nous lui faisons comprendre qu'elle ait à préparer l'autre lit ; elle fait signe que oui et disparaît. Elle n'a pas prononcé un mot, de sorte que nous n'avons pu savoir quelle langue elle parlait ; mais elle devait parler tatar, supposions-nous. En attendant, nous ressortons acheter des fruits ; il nous en faut des quantités. Nous prenons notre temps et errons par la nuit chaude.

La nuit est noire, mais des lampes sont accrochées à tous les étalages ouverts où l'on vend fruits, tabac et *pirogui* chauds. Dans chaque baraque se tient un *Lesghis* – ou serait-ce un *Kiste,* je ne sais – solidement armé, et qui vend pacifiquement du raisin et des cigarettes ; il a un sabre à sa ceinture, un poignard et un pistolet. Beaucoup de monde vont et viennent sous les acacias, peu achètent aux boutiques, la plupart passent en fredonnant ou rêvassant en silence. On en voit qui se sont arrêtés sous les arbres et demeurent là, songeurs. Plus on approche de l'Orient, moins les hommes parlent. Les races anciennes ont dépassé la phase du bavardage et du rire bruyant ; les gens se taisent et sourient. Peut-être cela vaut-il mieux. Le Coran a développé une attitude devant la vie qui se prête mal aux *meetings* et aux discussions. Le sens en est un : le bonheur, c'est d'endurer la vie jusqu'à son terme ; après, ce sera mieux. Le fatalisme.

Devant un des étalages un homme est assis, grattant les cordes d'une balalaïka, vaguement, naïvement ; c'est une musique de la vie fossile. Nous pensons : quel bonheur qu'il soit assis là, à gratter ces cordes... C'est une joie douce qu'il nous offre à tous, et à lui-même, puisqu'il continue. Quel étrange peuple en ce pays étrange ! Ils ont le temps de faire de la musique, le don de savoir se taire ! Dieu soit loué qu'il existe de tels pays sur la terre ! Et ils ne pourraient avoir de meilleurs voisins que le Slave, car le Slave a lui-même une corde dans la poitrine. Lorsque vers l'an 500, les Grecs guerroyaient contre les Arabes, un jour ils firent prisonnier un détachement de leurs ennemis. Parmi les prisonniers se trouvaient trois Slaves.

Ces Slaves étaient porteurs de *guzlas,* instruments à cordes. C'étaient là leurs armes.

Le musicien se met à doucement chanter en s'accompagnant sur son instrument. Nous n'en comprenons mot, mais la passion qu'il met dans ce fredonnement aux sons berceurs, un peu enroués, nous pénètre. Et il nous souvient de la *Sakuntala* de Drachmann, ce poème qui n'est rien, rien du tout – qu'un fleuve d'or. De temps à autre, un officier russe passe ; il y a des soldats en garnison ici. Il lui faut traverser tout ce mahométisme. Or, il le fait sans aversion, parce que Slave. Il sort peut-être de son club et va rentrer se coucher. Mais le *Lesghis,* lui, ne rentre pas ; il continue sa musique dans la nuit. Nous en sommes là, nous autres Européens, à nous réjouir d'être couchés, et notre lit est plein de couvertures. Nous sommes même arrivés à envisager avec joie la venue de l'hiver ; après avoir goûté quelques semaines d'été, nous ressentons du plaisir à contempler la neige, ce blanc linceul. Personne n'est accablé en voyant s'enfuir l'été, personne ne souffre alors et n'est affligé. Cela semble un tel contresens ; c'est à n'y rien comprendre. « La pire condamnation de la vie, c'est que personne n'en déplore la fin. » Et nos vœux comblés lorsque nous voyons revenir l'hiver, nous ne nous terrons pas, découragés, dans notre gîte, ce qui serait la chose naturelle. Non, nous travaillons, nous bûchons, nous nous démenons dans la neige. Et, durant les longues soirées, lorsque le gel empêche tout être vivant de mettre le nez dehors, alors nous allumons nos poêles et nous lisons. Nous lisons des romans et le journal. Or, les peuples anciens ne lisent pas, ils rôdent dans la nuit, en grattant des chansons. Tenez, cet homme sous l'acacia ; nous le regardons, nous l'écoutons jouer. Voilà dans quel pays nous sommes. Un empereur barbare, européanisé, eut l'idée d'employer la Caucasie comme lieu d'exil. Et il y relégua, de préférence, des poètes.

La nuit s'avance, et les habitants de ce curieux pays ne vont toujours pas se coucher. La vie leur est plus chère que le sommeil, tant que la nuit est chaude et étoilée. Il est tant de bonnes choses que le Coran n'a pas interdites aux hommes ; il leur est bien permis de se régaler de raisin, il leur est bien permis de chanter sous les étoiles. Ces armes à leur ceinture ont un sens ; elles signifient guerres glorieuses, victoires et tambours. Mais la balalaïka a aussi un sens, outre cela ; elle signifie l'amour, les longues ondulations des steppes et le murmure du vent dans les acacias. Lorsque éclata la dernière guerre entre Grecs et Turcs, un officier turc en prédit tout naturellement l'issue. Et il ajouta : « Ah ! du sang coulera dans les rivières et les fleurs seront tachées de sang, tel va être le massacre des Grecs ! » J'ai lu un jour ces lignes et fus frappé de ce langage. Les fleurs tachées de sang ! Messieurs les officiers prussiens, quand avez-vous parlé ainsi ?...

À notre retour nous trouvons nos lits prêts, mais il manque de l'eau, des serviettes et des allumettes. À vrai dire, les lits ne sont pas faits ; deux draps posés de travers sur chacun, voilà tout. Ma compagne de voyage se met en devoir de les étendre et les lisser ; certes pas à cause de la grande utilité qui pourrait en résulter pour elle-même, mais afin d'enseigner à la bonne cet art appréciable. Bref, par dévouement à la cause. Toutes deux s'entraident, et comme chacune imite le langage de l'autre, j'entends des choses réjouissantes. Nous suggérons que l'on nous apporte des couvertures pour les lits, car il n'y a que les draps. La bonne sort et revient avec une couverture. Nous demandons une autre couverture, une pour chaque lit, et la bonne nous en apporte une deuxième. Puis il s'agirait d'avoir de l'eau. La bonne ne comprend pas. Nous nous expliquons de toutes nos forces et à la fin elle conçoit que c'est de l'eau que nous voulons. Mais ici, c'est nous qui étions sots, à notre tour. La bonne pose simplement son pied sur une pédale, sous le lavabo, et l'eau jaillit en douche dans la cuvette. Les lavabos sont ainsi aménagés ; en Russie on se lave toujours à l'eau courante. Nous aurions dû nous en souvenir depuis notre séjour à Moscou. « Vous autres étrangers, vous vous lavez dans votre crasse », dit le Russe. Mais, pour en finir, et les serviettes ? Pourrait-on avoir des serviettes ? La bonne disparaît et revient avec une serviette. Pourrions-nous en avoir encore une ? La bonne en apporte une autre. Des allumettes, j'en ai dans ma poche ; donc nous lui souhaitons bonne nuit, à cette fille, en faisant des signes de tête et fermant la porte sur elle afin de nous en débarrasser.

Le long voyage en chemin de fer a fait s'entrechoquer les différents meubles de nos cervelles ; bien des choses disparates y dansent. Nous roulons toujours. J'ai, en outre, un petit excédent de lassitude, de malaise et de fièvre. Il faut guérir ça par un tout petit verre, me dis-je. Et j'en profite pour me verser du cognac dans un verre à bière.

Après une heure de sommeil, la grande chaleur de la chambre me réveille et je m'en rends compte à présent : je n'aurais jamais dû demander les couvertures. Je me rendors, n'ayant gardé cette fois que le drap. Vers cinq heures, je me réveille grelottant, et je m'aperçois à présent que je n'aurais jamais dû me défaire de la couverture. Bref, j'avais le commencement de la fièvre caucasienne et il m'en coûta une nuit agitée.

Hélas ! je devais passer bien des nuits semblables.

V

LE MATIN, nous nous renseignons sur les moyens de transport à travers les montagnes ; nous nous faisons comprendre avec l'aide d'un monsieur qui parle l'allemand et le français et que nous avons la bonne chance de rencontrer à l'hôtel. Impossible de se procurer chevaux ni véhicules officiels ; une compagnie de soixante-quatre Français les aurait tous retenus d'avance, télégraphiquement. Nous voilà bien. On nous indique le relais, pour trouver une solution ; là, nous tombons sur un fonctionnaire parlant allemand. Ce monsieur nous explique que tous les chevaux de l'État sont pris pour les six premiers jours. Six jours à Vladicaucase ! Dans les montagnes nous aurions pu prendre le temps en patience, au besoin, mais point ici dans la plaine, dans cette ville de steppe. Et d'ailleurs, si nous passions six jours ici, l'officier de Piatigorsk nous rattraperait et il n'y aurait plus moyen de l'éviter.

Le fonctionnaire du relais nous propose de louer un équipage particulier à quatre chevaux. Cela coûterait seulement un peu plus cher. Il nous conseille, en outre, de prendre comme cocher un Molokan, buveur de lait. Ces gens-là appartiennent à une secte religieuse qui proscrit l'alcool sous n'importe quelle forme.

Des deux propositions du fonctionnaire, l'une nous semblait raisonnable. Celle des quatre chevaux ne nous semblait point raisonnable. Que nous fussions ou non des personnages princiers – et je n'ai rien nié à ce propos, vu qu'il ne me le demandait pas expressément – nous désirions en ce moment, pur caprice ou nécessité, voyager en simples bourgeois, et c'est ce que je lui ai donné à entendre. Il nous explique alors que quatre chevaux sont nécessaires sur cette route à montées raides, pour deux personnes et leurs bagages : lui-même avait traversé les montagnes dans un attelage à quatre chevaux. Ça, c'était autre chose. Ses propositions étaient donc raisonnables, toutes les deux. Cet homme, d'ailleurs ne me donne point l'impression d'avoir jeté l'argent par les fenêtres : ce voyage à quatre chevaux semble au contraire lui avoir coûté son dernier sou ; il en a bien l'air. C'est un fonctionnaire usé, émacié, aux cheveux rares, au long nez effilé. Je le remercie chaleureusement de son amabilité envers nous et m'apprête à partir. Ma compagne de voyage propose alors de donner à l'homme quelques roubles. Je réduis la proposition à un rouble et d'un geste discret lui tends la pièce blanche. Mais il ne veut rien recevoir, le renseignement est gratuit. Bon. Mais nous aimerions à lui prouver notre reconnaissance. L'homme accepte alors la monnaie et la pose sur son pupitre. Et là-dessus se remet à sa besogne. Mais ma compagne de voyage me dit : « Ah ! tu vois bien ; il aurait été beaucoup plus content si tu lui avais donné deux roubles. »

De l'hôtel nous envoyons quérir un Molokan à quatre chevaux et à équipage. Le monsieur qui parle français et allemand nous prête à nouveau assistance. Cet homme secourable est en civil, porte l'ordinaire costume européen, moderne, élégant ; mais il nous fait l'impression d'être militaire. Nous le supposons colonel. Il est quelque peu grisonnant.

Arrive le Molokan.

— Êtes-vous Molokan ? fis-je demander.

C'était la première fois de ma vie que je me renseignais sur les principes religieux d'un cocher avant de le prendre.

Il était, en effet, Molokan.

Le cocher demande cinquante-sept roubles pour nous conduire à travers les montagnes jusqu'à Tiflis. Mais, naturellement, il ne pouvait, à ce prix, nous fournir une escorte de cosaques.

Une escorte de cosaques ? Pourquoi faire ?

Avait-il peur de partir sans escorte ?

Le cocher, de son côté, nous demande si nous oserions, nous, partir comme ça.

Nous nous regardons.

C'est alors que notre interprète, le colonel, tranche la question en déclarant que nous n'avions besoin d'aucune escorte ; nous étions de ceux qui s'en remettaient à la divine providence. Que feraient-ils de nous, les brigands et les assassins ? Nous ne possédions pas d'argent ; nous étions des missionnaires, en route pour la Perse et la Chine et nos malles ne contenaient que des bibles. De sorte que nous n'avions nullement besoin d'escorte.

Le Molokan, de son côté, n'aurait su se faire plus petit. Qu'allions-nous faire d'une escorte de sept cosaques, devant et derrière ? Bref, il n'y avait point de danger ; il nous assura qu'il avait déjà fait cette route, il la connaissait.

L'accord conclu, nous donnons au cocher dix roubles d'acompte et, comme gage, il nous laisse sa plaque d'*iztvostchik*. Pendant le trajet il aura cinq roubles pour se nourrir, lui et ses chevaux ; et à notre arrivée à Tiflis, nous lui payerons le reste, soit quarante-deux roubles. Le voyage durera trois jours. Départ demain matin à cinq heures.

Mais, sur le seuil, le Molokan se retourne et revient sur ses pas. Il désire convenir formellement d'une chose : au cas où nous aurions idée de faire des folies là-haut dans les montagnes, s'il nous prenait envie, par exemple, de pousser une pointe parmi les peuplades des monts d'alentour, il demanderait quinze roubles par jour, à titre de frais supplémentaires. Nous réduisons à douze et tombons d'accord.

L'affaire est réglée.

Nous sortons voir la ville. Vladicaucase, « Seigneur du Caucase », a 45 000 habitants ; c'est une ville mi-européenne, qui possède un théâtre, des parcs, des boulevards plantés d'arbres. Il n'y a pas grand-chose d'intéressant à voir, hormis que les artisans sont installés dehors, dans la rue, pour travailler, comme dans l'Europe méridionale ; mais avec cette différence que ces artisans ici sont de beaux hommes comme tous les Caucasiens, de beaux hommes bruns du type arabe. Nous nous approchons d'un établi où sont assis trois artisans travaillant le métal. Ils cisèlent et emboutissent des gaines de poignards et de sabres, des ornements de ceinture, des bijoux de femme. J'achète une canne que l'un des artistes vient juste d'achever ; elle est damasquinée de métal et incrustée de quatre pierres vertes. C'est très bon marché, je la paie huit roubles ; le dessin en est byzantin. J'ai calculé qu'il y avait à peu près neuf mille chevilles et pointes fourrées dans la pomme.

Cela semblait n'avoir aucune importance aux yeux de l'artiste qu'il vendît ou non sa marchandise. Il se leva lorsque nous vînmes près de sa table, resta debout et sans dire mot. Je furetais parmi tout son stock et prenais mon temps pour choisir ; quand je demandais les prix, il répondait brièvement, en russe, puis se taisait. Lorsque je le payai, il me remercia en prononçant un mot dans une autre langue et en inclinant la tête. Il demeura debout tout le temps et ce ne fut qu'après nous être éloignés que nous le vîmes se rasseoir.

Nous voulons acheter des *plaids.* Car il doit faire froid dans les montagnes et nous n'avons presque rien, en fait de gros vêtements. Notre colonel franco-allemand nous accompagne. Nous trouvons bientôt un magasin où il y a des *plaids ;* bien que frais débarqué en ville, lui aussi, c'était jeu d'enfant pour le colonel que de nous trouver la boutique requise.

On nous présente des plaids à l'européenne, de bien des sortes, dont nous ne voulons pas. Mais voilà que nous mettons la main sur des couvertures de laine moelleuses, à longs poils, tout ce que nous ayons vu de plus joli. Combien coûtent-elles ?

Un homme aux yeux bleus, vêtu d'une blouse en soie noire se tient derrière le comptoir ; il regarde l'étiquette et nous répond : dix-huit roubles. « C'est-à-dire pour les deux », intervient le colonel d'un ton explicatif. « Dix-huit roubles, les deux couvertures. » Mais l'homme aux yeux bleus qui comprend l'allemand – peut-être est-il allemand lui-même – nous répond : « Mais non, dix-huit roubles pièce. »

Le colonel l'avait certainement compris ainsi dès le début, mais il feint la surprise. Il sort son binocle, l'ajuste sur son nez, regarde les couvertures, regarde ensuite le marchand et n'en revient pas. Le marchand, à son tour, regarde le colonel et tous deux restent un bon moment à se dévisager. Le marchand baisse les yeux le premier ; il dit : « Si, dix-huit roubles pièce. » Et il étale bien les couvertures, vantant leur couleur, la qualité de la laine, leur solidité. Il ne s'agissait pas ici de couvertures ordinaires, rendez-vous bien compte...

Le colonel écarte d'un geste les couvertures et s'apprête à partir. Nous le suivons. Puis, se retournant, il dit : « Voyons, combien en voulez-vous, de vos couvertures ? » Le marchand lui répond qu'elles sont à trente-six roubles et se remet à détailler les mérites de sa marchandise. Le colonel nous dit alors, en français, qu'il ne croit pas possible de les obtenir à meilleur compte. « Non, il m'est impossible de les laisser à meilleur compte », nous dit ce diable d'Allemand, qui est peut-être même français.

Le colonel débat encore quelque temps avec lui, mais en vain ; on nous enveloppe les couvertures et je vais les payer. Au moment où, comptant mes roubles en papier, j'arrive au chiffre trente-quatre, tout à coup le colonel me fait signe : halte-là. Et, tendant l'argent au boutiquier, il lui dit qu'il n'aura pas un kopek de plus. Le marchand fait le difficile et n'accepte pas l'argent. « Reprenez donc vos couvertures, gardez-les », lui dit le colonel. Mais, en même temps, il me glisse le volumineux paquet sous le bras, en me montrant la porte. Sur ce, il jeta les billets sur le comptoir et nous suivit dans la rue.

Une nuit à demi blanche, à cause de la fièvre et des punaises caucasiennes.

Je me réveille à trois heures et demie et me lève. Il fait noir, mais les baraques de l'autre côté de la rue sont éclairées comme de coutume. J'entends une sonnerie dans l'hôtel. Il n'est donc pas trop tôt pour que je sonne, me dis-je en tirant le cordon. Personne ne vient. Je sonne encore et, en attendant que l'on arrive, je regarde par la fenêtre ouverte. Personne ne vient. Je sonne encore.

Nous avons sonné six fois pour qu'on nous apporte nos souliers et à déjeuner.

De nos fenêtres nous apercevons notre Molokan qui est devant l'hôtel à quatre heures et demie, comme c'était convenu. Il cause avec le portier, puis repart avec son attelage. Nous descendons trouver le portier à qui nous ne pouvons parler, et nous ne comprenons pas un traître mot de ce qu'il nous explique. Il est cinq heures.

Voici le Molokan qui reparaît. Comme j'installais nos bagages dans la voiture, je vois qu'on nous les décharge tout doucement et les rentre dans l'hôtel. Nous ne comprenons rien à ce manège et non plus à ce que se disent entre eux le portier et le cocher. Notre conclusion est que l'hôtel retient nos bagages parce que nous n'avons pas encore réglé la note. Je me redresse alors de toute ma hauteur, prends mes airs de grand seigneur, et leur tiens, en norvégien,

un discours en règle, un discours bien nourri, un discours qui se pose là. J'oublie que nous sommes des missionnaires et, sortant mon portefeuille, je le tapote en employant le mot million, qui est presque le même en russe, afin de leur donner une légère idée de notre importance.

Comme tout cela ne sert de rien, je hausse encore la voix pour réclamer la note. Qu'on nous l'apporte donc, cette sacrée petite note !

Alors, le personnel de l'hôtel voyant qu'on ne peut rien nous faire comprendre, imagine, dans sa détresse, d'aller réveiller notre interprète d'hier, le colonel. Celui-ci descend, assez légèrement vêtu, et salue, en nous priant d'excuser sa toilette. Il tire la chose au clair ; c'est, paraît-il, la police qui empêche notre départ. Une épidémie chevaline sévit dans la contrée et on va examiner nos quatre bêtes ; la police a fait parvenir une convocation à notre cocher, tard dans la soirée d'hier.

Et nous revoilà bien. Quand allons-nous donc pouvoir partir ? Dans le courant de la matinée. Mais, en ce cas, nous ne pourrons jamais atteindre l'étape convenue dans les montagnes avant la tombée de la nuit.

Le colonel se creuse la tête et délibère un bon moment avec le portier et le cocher. On décide de nous faire conduire au domicile particulier du commissaire de police ; nous nous adresserons à lui personnellement. Je lui ferai remettre mon passeport et ma carte et un garçon de l'hôtel nous accompagnera pour le déterminer, si besoin est, en se portant garant des chevaux.

Allons, il s'agit de trouver mes cartes. Nous fouillons nos malles et il devient, hélas ! évident pour tous que ce ne sont point des bibles qu'elles contiennent. Et je ne trouve pas mes cartes. Où diable ai-je pu les fourrer ? J'en ai une boîte pleine, j'en ai toujours une boîte pleine, puisque je ne m'en sers jamais. Elles se sont probablement glissées parmi les objets laissés à Helsingfers. Au lieu des miennes, le hasard nous fait trouver la carte du compositeur Sibéelius, celles d'Albert Edelfelt, de Wentzel Hagelstam et de madame Mascha Hagelstam ; le colonel choisit la carte de Wentzel Hagelstam et nous dit que ça fera l'affaire. Nous craignons que le nom de la carte ne concorde pas très bien avec celui du passeport, mais le colonel nous répond qu'on ne collationnera pas, à cette heure matinale. Et nous partons.

Or, le commissaire de police n'est pas levé.

Nous nous faisons reconduire à l'hôtel. On mande derechef le colonel. Celui-ci téléphone au commissaire, qui est encore au lit, et obtient que nous puissions passer au bureau chercher une autorisation écrite. Tout était donc en règle.

Nous chargeons nos bagages sur la voiture et réglons la note de l'hôtel. La chambre elle-même était assez bon marché ; elle représentait la somme de cinq roubles. Mais on avait porté en compte l'emploi de deux oreillers, un rouble, deux serviettes, cinquante kopeks, et autres chinoiseries. Nous payons néanmoins rubis sur l'ongle, en remerciant une dernière fois notre admirable colonel, et la voiture s'éloigne de l'hôtellerie. Il était six heures et demie.

Au poste de relais, je présente la carte de Hagelstam.

L'aimable fonctionnaire de la veille la prend, y jette un coup d'œil et nous délivre le permis de la police. Tout de même, nous en avons fini avec Vladicaucase. « Bon voyage ! » nous dit, en saluant, le fonctionnaire.

VI

LE MATIN EST FRAIS, les montagnes couvertes de nuages et le soleil ne pointe pas encore. Dans une allée de peupliers pyramidaux, nous croisons nombre de chariots chargés de fruits qui s'en vont vers la ville, et nous achetons quelques sacs de raisin pour presque rien. Nous longeons le Terek et arrivons à un abreuvoir ; ce coin nous frappe par son caractère absolument norvégien, nous descendons de voiture et restons là un peu plus qu'il ne fallait. Les nuages se lèvent, les montagnes deviennent de plus en plus visibles, hormis leurs sommets. Nous arrivons à une barrière à péage où l'on exige la redevance et, comme il nous faut attendre avant d'avoir le reçu des deux roubles, nous descendons encore causer avec les chevaux et le cocher. Notre Molokan s'appelle Corneille Grégorévitch ; c'est un Russe d'une cinquantaine d'années à la barbe et aux cheveux longs, brun foncé, vêtu d'un caftan de cocher bleu clair. Il nous demande si nous sommes français, mais lorsque nous lui expliquons d'où nous venons il ne comprend rien et nous regarde d'un air navré. Si nous avions été des Français il aurait tout de suite compris que nous venions de la France ; le nom de la France a pénétré de fraîche date au Caucase, depuis l'alliance du tsar et de Félix Faure à Cronstadt. Corneille Grégorévitch dit « l'alliance », avec un sourire, fier de son savoir.

Arrive la quittance, la barrière se lève et nous passons.

Il n'y a guère de montée. Nous marchons dans le creux d'une vallée encaissée qui semble impraticable, tant elle est étroite ; de gigantesques montagnes s'élèvent des deux côtés, et à peine si l'on entend le faible murmure du Terek, là-bas dans les profondeurs. En cette saison le fleuve n'est pas large, mais son cours est très rapide parce qu'il vient de là-haut, du mont Kazbek, et qu'il a des chutes fort abruptes. Nous passons à travers des montagnes de craie ; la route, taillée au flanc de la montagne, est couverte et il ne lui manque qu'un mur, du côté du Terek, pour être un tunnel. La poussière de craie est intense, l'air en est saturé, elle forme une couche sur le pince-nez et la lorgnette. Le versant sur lequel nous avons vue est broussailleux ; les genévriers, les conifères poussent jusqu'à la cime.

Au bout d'une heure ou deux le brouillard se dissipe, le soleil brille ; les sommets se découvrent. Il fait de plus en plus chaud. Corneille déboucle sa ceinture de cuir, enlève son caftan, le plie avec science, en homme d'ordre qu'il est, et s'assied dessus. Nous ouvrons nos parapluies en guise d'ombrelles.

Nous arrivons à la première halte dans les montagnes, Balta, que nous passons. Je savais, par toutes les descriptions que j'avais lues, qu'à Balta commencent les montagnes. Comme si ce que nous avions vu n'était pas déjà des montagnes ? Le paysage se transforme ; au loin, au fond d'une crevasse énorme dont les murailles se dressent jusqu'au ciel, nous apercevons des sommets neigeux. Mais à notre droite et à notre gauche, les rochers sont verts ; il n'y a ni arbres ni broussailles, rien que de l'herbe. Et vers les sommets des aigles planent. Nous avons déjà vu beaucoup d'aigles aujourd'hui.

Ces escarpements herbus dépassés, nous arrivons à d'autres montagnes couvertes d'arbustes. Ceci est une particularité de la Caucasie. Une montagne peut être verte jusqu'au sommet, sans un buisson, et la montagne voisine, au contraire, tapissée de la végétation la plus riche. Point de forêts ici ; de la broussaille, parfois un taillis. À des hauteurs différentes poussent le chêne, le châtaignier, le hêtre, un peu de sapin et surtout des bouleaux. Notre cher bouleau du Nord ne connaît pas la fatigue ; il grimpe jusqu'au sommet, alors que tous les autres arbres, pris de froid, s'arrêtent.

Dès lors la route monte en pente rapide ; à de courts intervalles nous allons au pas. Nous passons le relais de Lars, qui est entouré de montagnes hautes de plus de mille mètres. La route est en lacet, toute vue est bouchée ; nous ne pouvons rien découvrir ni devant nous ni derrière nous ; nous n'apercevons que le dos et la tête de Corneille. Çà et là, au bord de la route, des hommes dorment ; ce sont probablement des cantonniers en train de rencaisser et de réparer la route et qui se la coulent douce. Ils sont vêtus à la mode tcherkesse ; seulement leurs armes sont décrochées de leur ceinture. Il semble que tous les hommes, le long de cette route montagnarde, s'habillent en costume tcherkesse sans être des Circassiens ; même le Tatar, même le Russe sont ainsi vêtus. Il n'y a pourtant point de Circassiens par ici ; la plupart ont émigré vers la Turquie, après la défaite que leur infligèrent les Russes ; ceux qui restent habitent là-haut dans la Circassie, autour du Kouban, et une de leurs tribus, les Kabardes, demeure au nord de Vladicaucase. Ce peuple, jadis le plus irréductible, et qui refusa même d'entrer dans l'armée de Schamuil, à seule fin de combattre ainsi plus énergiquement les Russes, de son propre chef, est maintenant plus proche voisin de la Russie qu'aucun autre des anciens peuples du Caucase. Vaincu par le Slave, il est devenu son voisin.

La route semble toujours barrée ; on dirait qu'elle veut ne nous laisser avancer que pas à pas. Enfin, elle s'ouvre un peu plus, et nous passons le Terek sur un pont en fer. Le fond de la vallée est très étroit, au-dessous la rivière bouillonne, l'eau est d'un gris jaune, la chaux lui donne l'aspect d'une purée. Au bord de la route, près du pont, nous apercevons quelques pissenlits brûlés. Nous descendons de voiture pour les débarrasser de la poussière et les aider à respirer, et nous allons aussi puiser de l'eau au Terek, avec le seau en zinc de Corneille. Corneille nous regarde faire et commence à s'impatienter. Nous n'étions pas coutumiers de pareilles bêtises ; mais cette fois-ci une discussion s'était engagée dans la voiture. Il s'agissait de savoir si ces tristes pissenlits étaient morts ou vifs, et c'est cette question-là que nous désirâmes tirer au clair. Corneille se résigne à la fin ; désespérant de nous, il descend de voiture, lui aussi, s'assoit au bord de la route à nous considérer. Peut-être s'imagine-t-il que nous célébrons quelque rite religieux devant ces herbes, puisque nous étions missionnaires.

Les plantes n'étaient pas mortes. Ayant eu l'idée d'en couper une, je m'aperçus, en effet, qu'elle avait encore de la sève. Et Corneille reprit la route.

Nous fermons nos parapluies, les montagnes nous cachent le soleil. Nous passons devant un groupe de rouliers endormis, couchés des deux côtés de la route. Il y en a six et tous ont des armes sur le ventre. Ils ont probablement choisi ce lieu de repos à cause de l'ombre. Leurs chevaux sont dételés et attachés, on leur a donné du maïs ; mais un des chevaux n'a rien eu, ou bien il a fini de manger sa ration, et nous faisons halte afin de lui donner un peu de la part des autres. Les hommes se réveillent et nous regardent faire, en échangeant des paroles. Voyant de quoi il s'agit, ils hochent la tête en riant, se lèvent et viennent donner un supplément de maïs au cheval lésé. Lorsque nous partons ils se recouchent.

Nous arrivons au fort de Dariel, tours rondes, canons et sentinelles. Déjà Pline, ai-je lu, a décrit les gorges de Dariel et la forteresse Cumania qui barrait ici le passage aux hordes de maintes peuplades. Il eût suffi d'une poignée de soldats pour arrêter toute une armée devant ce goulet.

La route monte de plus en plus ; les montagnes nous enserrent davantage. Tout espoir semble fini, seul un bout de ciel est visible au-dessus de nos têtes. Nous en éprouvons un serrement de cœur, et nous taisons, accablés. Tout à coup la route tourne brusquement, un gouffre immense s'ouvre à droite, et tout près de nous apparaît le glacier de Kazbek, dont la blancheur étincelle au soleil. Il nous touche presque. Un sentiment étrange nous secoue ; cette blanche montagne nous semble ainsi dressée de par la volonté magique des monts ; elle nous paraît un être d'une autre planète, qui est là et qui nous regarde.

Je dégringole de la voiture ; agrippé derrière la calèche, je regarde. En ce moment, une impression vertigineuse me saisit tout entier, je me sens soulevé de la route, jeté hors de mes gonds ; c'est comme si je me trouvais face à face avec un dieu. Il y a un silence mortel, je n'entends que le murmure de l'air là-haut autour du sommet, les nuages voguent à mi-hauteur, sans dépasser la cime. J'ai hanté d'autres montagnes, les hauts plateaux du Hardanger et du Jotunheim, j'ai vagué dans les Alpes bavaroises et le Colorado et en bien d'autres endroits encore, mais je n'ai jamais éprouvé à ce point la sensation de perdre pied sur terre. Je me cramponne. Le glacier est soudain enveloppé d'un nuage qui le cache. La vision a disparu. Et la montagne prolonge sa clameur là-haut dans la nue.

On m'appelle et, abasourdi, je remonte en voiture.

Il me souvient, au temps de mon enfance en Nordland, d'une nuit étrange – une nuit d'été silencieuse et ensoleillée. Je m'en venais dans une barque, à la rame, mais je ramais en arrière, en sciant, et j'avais donc le visage tourné vers l'avant du bateau. Les oiseaux de mer se taisaient et il n'y avait pas trace de vie sur la rive. Alors, de la surface polie de la mer émergea une tête, ruisselante d'eau. C'était probablement un phoque, mais on aurait dit je ne sais quel être d'un autre monde. Les yeux ouverts, il me contemplait ; son regard était pareil à un regard humain...

Nous passons de nouveau le Terek, sur un autre pont de fer. Ici la route s'ouvre largement et nous pouvons la voir à cinq cents mètres devant nous. Nous montons une côte raide, la route se trouve à peu près à mi-hauteur du flanc de la montagne, et tout au long il y a un va-et-vient d'hommes, de chevaux, de bœufs, d'ânes, de cavaliers, le fusil à l'épaule. D'habitations humaines, nous n'en apercevons point.

Un grand troupeau de moutons est proche de la route ; quatre bergers, leurs longues crosses à la main, l'accompagnent. Ces bergers sont coiffés de monstrueux bonnets de fourrure, mais, pour le reste, légèrement vêtus et passablement loqueteux. Les moutons sont tous blancs, le troupeau entier demeure là figé, immobile dans les rochers ; les bêtes semblent de pierre parmi les pierres. Peut-être restent-ils ainsi pour se camoufler, à cause des aigles.

Encore un bout de chemin, et nous apercevons devant nous la station de Kazbek, toute une petite agglomération de maisons. Alentour, des montagnes aux lignes déchiquetées s'érigent, puissantes, mais leurs flancs sont verdoyants, et jusqu'aux sommets on a pu en faucher l'herbe, qui est ramassée en petites meules. Des moutons broutent dans la montagne, jusqu'aux cimes ; nous les apercevons tout là-haut, contre le ciel ; ils sont comme des taches blanches qui errent. Au sommet d'un des monts un couvent à tourelles se dresse dans la neige. En bas, autour de la station, de petits champs de blé encadrent les maisons ; des hommes vont baigner leurs chevaux dans le Terek.

Notre voiture s'arrête devant la station.

À notre arrivée nous sommes encerclés par d'industrieux enfants, offrant des cristaux de roche et des pierres aux nuances multicolores. Nous avons roulé quarante-cinq kilomètres sans arrêt et allons faire une halte de trois heures. Corneille dételle les chevaux. Lorsque je lui demande si nos bagages peuvent rester sur la voiture durant la pause, il me semble qu'il fait un geste indécis ; je trouve donc plus sûr de rentrer avec nous les petits colis.

On nous sert, pour dîner, une excellente viande de mouton grillée et une excellente soupe, accompagnées même de délicieux *pirogui*. Mais la propreté est fort relative. Le garçon porte un caftan marron et il est excessivement armé ; tout son zèle s'emploie à plaire au couple princier ; il a même un huilier en plaqué qu'il met sur la table. Seulement les bouchons en verre des burettes ont disparu et le garçon en a fabriqué d'autres en papier de journal. Mais l'air superbe qu'il avait en déposant le splendide objet faisait taire toute critique.

Il esquisse un geste de la main vers la fenêtre et nous présente le glacier, qui d'ailleurs est un peu caché à présent par le brouillard.

« Kazbek ! » prononce-t-il. Nous lui faisons comprendre que oui, nous le savons déjà ; mais lorsque nous le questionnons sur le couvent aperçu là-haut parmi la neige, nous ne pouvons tirer qu'une précision de sa réponse, c'est que le couvent est russe. Aucun des peuples du Caucase ne veut passer pour russe. Et, jusqu'à ce jour si éloigné du temps de la conquête, il existe des Caucasiens naïvement batailleurs qui prétendent qu'il ne sera permis aux Russes de demeurer en Caucasie que s'ils se conduisent bien, sinon...

Corneille a dit que l'on se reposerait jusqu'à quatre heures. Nous comprenons quelques-uns de ses mots et il sait assez bien se faire entendre. Lorsque nous lui présentons nos montres c'est jeu d'enfant pour lui que de lire sur le cadran ; avec un bout de paille ramassé par terre, il nous désigne exactement l'heure qu'il entend graver dans notre mémoire, et prononce le chiffre à plusieurs reprises.

Grondement de tonnerre ; de grosses gouttes commencent à tomber ; le soleil brille toujours. Je me précipite afin de sauver le reste de nos bagages ; mais un homme vêtu d'une blouse en toile bleue qui lui descend jusqu'aux genoux, m'explique que la pluie cessera bientôt ; et se désignant lui-même du doigt, il me donne à entendre qu'il aura soin de nos bagages. Il s'en va vers l'écurie et revient, apportant son caftan qu'il déploie sur la malle la plus exposée.

La pluie devient violente, elle se change en bourrasque de grêle. Les grains sont très gros, ils rebondissent en touchant la terre. Cela me rappelle les violentes giboulées qui s'abattaient au beau milieu de l'été torride des prairies américaines. Alors il nous fallait parfois jeter sur le dos des chevaux nos vestes ou ce qui nous tombait sous la main, et nous glisser nous-mêmes sous les chariots pour n'être pas blessés par les grêlons. Nos chevaux, habitués dès leur jeune âge à ce phénomène, baissaient la tête afin de se protéger les yeux et enduraient patiemment la mitraille.

Je cours me mettre à l'abri dans l'écurie. J'y trouve une vache avec son veau, un jeune chameau et d'autres bêtes ; un mouton est couché dans un box. Le mouton est malade et boursouflé ; il pousse de gros gémissements en fermant les yeux. Il est probablement déposé là pour la boucherie. Je m'en vais chercher du cognac dans ma malle, et en verse dans un verre à bière. Après un coup d'œil aux alentours pour voir si je suis bien seul, je fais avaler plusieurs bonnes gorgées à la bête. J'ai beaucoup de peine, car l'animal est récalcitrant ; mais après lui avoir saisi la langue, je le vois qui avale bien. La langue était bleue. Après ce cordial, le mouton se met à ronfler, branle la tête, puis demeure sans bouger. J'espérais qu'il allait transpirer.

La giboulée est passée et le soleil brille à nouveau dans un ciel serein. Je sors de l'écurie et me promène ; la terre exhale de chaudes vapeurs. Nous nous trouvons à dix-sept cent vingt-sept mètres au-dessus de la mer ; pendant les quarante-cinq kilomètres parcourus depuis ce matin, nous avons monté de près de mille mètres.

Dans les environs de Kazbek habitent, paraît-il, les Ossètes, ce peuple dont personne n'a su pénétrer l'origine ni le nom ; il se nomme lui-même Iron. Comme je voudrais bien me rendre un peu utile à la science durant ce voyage, il me paraît tout trouvé de faire des recherches sur les Ossètes. Je n'aurais qu'à gravir les montagnes pendant deux ou trois heures, j'arriverais chez les Ossètes et je les étudierais. Je crois être spécialement outillé pour cette besogne, ayant lu beaucoup de livres sur la Caucasie dans le cours des temps. Ici se trouve le berceau de l'humanité, ici Prométhée fut lié au rocher, ici brûle le feu éternel, dans les environs de Bakou, ici vinrent s'établir une foule de juifs, après la captivité de Babylone, et non loin se trouve le mont Ararat, situé, à vrai dire, en Arménie, mais visible également de ces lieux. Seulement il me faudrait du temps, et non quelques piètres heures. D'après ce que j'ai lu, les Ossètes possèdent, paraît-il, nombre d'outils, jusqu'à ce jour inconnus des autres tribus de la Caucasie : pincettes à feu, pétrins, barattes, cruches à bière, râteaux et bien d'autres choses encore qui ont étonné et dérouté tous les savants jusqu'à présent. Or, pour peu que je gravisse la montagne et que j'arrive parmi eux je leur demanderais tout de go d'où diable ils tiennent ces instruments, s'ils les ont achetés ou s'ils leur sont innés. Et que de choses insoupçonnées peut-être me révéleraient-ils ! Peut-être aussi serais-je amené à édifier toute une théorie nouvelle sur la migration des peuples, à réfuter mes devanciers, Erckert, Brosset, Opfert, Nestor, Bodenstedt et Reclus, enfin à des résultats originaux. Cela ne serait peut-être pas sans importance pour moi-même non plus ; on pavoiserait en mon honneur à mon retour au pays, on solliciterait de moi une conférence à la Société de Géographie, j'aurais la grand-croix de Saint-Olaf. Je me le figurais déjà tout.

Voici Corneille qui vient me rejoindre à l'abri d'un rocher pour m'annoncer qu'il est l'heure de partir.

Partir ? Ce n'était pas convenu ainsi. Et je sors ma montre, je désigne à Corneille l'endroit qu'il avait lui-même indiqué, je lui fais voir que c'est une grande heure trop tôt. Corneille cependant ne se laisse pas ébranler ; il cherche un bout de paille lui aussi, il montre la petite aiguille et conclut que c'est à l'endroit où elle se trouve, juste en ce moment, qu'il nous faut partir. Nous voilà, l'un et l'autre, notre paille à la main, à délibérer sous le rocher ; à la fin je suis contraint de lui céder, il me faut le suivre.

Ma première pensée en rentrant fut pour la brebis ; à cause d'elle je fis traîner en longueur nos préparatifs de départ. Hélas ! elle devait avoir son compte ; lorsque nous partîmes elle était sur le flanc et semblait à la dernière extrémité.

En quittant le poste de relais, nous tombons sur un énorme troupeau de moutons qui tient le milieu de la route. Nos chevaux doivent s'arrêter. Les quatre bergers ont une longue crosse, un poignard sur le ventre et le fusil à l'épaule. Ils ont aussi des chiens ; ces bêtes sont d'un gris jaunâtre et ne ressemblent guère à des chiens, mais bien plutôt à des ours blancs.

Enfin l'on parvient à se dégager et l'on repart. La route traverse un plateau, elle commence même à descendre, et nous avançons rapidement. Puis la route monte à nouveau, monte plus que jamais et nous allons désormais au pas sur un long espace. Nous passons une ville de *moujiks* grousienne, avec son clocher ; en somme, la région est plus peuplée et les montagnes les plus proches ne sont pas si escarpées. Le fond de la vallée est plus large, plus verdoyant et la nature même a dressé les plus beaux murs autour des champs de blé et autour des villes. On voit des vaches et des bœufs de petite taille, ronds et fermes, et des troupeaux de milliers de moutons. Dans un champ des femmes coupent de l'orge.

Encore des villages grousiens. Ils sont souvent formés d'un ensemble de bâtisses s'étageant, l'une au-dessus de l'autre, sans intervalles, au flanc de la montagne. Elles ne sont séparées ni par des venelles, ni par des chemins, mais simplement par des marches d'escalier ; on dirait des rayons creusés en gradins dans le roc. Les maisons n'ont point de fenêtres ; elles n'ont d'autre ouverture que celle de la porte et un trou dans la toiture au-dessus de l'âtre. Le toit est plat et fait soit de tourbe, soit de dalles. C'est sur le toit que se tiennent les femmes, assises sur leurs coussins, c'est là que l'on danse et joue et, de la journée ni de la nuit, la famille ne quitte la toiture, si le temps le permet. Ces villages grousiens ont tous l'air d'avoir essuyé une tempête ; on dirait que la partie supérieure de toutes les maisons a été enlevée par le vent.

Les villes se suivent. À chacune d'elles nous sommes entourés par des gamins qui nous demandent l'aumône. Ces petits mendiants montrent une insistance dont nous n'avons vu la pareille qu'en traversant la Turquie, à notre retour. Dans ces champs-ci des femmes coupent encore du grain. En nous voyant les vieilles se courbent effarouchées vers la terre, mais une jeune fille se redresse et nous regarde en riant. Elle est vêtue d'une sarafane bleue, avec un fichu rouge noué en serre-tête, ses dents blanches brillent, elle a des yeux noirs. Dédaignant de nous suivre plus longtemps des yeux, elle cesse de rire et, d'un mouvement de tête insouciant, se détourne ; dans la voiture nous laissons échapper une petite exclamation : superbe, ce mouvement de tête.

Les villes se suivent. La route fait des zigzags et nous montons toujours ; Corneille, qui désire ménager ses chevaux, les fait marcher au pas et leur donne souvent à boire. Près d'un abreuvoir un équipage nous rejoint ; Corneille tout tranquillement le laisse passer, si bien que la poussière devient insupportable pour nous autres qui allons dans son sillage. Nous lui intimons l'ordre de s'arrêter un instant afin de laisser dissiper la poussière ; bref, nous ne lui sommes pas reconnaissants de la mollesse avec laquelle il conduit son attelage. Corneille semble trouver, au contraire, que ça va bien et il fredonne.

Le jour baisse. Il fait sensiblement plus froid et nous mettons nos couvertures sur les épaules. Je remarque que la tache de bougie sur ma veste se raidit à nouveau et devient blanche ; c'est comme un thermomètre dans ces hautes régions. Nous nous trouvons maintenant à deux mille mètres. Nous serpentons toujours à travers la montagne. Corneille, malgré le froid, fait boire encore une fois les chevaux. Les champs ont disparu ; nous sommes presque à la limite de la végétation.

Dans un bruit de ferraille nous passons encore un pont et nous arrivons au poste de Kobi, halte pour la nuit. Avant d'y arriver nous voyons Corneille

sauter soudain à bas de son siège et se mettre en devoir de tirer vigoureusement un de ses chevaux par la queue. D'abord, nous ne comprîmes rien à ce procédé ; mais nous nous apercevons que le ventre du cheval est fortement ballonné et que la bête peut à peine marcher.

VII

UN COIN CURIEUX ET PLAISANT.

Nous demandons un gîte ; toutes les chambres particulières sont occupées. On nous offre cependant de quoi nous abriter : ma compagne de voyage est introduite dans le dortoir aux femmes, moi, dans celui des hommes. Le long des murs il y a des bancs couverts de peaux ; c'est sur l'un d'eux que je dois dormir. Bien. Nous demandons à manger et, sans tarder, on nous apporte de l'excellent filet, du *chtchi* et des fruits. Ma fièvre a augmenté et on m'exhorte à m'abstenir de certains mets et de certaines boissons ; mais ma satisfaction est si grande d'avoir trouvé ce coin que je ne fais pas attention à ma fièvre et, à l'encontre du régime que je devrais suivre, je réclame du filet, du *chtchi,* des fruits, de la bière et puis du café.

Pendant que nous dînons, Corneille paraît dans le vestibule et demande à nous parler. Nous entendons sa voix et l'apercevons chaque fois qu'on ouvre la porte du fond ; mais le garçon ne veut pas qu'on trouble notre quiétude pendant le repas. Entre-temps, Corneille parvient à se glisser dans la salle à manger et arrive jusqu'à nous.

Que désire-t-il ?

Corneille nous explique qu'il faudra partir à six heures demain matin. Et pourquoi ça ? C'est contraire à nos conventions ; nous étions d'accord pour partir à cinq heures, afin d'atteindre Ananour le soir. Il répond je ne sais quoi de très embrouillé, mais nous comprenons qu'il nous demande de sortir avec lui.

Et nous le suivons.

Nous ne mettons ni chapeaux ni manteaux, croyant qu'il s'agit d'aller devant la porte ; mais Corneille nous conduit bien loin. La lune n'est qu'un mince croissant, mais fort brillante, et de multiples étoiles scintillent dans le ciel. Nous apercevons un point noir tout là-haut, au bord de la route ; Corneille nous précède. Un cheval crevé ! C'est un des chevaux de Corneille, qui est crevé. Il l'a tellement fait boire qu'il en est mort. Il est là, gisant à terre, le ventre boursouflé. Cela représente cent roubles ! nous dit Corneille. Il est inconsolable, il nous raccompagne jusqu'à notre table, répétant sans cesse que cela fait cent roubles. À quoi bon le répéter, puisque personne ne va les rendre à Corneille ? Mieux vaut donc se taire. Afin de m'en débarrasser, je lui dis à peu près ceci : « Bonne nuit ! Demain à cinq heures nous partons.

— Ah ! non, c'est à six heures », me répond Corneille.

Nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord. Corneille enfile une phrase d'où nous déduisons que cent roubles sont perdus et que demain il n'aura que trois chevaux. Sa logique ne nous semble pas claire. Trois chevaux : raison de plus pour entreprendre le voyage à cinq heures, si nous devons atteindre Ananour le soir. Après force délibérations, illustrées de bouts de paille, de montres et de chiffres d'heures vigoureusement prononcés en russe, Corneille incline enfin la tête et acquiesce. Bonsoir.

Après dîner, nous retournons voir le cheval crevé. Pourquoi l'a-t-on traîné si loin du poste ? Se serait-il glissé là-dedans un peu de christianisme caucasien ? Ici comme en bien d'autres pays, une des premières choses que l'on enseignât aux chrétiens était de s'abstenir de manger de la viande de cheval. Voyez ce gros corps païen étalé sur une route, loin des hommes, qui ne semblent même pas vouloir en sauver la peau. En quoi les Caucasiens avaient bien raison. Pour peu que leur christianisme vaille le diable, après tout. Dispersées dans la Caucasie, on voit des ruines d'églises datant de l'époque de la reine Tamara (1184-1212) ; il y a aussi des églises plus récentes. Mais une bonne part des Caucasiens sont demeurés plus ou moins mahométans jusqu'à ce jour. À Bakou il existait encore, il y a une génération à peine, des adorateurs du feu, et dans la Caucasie méridionale, vers l'Arménie, vivent toujours, paraît-il, des adorateurs du Diable. Ainsi les Kistes, tribu de la Caucasie centrale, soumis par la Russie et tenus de prêter serment de fidélité au tsar, posèrent comme condition expresse qu'on leur laissât jurer de par leur propre dieu, Galgerd...

La lune et les étoiles brillent ; le cheval reste toujours là, gros, païen, horrible, avec deux chiens qui montent la garde près de lui. Arrive un homme, des tricoises à la main. C'est un jeune gars, il renverse le ballon en le roulant, plaisante avec le cadavre et lui fait *prrr!* pour qu'il reste tranquille. Voilà ce qu'il n'aurait peut-être pas fait avec une carcasse de chrétien. Je le vois arracher les fers du cheval tombé ; un moment après, Corneille survient et ils s'apprêtent à le dépiauter. Pourquoi pas ?

Les deux hommes fendent la peau le long du ventre, le long des jambes, et se mettent à écorcher la bête. Corneille garde le silence ; mais le jeune homme se plaint de ne pas bien y voir, il guigne le ciel en grommelant et semble dire : il n'a pas bien astiqué sa lampe, cette nuit ! Et le gars s'en va chercher une lanterne. Il amène d'autres gens, des jeunes et des vieux ; ils semblent avoir reniflé en lui un fumet de boucherie et le suivent avec empressement.

Nous sommes là tous à regarder.

Brusquement, plusieurs hommes tirent de la gaine leurs couteaux et s'attaquent à la besogne, eux aussi. Ils paraissent pris d'une envie soudaine et vive, de la main ils tâtent la chair à nu, ils s'y chauffent en ricanant d'un rire sourd et vorace. Le païen s'éveillerait-il en eux ?

Le cheval est vivement écorché ; un autre cheval arrive, tirant un chariot, pour enlever le cadavre. C'est alors qu'un jeune homme avide enfonce la pointe de son couteau dans le ventre de la bête et l'ouvre. Une exclamation étouffée s'entend où s'exprime le plaisir de tous à ce spectacle ; et bientôt les voilà nombreux à promener leurs mains sur les entrailles de la bête. Tout le monde parle fort comme s'il s'agissait pour chacun de couvrir la voix des autres. Corneille en personne ne prend pas part à la curée ; il est trop chrétien pour s'en mêler ; il a même jeté à terre la peau païenne et ne veut avoir aucun commerce avec

ça. Toutefois il surveille le travail d'équarrissage et jusque dans ses yeux à lui une lueur semble ressusciter.

Un homme vient de la station : nous n'en croyons pas nos yeux, c'est le patron de l'hôtel. Voudrait-il en être, lui aussi ? Il fait suspendre le dépeçage et demande à Corneille la permission de prendre des quartiers de la bête. Corneille se détourne et refuse. Le patron lui glisse quelque argent et Corneille se détourne encore, en acceptant l'argent. Puis le patron désigne les quartiers qu'il désire et, pour les hommes qui sont là, c'est une joie que de dépecer l'animal. Aidé de deux d'entre eux, le patron emporte l'aloyau et les cuisses. Du filet ! me dis-je. Du filet et du *chtchi* pour les voyageurs de demain. Si le patron et ses gens sont de la bonne espèce, peut-être goûteront-ils eux-mêmes à la viande ce soir. Car c'est de la viande de cheval.

À présent Corneille se démène pour faire transporter dans le chariot ce qui reste de la bête ; mais les bouchers continuent leur bacchanale autour des débris, où ils trouvent encore de savoureux morceaux. Chacun prend sa part et s'en va, qui avec le foie, qui le poumon, qui les côtes. Et Corneille se détourne, laissant faire. Le rebut qu'on enleva dans la charrette, à la fin, faisait tout de même une masse suffisante ; c'étaient les boyaux enflés.

L'histoire du roi Haakon Adalsteinsfostre au festin du blot, à Lade, me revient en mémoire. Le roi se débattait pour éviter de manger la viande de cheval, mais le peuple insistait pour qu'il en goûtât. Or, le roi, qui avait reçu en Angleterre des notions de christianisme, ne voulait point toucher à la viande de cheval. Les paysans, alors, lui demandèrent de boire du bouillon de la bête ; mais il n'en voulait pas non plus, et se détourna. Ils lui demandèrent enfin de ne manger que la graisse ; mais rien n'y fit, le roi fut inébranlable dans sa conviction. Les paysans, alors, voulurent marcher contre lui. Le ïarl Sigurd fut obligé d'intervenir. Ouvrez seulement la bouche sur l'ouverture de la marmite, dit-il au roi. Mais la marmite était graisseuse de vapeur et le roi posa dessus un napperon de lin avant que d'ouvrir la bouche. Alors seulement il bâilla. Or, la saga dit qu'aucune des parties ne fut satisfaite. L'hiver suivant, nouvelles querelles, durant le festin de Noël, à Maeren. Les paysans y étaient arrivés en foule et ils demandèrent, cette fois encore, au roi d'accomplir le sacrifice du blot. Mais celui-ci refusa. Quand il lui fallut vider la coupe de souvenir, il fit des signes de croix dessus. « Que fait-il là ? » demanda Kaare av Gryting. « Il fait le signe du marteau, le signe du dieu Tor », lui répondit l'ïarl Sigurd, ce rusé. Mais les paysans se méfiaient ; ils exigèrent du roi qu'il bût sans faire le signe du marteau de Tor sur la coupe. Or, le roi se détourna longtemps ; enfin, il céda et vida la coupe sans la bénir. Puis réapparut la viande de cheval et on somma le roi d'en manger. Mais il s'en détourna. Alors les paysans le menacèrent d'user de violence et l'ïarl Sigurd le pressa de leur céder. Le roi, chrétien anglais, ne fléchissait point : il ne mangea que quelques bouchées de foie de cheval.

Ah ! Corneille Grégorévitch, tu as bien des devanciers et tu auras, certes, bien des successeurs. C'est fort probable...

Nous retournons à la station et nous préparons au repos. Bonne nuit. Je n'ai qu'un vieux numéro de la *Nouvelle Presse* à lire ; c'est mon unique lecture et j'ai dévoré ce numéro tant de fois qu'il m'est impossible d'y prendre aucun intérêt désormais. On y trouve des nouvelles sur « le Conseil de guerre de Rennes », « la Conspiration contre la République », « les Menaces de guerre au Transvaal », « les Troubles en Bohême » et « la Peste à Oporto » ; je ne puis me décider à me coucher pour repasser encore tout ça. Hélas ! il était dit que je me coucherais bien des fois, avec ce journal comme livre de chevet, et que je trouverais une consolation jusqu'aux moindres chiffres du « Cours des Denrées ». Ce ne devait être qu'au retour, dans les plaines de la Serbie, que je laisserais s'envoler le vieux canard par la vitre du compartiment.

Je sors de nouveau dans la nuit et me mets à rôder parmi les bâtiments de la station. Le hasard me fait pénétrer dans l'arrière-cour. C'est une spacieuse place à ciel ouvert, qu'entourent les dépendances. Sous la douce lumière de la lune et des étoiles, des hommes en caftan vont et viennent, tenant par la bride des chevaux qu'on mène à l'écurie ou que l'on en sort pour un départ. De temps à autre la porte du corps de logis s'ouvre et on jette dans la cour quelque nom ou mot incompréhensible, puis des écuries on entend répondre par un autre mot incompréhensible. Au beau milieu de la cour un chameau est couché, qui rumine ; un homme le taquine en passant, il l'asticote avec une perche, et la bête, sans se lever, pousse un cri, dresse la tête jusqu'à hauteur d'homme. Dans les écuries, j'entends les chevaux qui ronflent en mastiquant leur maïs. Je ressens un bien-être exquis, parmi ces hommes et ces bêtes, dans la nuit étoilée. Il me semble avoir trouvé un bon coin familier dans cette contrée lointaine. J'accoste parfois quelqu'un, lui offre une cigarette afin d'être en bons termes avec lui et n'être pas expulsé de la place ; en lui donnant du feu je l'éclaire en même temps et le contemple. Ce sont tous de beaux hommes, maigres, peu dissemblables, bruns, de type arabe. Ils sont élastiques comme des ressorts et c'est une joie que d'observer leur port et leur démarche.

Tout serait pour le mieux si Corneille n'avait pas perdu un cheval, cette centaine de roubles.

En flânant d'une écurie à l'autre, écoutant et regardant, je vois, en effet, surgir Corneille.

« Cent roubles ! » dit-il en hochant tristement la tête. Allons, cesse tes jérémiades, Corneille, pensé-je. Mais Corneille ne se tait point, il me suit et me ressasse qu'il ne faudrait pas partir avant six heures demain matin. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi diable Corneille me tanne pour partir à cette heure tardive ; j'en conclus qu'il veut m'extorquer de l'argent, monnayer le départ à cinq heures. Comme nous ne sommes pas de vrais missionnaires, il se pourrait que nous fussions des personnes fortunées aux yeux desquelles une centaine de roubles ne compte pas. Il n'est pas impossible, pensé-je, que ce soit là son raisonnement.

J'empoigne Corneille par le bras, je serre un peu, et l'emmenant vers un homme qui est là, une lanterne d'écurie à la main, je lui montre le chiffre cinq au cadran de ma montre. Puis je prononce d'une voix forte, bon ou mauvais :

« *Piat tchassov,* cinq heures. » En même temps je lève mon index jusqu'au front de Corneille, jusqu'à le toucher presque. Et Corneille hoche la tête d'un air hébété ; il m'a compris. Mais, à son air, je vois qu'il ne semble pas vouloir s'en remettre à ma décision. Je dois à la fin sortir de la cour pour me débarrasser de lui.

Corneille ne se présentera qu'à six heures demain, malgré notre contrat et mon attitude résolue, cela va de soi. Il faut s'y attendre. Il s'agit donc de savoir si avec trois chevaux nous pourrons gagner Ananour.

Il faut bien que j'aille me coucher, après tout. Dans mon grand dortoir un homme dort déjà.

Au mur opposé, un officier en uniforme est en train de faire son lit ; il a lui-même apporté des draps et des taies blanches. À voir sa mine hautaine je n'ose lui parler. Près de la porte un soldat est couché par terre. Il ne dort pas encore. Ce doit être l'ordonnance de l'officier.

Je sors à nouveau et m'en vais musarder par la route où était le cheval. Non loin de là j'entends un bavardage animé, à plusieurs personnes, et je me dirige vers l'endroit d'où vient ce bruit. Il y a un feu allumé sous un talus, j'y vais.

Je tombe sur sept hommes, assis autour d'un brasier. Magnifique ! Ils ont fait cuire la viande de cheval et sont en train de la manger ; ils ont les mains et les babines graisseuses, ils parlent la bouche pleine. En me voyant ils m'offrent d'en goûter ; un homme prend un morceau entre les doigts, me le tend et dit quelque chose en souriant ; les autres sourient aussi en m'encourageant d'un signe de tête. J'accepte la viande, mais je hoche la tête en disant : « *Ou ménia likhoradka,* j'ai la fièvre. » J'ai trouvé cela dans mon *Manuel de conversation russe.* Mais ces gens ne comprennent guère le russe ; ils se consultent entre eux pour savoir ce que j'ai dit et, l'ayant enfin découvert, tous se mettent à parler très fort. D'après ce que j'en saisis ils m'expliquent que la viande de cheval est le remède souverain contre la fièvre ; ils sont maintenant plusieurs à me tendre des bouts de viande. J'en mange et la trouve bonne. « *Soli ?* » leur demande-je. Un des hommes comprend et me tend le sel, contenu dans un petit linge. Ce n'est pas propre, je ferme les yeux lorsque j'en prends. Eux mangent sans sel, ils mangent vite et goulûment, et leurs yeux semblent dilatés de plaisir. Je songe à part moi : on dirait qu'ils sont ivres ; il est pourtant impossible que la viande de cheval puisse les intoxiquer à ce point. Je m'assieds à côté d'eux pour les observer.

Ils commencent à boire le jus. À cet effet, ils se servent à la ronde d'une louche : jusqu'au manche de cette louche qui ruisselle de graisse. Après avoir bu le jus et s'en être régalés, ils remangent de la viande et continuent ainsi. Je mets fin à mon repas, qui m'a d'ailleurs fait du bien en étouffant ma fièvre, et lorsqu'ils m'offrent à nouveau de la viande, je les remercie.

Ces hommes ont une façon de manger vraiment étrange. Ainsi, ils frottent les morceaux de viande contre leurs joues, avant de les porter à la bouche ; ils semblent d'avance caresser doucettement les morceaux, avec un rire, en fermant les yeux. D'aucuns se fourrent la viande sous le nez, en reniflant longuement son odeur forte. Tous sont luisants de graisse jusqu'aux yeux et semblent se sentir délicieusement à l'aise malgré qu'un étranger les regardât. Ils se roulèrent à terre, gros de mangeaille, firent entendre des bruits caverneux et se conduisirent avec un parfait sans-gêne...

Voyant arriver Corneille, je me lève, salue et m'en vais. Ce bon Corneille commençait à m'agacer.

Je redescends la route. Arrivé à la station, je n'ai pas envie de me coucher, tant je me trouve bien ; la fièvre m'a quitté. Je fais un tour devant les bâtiments et, obliquant, je m'achemine vers la montagne. Deux ou trois chevaux et des charrettes sont là, sur un versant. Le ciel est semé de traînées d'étoiles, du Terek un faible murmure monte jusqu'à moi, tout autour se dressent les masses sombres et muettes des monts. Leur majesté violente m'impressionne ; la tête renversée, je regarde leurs sommets qui se profilent sur le ciel. Je regarde aussi les étoiles, j'en reconnais quelques-unes ; seulement elles ont changé de place. La Pléiade est juste au-dessus de ma tête.

Ce doit être le soir à présent, là-bas, en Norvège, me dis-je ; à maints endroits le soleil se couche en ce moment dans la mer. Et le soleil est rouge au couchant ; en Nordland, bien souvent, il est plus rouge qu'ailleurs. Enfin, laissons cela...

Jamais je n'ai vu les étoiles briller d'un éclat aussi vif qu'ici, parmi les monts du Caucase. La lune n'est qu'un croissant, mais elle brille comme si elle était pleine. C'est une chose neuve pour moi que cet éclat intense d'un ciel nocturne sans soleil ; cela m'emplit et m'empêche de ressentir de la nostalgie. Je m'assieds par terre et regarde en l'air, et comme je suis de ceux-là qui, au contraire de bien d'autres, ne sont pas encore fixés sur la question Dieu, je reste un moment à penser à Dieu et à sa création. Quel monde profond et sorcier que celui-ci ! Cet ancien lieu d'exil est bien le plus merveilleux des pays. Je m'abandonne de plus en plus et ne pense guère au sommeil. Les montagnes me paraissent fantastiques ; on les dirait venues d'autre part pour s'arrêter juste devant moi. Comme tous ceux qui ont vécu solitaires, je m'entretiens avec moi-même, à l'excès, selon mon habitude – je m'accroupis, frissonnant de joie et parlant à haute voix. Je voudrais dormir ici.

Et je m'étends sur le dos, je frétille, me réjouissant dans mon corps que tout soit si bien. Mais le froid est assez sensible à présent ; au bout d'un moment je me lève et monte vers les chevaux.

Deux chevaux sont là, dételés, sans harnachement, attachés chacun à leur charrette. Tous deux ont à la bouche des musettes vides ; je les leur enlève, j'étends aussi leur longe pour qu'ils puissent brouter un peu l'herbe verte du talus. Puis je les caresse de la main et m'en vais.

Les chevaux cessent alors de brouter, lèvent la tête et me suivent des yeux. On voit qu'ils se sentent seuls et aiment la compagnie.

Ayant fait un bout de chemin je songeai qu'une promenade à cheval ne serait peut-être pas désagréable, et je m'en revins. Je pris celui des chevaux qui avait la meilleure mine, quoique bien malingre et d'allure peu fière ; je le détachai et l'enfourchai. Puis, faisant obliquer la bête, je m'en allai dans la montagne.

La nuit est silencieuse, je n'entends que les pas du cheval qui résonnent. La station est hors de vue depuis longtemps, mais je saurai m'orienter pour revenir.

Il n'y a pas de sentier ; le cheval avance rapidement quand même, à travers des mamelons pierreux. Quand il trotte, son dos aigu me coupe, car je n'ai pas de selle ; mais il aime aussi à galoper et alors ça va mieux.

Le sol n'est plus ici la roche nue, il y a des broussailles, des halliers de fougère, de loin en loin. Après avoir cheminé un moment dans ce fourré, je trouve un sentier ; il coupe notre route. Je m'arrête, jette un coup d'œil devant moi et derrière, sans trop savoir où aller. Pendant que je reste là sur place, hésitant, j'aperçois là-haut un homme qui descend par le sentier ; le cheval le voit aussi et dresse les oreilles. Je saute à bas, pris de peur, je regarde l'homme, puis le cheval et j'écoute ; j'entends ma montre qui fait tic tac dans ma poche.

Lorsque l'homme est suffisamment rapproché, je lui fais un signe de tête, comme pour dire : vous êtes le bienvenu et je suis votre ami. À mes gestes il ne répond rien et continue seulement d'approcher. Il porte un burnous gris et un fabuleux bonnet de fourrure, de ceux que j'ai vus portés par les bergers. Ce doit donc être un berger, son burnous en loques l'indiquerait bien ; il a cependant une ceinture magnifique, un poignard et un pistolet à son côté. Il me dépasse avec indifférence. Je le suis du regard et, lorsqu'il s'est éloigné de quelques pas, je l'appelle. Je lui offre une cigarette. Il se retourne et, surpris, accepte la cigarette ; l'ayant allumée, il dit quelque chose, prononce quelques mots rapides. Je hoche la tête et lui réponds que je ne comprends pas. Il dit encore quelque chose ; mais comme je ne puis l'entendre, il s'en va bientôt.

J'éprouve le plus grand contentement de ce que cette rencontre se soit si bien passée et je me sens rassuré. En caressant le cheval je l'attache à un buisson de fougère, un peu à l'écart du sentier, et je le laisse paître, m'asseyant moi-même à son côté. Naturellement, ce berger ne songeait pas à mal ; il n'aurait plus manqué que cela ! Probable qu'il avait eu peur de moi, par-dessus le marché ! Il m'a bien remercié de la cigarette. Supposons que cet homme eût voulu m'assassiner – eh bien, et puis ? J'aurais sauté sur lui, ma poigne lui eût serré la gorge. Et l'ayant presque étouffé, je l'aurais laissé un moment souffler, afin de lui offrir l'occasion de regretter la vie. Après quoi je l'aurais achevé.

Il ne m'aurait pas déplu que quelqu'un de chez nous m'eût vu pendant cette terrible lutte avec un sauvage...

J'ai assez froid, mais cela ne m'empêche pas de me sentir fort à l'aise. Ces gens qui dorment dans des lits, employant les heures de la nuit à purement et simplement soigner leur carcasse, ne sont-ils pas insupportables ? J'ai moi-même couché dans des lits européens, garnis de couvertures, et cela, pendant de nombreuses années et c'est une chance d'avoir pu l'endurer... Seulement il faut dire que je suis d'une force herculéenne.

L'endroit où je suis couché semble un chaos de montagnes. J'aurais voulu demeurer ici, parmi la lune et les étoiles ; qui sait, des êtres nés des nuages viendraient me voir. Je ne sais où je trouverais de l'eau, mais je baptiserais cet endroit : la Source, à cause qu'il s'élève des profondeurs ; voyons, une source, cela ne veut pas dire qu'on manque d'eau...

Je remonte à cheval et me décide à suivre le sentier qui descend. La bête est reposée et tout disposée à trotter ; comme je suis près de glisser sur son cou, je la retiens. Tout à coup, à un tournant, mon regard plonge dans une vallée habitée. Je descends de cheval et réfléchis. Ce sont des demeures grousiennes que je vois là devant moi ; deux ou trois petites cabanes creusées au flanc du roc. Je ne sais que faire ; je crains d'y aller. Peut-être va-t-on me prendre le cheval.

Hâtivement je ramène la bête pour la cacher et je l'attache à l'écart. Puis je pousse moi-même un peu plus avant, pour reconnaître le terrain. C'était moi le maître du cheval, il me fallait veiller à ce qu'il ne risquât rien. Je pensais d'abord le laisser là et descendre seul dans la vallée, puis, me ravisant, je me dis : S'il m'arrive quelque accroc, un cheval n'est pas de trop. Je montai donc et m'en fus vers la vallée.

En approchant des cabanes, je m'arrêtai pour réfléchir encore une fois. Peut-être ne devrais-je point persister davantage dans cette entreprise. Mais à présent il était trop tard, les chiens m'avaient aperçu et s'étaient mis à aboyer ; peu après, un homme, debout sur son toit, m'observa. Il ne me restait qu'à descendre jusqu'à lui. Mais j'aurais préféré me trouver à la station.

Les chiens n'étaient déjà pas rassurants à voir ; de gros chiens jaunes, pareils à des ours, aboyaient vers moi, la tête en arrière, le poil hérissé. Je gardais un vague espoir que l'homme sur le toit pût être le même berger à qui je venais de donner la cigarette de l'amitié ; mais, lorsqu'il descendit à terre, je vis tout de suite que c'en était un autre. Il avait les pieds entortillés dans de misérables loques, en guise de bottes et de chaussettes ; lui aussi avait un énorme bonnet de fourrure. À part cela il était légèrement vêtu.

« *Dobry vetcher !* » salue-je de loin. Il ne comprend pas mon russe et garde le silence. Il garde le silence obstinément, farouchement, tout en me regardant. Je me rappelle alors le salut mahométan, que je sais en usage parmi les tribus caucasiennes et je prononce le *salam sleïkem* arabe. Ceci est immédiatement compris, que l'homme auquel je me présente soit un linguiste ou que l'arabe soit sa langue usuelle. Il me répond en s'inclinant : « *Va aleïkem sala-am !* »

Il préfère d'ores et déjà poursuivre son discours sur le même ton, mais je n'en comprends pas un mot, naturellement, et ne puis déterminer laquelle des cinquante langues caucasiennes il parle en ce moment. Afin de ne pas rester silencieux, j'emploie une demi-douzaine de mots russes que je sais ; mais ils n'ont aucun effet sur lui.

Quelques enfants à demi nus descendent également du toit et restent là à me regarder d'un air consterné. Ils habitent si loin des hommes, ces petiots, qu'ils n'ont pas encore appris l'art de la mendicité et demeurent ahuris et muets. Ils sont laids, foncés de peau, les yeux ronds et noirs, la bouche large.

Je tends une cigarette à l'homme afin de le disposer favorablement et, voyant qu'il l'accepte et accepte aussi du feu, je reprends du cœur au ventre. Il me vient à l'idée que peut-être pourrais-je, après tout, rendre service à la science durant mon voyage, en explorant la hutte de ce berger tartare. Je commence par examiner la bâtisse à l'extérieur et, comme je vois qu'il ne me sert de rien de parler le russe, je passe tout bonnement au norvégien, que je connais mieux, pour demander à l'homme si je puis voir la maison. Il ne semble pas me refuser la chose ; seulement il se détourne un moment pour satisfaire un petit besoin. Afin de ne pas baisser le ton davantage entre nous, je m'incline là où il faut s'incliner et je lui tiens tout le temps un langage poli, comme s'il me comprenait ; par-ci par-là je souris même, quand il dit quelque chose qui me paraît être une plaisanterie. Je laisse le cheval aux soins des enfants en leur glissant des piécettes de cuivre.

La maison est creusée dans la montagne, mais, sur le devant, de chaque côté du trou qui forme ouverture, il y a de la pierre maçonnée à la chaux. La toiture, fortement en saillie, repose par-devant sur des piliers en pierre ; ces piliers sont même un peu sculptés. Il n'y a point de porte dans l'ouverture.

Un point c'est tout.

En levant la tête pour examiner la toiture, je m'aperçois que deux créatures humaines sont couchées là-haut en train de m'épier ; elles se retirent timidement, en se couvrant le visage avec des fichus. Le harem, me dis-je, le harem du berger. Ces Orientaux, tout de même, comme ils ne peuvent s'en passer ! J'aurais bien aimé explorer la toiture et ses habitants, mais l'homme ne semble pas m'y inviter ; tout au contraire, il a l'air de considérer ma visite comme finie. Je sors donc mon journal et j'y note ce que j'ai déjà vu pour lui montrer que mes intentions sont purement scientifiques ; et comme il est de mon devoir de jeter un coup d'œil à l'intérieur de sa demeure, je me place dans le trou de porte et, au moyen d'une nouvelle cigarette, je tente de l'amadouer en le décidant à me suivre. Il accepte la cigarette et me laisse entrer.

À l'intérieur il fait noir, mais l'homme allume une lampe. Je me sens choqué de ce que ce soit une stupide lampe à pétrole européenne qu'il allume ; mais me rappelant que le « feu éternel » des Anciens était précisément le pétrole, je me dis que s'il existe un endroit au monde où l'on doit brûler du pétrole, c'est bien au Caucase. L'âtre ne se trouve pas au centre de la pièce, mais sensiblement déporté vers un des côtés ; il est construit de grosses pierres. Des tasses et des vases en bois, en argile et en fer traînent par terre ; si je ne me trompe pas, nous ne nous trouvons ici en présence ni du style rococo ni du Louis seize. Aux murs sont suspendus des tapis. Voilà l'influence du harem, pensé-je, la délicate main féminine. Je prends la lampe pour éclairer les tapis : de délicieux tapis caucasiens, anciens ou neufs, des tapis de laine d'une trame serrée, aux décorations bariolées. Le dessin en est persan.

Un point c'est tout.

J'aurais aimé m'asseoir, mais il n'y a point de chaise : quelques fagots de bois de fougère sèche sont par terre et je m'assois sur l'un deux, qui craque terriblement sous mon poids. Tout à coup j'aperçois quelque chose qui grouille dans un coin et une voix humaine en sort. Je prends de nouveau la lampe et j'éclaire le coin : une vieille femme ratatinée y est couchée, ses mains errent à tâtons, elle est aveugle. Le berger, qui jusqu'alors n'a fait montre d'aucune sentimentalité, devient soudain plein de tendresse et de sollicitude ; il s'empresse de tranquilliser la vieille et lui arrange bien ses couvertures. C'est sa mère, me dis-je. Et je me rappelais avoir lu que les Caucasiens ne se soucient pas le moins du monde de ce que désirent leurs femmes, mais se rangent docilement à l'avis de leur mère. C'est là l'usage. Mais la vieille n'est pas tranquillisée, elle veut apprendre ce qui se passe autour d'elle et le fils répète plusieurs fois la même explication. Elle est bien, bien vieille, nez pointu, bouche rentrante, des yeux d'écume, couverts d'une taie blanche ; ils ne connaissent personne. Quand on attache les chevaux et les vaches trop près du mur, ils en deviennent myopes. Et je me dis : la femme caucasienne connaît un sort semblable ; on l'attache trop près du mur. Et elle devient aveugle.

La vieille paraît donner un ordre, et le fils s'y conforme en allumant dans l'âtre un feu de bois de fougère. Un feu admirable. Il se met ensuite à cuire une entrecôte de mouton dans une poêle en fer ; il laisse d'abord tomber un peu de viande dans le feu afin de lui donner sa petite part, selon la vieille coutume païenne. La viande est bonne et grasse, elle suffit à elle seule à graisser la poêle ; elle répand bien une odeur un peu rance, n'importe, lorsque l'homme me l'offre, je l'accepte et j'y goûte. Cette grillade a un goût insolite, mais on m'en donne encore plusieurs morceaux et je les mange. C'est certainement à la vieille que je dois cette marque d'hospitalité, et sur mes indications et mes gestes formels, à elle aussi on offre sa part de viande.

Après ce bon repas, il me faut re-songer à mes investigations, et il me tarde de commencer par le toit. Voilà donc ces deux femmes qui gelaient ferme là-haut pendant que nous autres faisions bombance ; je me sentais blessé de ce que l'homme montrât si bon cœur envers sa mère, et négligeât totalement ses épouses. Je réparerais cette injustice ; je leur ferais cadeau de pièces de cuivre tant et plus, si seulement je pouvais arriver là-haut. Je m'imaginais que l'une était la favorite du berger et devait être une créature ravissante. Un homme du calibre de ce berger ne la méritait pas et c'est ce que je lui ferais savoir. En m'en donnant la peine, je pourrais le supplanter. Outre la satisfaction personnelle que j'en tirerais, cela ne ferait pas mal d'avoir une petite aventure galante pour mon journal.

D'ailleurs, l'événement pourrait devenir d'importance capitale pour la favorite elle-même. Cela l'éveillerait. Cela pourrait donner le branle à tout un petit mouvement féministe en Caucasie. Je ne procéderais pas brutalement, je ne la choquerais pas, car une femme, c'est toujours une femme. Pour commencer, je me proposerais de lui écrire quelque chose. Elle aurait de l'estime pour un homme qui saurait faire de si drôles de jambages sur du papier. Et puis, le contenu de mon écrit ; là, ma supériorité éclaterait, bien sûr. Si elle possédait un album d'autographes, j'y ajouterais le mien, et elle le feuilletterait quand le cœur lui en dirait. Je ferais allusion à la triste existence qu'elle mène ; mais en même temps je la consolerais en... lui parlant de ses enfants. C'est là que ma supériorité s'affirmerait écrasante. J'écrirais des vers :

Oui, l'amour au début est vie qui ressuscite,
Chose d'abord bénie, ensuite chose maudite,
Et à la fin des fins il est le mal béni ;
Que trouvez-vous, madame, de cette allégorie ?

Voilà ce que j'écrirais. C'est fort bien entrelacé, ça forme un huit. Elle souscrirait entièrement aux deux premières lignes, mais la troisième, elle ne la comprendrait pas. Les enfants, une chose bénie ? Pour une jeune femme ? Et elle soupirerait, à faire éclater son corsage, à cause de la pauvre consolation que je lui offrirais. Or, cette consolation, je l'ai ajoutée par ruse. Il faudrait qu'elle se rendît bien compte de l'état désespérant où elle se trouve auprès de ce gardeur de moutons. Et, en effet, elle y verra clair désormais.

Ceci se passera ce soir.

Demain soir nous aurons pris rendez-vous de l'autre côté du Terek où il doit y avoir bien des endroits propices. Il fait un beau clair de lune et les étoiles brillent, ce qui nous mettra dans de bonnes dispositions.

— Les deux premières lignes, c'est Allah lui-même qui te les a inspirées, me dira-t-elle, tant elles sont vraies.

— Et la troisième, ferai-je, afin de la mettre à l'épreuve.

— Non, la troisième n'est pas pour une jeune femme, me répondra-t-elle.

Je l'ai bien vu d'avance ; il en sera ainsi. Tout marchera selon mes prévisions.

— J'ai donc évincé ton mari, dis-moi ? prierai-je.

Et je voudrai en profiter.

Mais là elle ne sera pas d'accord ; et elle ne sera pas d'accord non plus quand je voudrai profiter de n'importe quoi. Je ne suis pas entièrement de son goût, je n'ai pas de ceinture à la taille et pas d'armes brillantes passées à la ceinture ; mes yeux non plus ne sont point noirs et magnifiques.

C'est alors que je me mettrai en devoir de déprécier le gardeur de moutons et de vertement railler son bonnet. Crois-tu que jamais, durant tous mes voyages à travers le monde, j'ai vu monstre pareil ? lui demanderai-je. Jamais ! Voilà pour le bonnet. Et qu'est-ce que c'est que ces souliers qu'il porte ? Des guenilles, madame, des guenilles. Moi, au contraire, je pourrais lui montrer comment se vêtent les personnes civilisées, extérieur et dessous, si ce n'était que ma délicatesse m'ordonnât de demeurer boutonné.

Je lui montrerai tout de même ma boucle de gilet, qu'elle prendra pour une garniture de chapeau. De mon bras je serrerai bien mon portefeuille pendant cette démonstration afin de ne pas induire en tentation cette enfant de la nature. Elle s'émerveillera également de mes boutons de nacre. Et des boutons recouverts d'étoffe, elle n'en aura jamais vu non plus. Mais, en découvrant le système de mes bretelles, elle se déclarera vaincue et, avec quelque exagération, affirmera que cela est bien plus ingénieux que la ceinture de son mari. Je lui promettrai une paire de bretelles. Soudain elle s'écriera, cette sacrée enfant : « La troisième ligne aussi s'applique à une jeune femme ! À présent je comprends ! »

Souriant alors de satisfaction, à voir toutes mes prévisions si brillamment confirmées, j'enlèverai incontinent mes bretelles et je lui en ferai cadeau.

Bref, elle sera réveillée. Pendant la même nuit étoilée elle me promettra d'entreprendre une campagne féministe en Caucasie. La dernière ligne, je l'ai ajoutée à cause de la rime, lui dirai-je à la fin ; c'est pour le cas où tu voudrais la chanter. Et je m'imaginerai que mon poème deviendra la chanson nationale du pays...

Voilà mon projet. Et maintenant, le berger – quelle attitude allait-il prendre, lui ? La vendetta sévit en Caucasie ; le vieux Schamuil l'a abolie au Daghestan et au Tchetnaen, mais ailleurs n'a pu en venir à bout. Il m'avait l'air assez lugubre, ce berger, et dès maintenant je jugeai prudent de lui offrir encore une cigarette. Je vous en prie ! lui dis-je en m'inclinant. Il prit la cigarette et l'alluma. Son calme me rendit méfiant : c'était lorsqu'il était poli qu'il fallait surtout craindre Tibère. Tu es peut-être de ceux qui trompent, pensai-je ; tu ne fais semblant de rien, mais tu saisis le moment favorable, tu m'en as tout l'air !

Il vaudrait mieux se tenir à proximité du cheval. Je saluai, sortis de la grotte, gagnai l'air libre.

Le berger me suivit. À cette vue, je fus pris de peur, je ne risquai même pas un coup d'œil vers le toit ; les yeux mi-clos, je ne fis qu'entrevoir la favorite qui, appuyée sur le coude, me regardait d'un air suppliant. Je m'approchai du cheval et m'apprêtai à l'enfourcher, lorsque je m'entendis appeler par le berger ; il me montrait du doigt la caverne voisine, en m'invitant à y entrer. Un piège ! me dis-je. Mais j'affectai un air calme, afin de tempérer sa scélératesse et sa cruauté sanguinaire. Cependant, il continuait à se diriger vers l'autre turne, en m'appelant de la main. Je fus donc obligé de le suivre.

L'aspect de la maison était pareil à celui de la précédente. Ici le berger me laissa examiner le toit sans s'y opposer ; dans cette maison il était plat, construit de dalles qui reposaient sur des chevrons en bois ; il n'était pas bien étanche. Le trou d'entrée était considérablement plus sombre que l'autre ; il menait, je suppose, bien en avant dans la montagne, si profondément que ni cri ni soupir n'aurait pu parvenir au-dehors. Or, l'assassin pénétra dans ce trou et de la main me fit signe de le suivre.

Je réfléchis un moment. Voici peut-être un trou de porte de la plus haute valeur scientifique ; et une voix intérieure m'ordonne de faire mon devoir et de l'examiner. Je fais pourtant valoir que ma mort certaine ne serait d'aucune utilité pour la science. Devoir... qu'est ce que le devoir ? Le zèle de son métier. Bon ; mais un chien aussi a le zèle de son métier : qu'il soit recru de fatigue, il apporte tout de même. Et un homme devrait se placer sur un plan un peu plus élevé qu'une bête.

Je plaidais le pour et le contre et cet état d'indécision où je me trouvais, je me le pardonnais, vu des circonstances aussi difficiles. Au reste, cette assurance carrée et laide dont font preuve tant de gens, m'a souvent rebuté ; un peu de faiblesse, un peu de versatilité, qui n'est autre chose que de la sensibilité, cela rend vraiment plus agréable le commerce entre les hommes.

Le berger se mit à rire et redoubla ses efforts pour me faire entrer ; la favorite là-bas, accoudée sur son toit, semblait à présent se moquer de moi. Ah ! bon, elle était donc d'intelligence avec le coquin ! Ceci finit par me décider. Je lui ferais voir ! Les dents serrées, j'entrai dans la caverne. L'intérêt scientifique avait donc, en fin de compte, pris le dessus.

Il faisait noir là-dedans et le berger alluma de nouveau une espèce de lampe. Cette lampe-ci était en fer et un fil de laine lui tenait lieu de mèche ; la lumière en était faible, mais cependant suffisante pour un coup de poignard.

J'étais sur le point de me jeter sur l'homme afin de le prévenir, lorsque le berger découvrit deux petites bêtes qui se trouvaient sous un tas de fougère par terre. C'étaient deux jeunes oursons. Je fixai des yeux les bêtes et l'homme et sentis mon courage renaître. Il prononça quelques mots parmi lesquels je distinguai le *mol roubli ;* il prit dans ses mains un des oursons, me le présenta ; il voulait me le vendre.

Ce pauvre Tatar rabougri n'avait que de paisibles intentions de commerce à mon égard. Je regagnais ma supériorité ; j'étais un peu froissé de ce qu'il m'eût invité à visiter, à vrai dire, une étable. Près d'un mur se trouvaient même quelques chèvres ; l'homme se mit à les traire et donna le lait aux oursons.

— Combien de roubles ? demandai-je en levant cinq doigts en l'air.

L'homme hocha la tête.

Je levai dix doigts, mais il hocha encore la tête. Curieux d'avoir une idée du prix d'un ours caucasien, j'aurais aimé connaître ses exigences et je regrettai de ne savoir d'arabe que mon *salam aleïkem*. L'homme tira son poignard du fourreau et traça des traits sur le sol. Il aligna vingt raies avant de s'arrêter. Le marché ne se faisait donc pas. Il en effaça cinq. Alors je m'écriai : « Quinze raies pour un ourson à la mamelle ? Jamais ! »

Sur quoi je sortis de l'étable.

Ma mission était terminée. J'allais pouvoir communiquer au pays les riches résultats scientifiques de mon exploration, en ajoutant qu'il me faudrait au moins quatre ans pour les élaborer. Avec un calme et une assurance que je n'avais pas connus durant toute cette expédition, je m'approche de mon cheval, je le caresse ; j'étais son maître. Et voilà ce misérable farceur de berger qui tend la main. Tolérant, je lui donne une dernière cigarette. Il tend à nouveau la main et je lui fais encore un signe de la tête, qui lui atteste la continuité de ma faveur, en lui laissant choir une pièce de cuivre dans la main. Puis je saute à cheval.

Monté sur mon coursier, je lançai un regard vif et encourageant aux femmes juchées sur le toit. Qu'elles se réveillent donc, ces Caucasiennes, qu'elles se réveillent, qu'elles chantent ma chanson et sortent de leur pitoyable situation...

Puis, je m'en fus...

Je m'en fus, dévalant en droite ligne la montagne, pour rejoindre enfin la grand-route qui conduisait à la station. Le matin était proche ; l'air s'assombrissait, c'était juste le moment de transition où les étoiles disparaissent et le jour n'a pas encore percé. Je gagnai la chaussée, et la suivis au grand trot, afin d'atteindre la station avant qu'il fasse jour. L'idée m'était revenue soudain que le rapt d'un cheval constitue l'acte le plus déshonorant dans ce pays, et je me sentais tout à coup pris d'angoisse : qu'allait-il m'arriver, mon dieu ?

Il ne m'arriva aucun mal. Je pris soin de modérer le trot de la bête pour qu'elle ne fût pas en sueur ; ces extraordinaires chevaux caucasiens ont un tempérament de fer, ils supportent tout, rien ne leur fait – sauf l'eau trop glacée.

La station en vue, je mis pied à terre et, au lieu de suivre la route, conduisis mon cheval par la bride à travers champs, jusqu'à la charrette. Et c'est ce qui me sauva. Sans cela j'aurais rencontré deux hommes vêtus de burnous qui s'en venaient par la route en causant. Ils levèrent la tête et me regardèrent, au moment où je rattachais la bête à sa charrette ; ils devaient se figurer, sans doute, que l'étranger était là simplement à caresser le cheval. Ce que je faisais, d'ailleurs.

Je regagne la station. Autour des bâtiments se meuvent de hautes silhouettes, on entend crier un mot ou un nom et, de près ou de loin, arrive la réponse. À l'abri d'un mur de pierre, éloigné de toute maison, je découvre un homme assis, en train de jouer d'un instrument. Drôles de gens, ces Caucasiens, qui ne se couchent jamais ! L'homme est seul, il est assis par terre, le dos appuyé au mur, à jouer avec conviction. Et il fait pourtant nuit encore, il est quatre heures et demie, et en outre il fait froid. Peut-être l'homme est-il fou, pensai-je. Sa musique, toute pauvre et monotone qu'elle est, a pourtant un sens. C'est une sorte de sifflement de chalumeau.

Comme Corneille me semble tarder à paraître, j'entre dans l'arrière-cour et je crie son nom au petit bonheur. En effet, voilà Corneille qui répond, il n'était pas loin. « *Totchas,* tout de suite », dit-il en arrivant. Je lui désigne le chiffre cinq au cadran de ma montre, en le fixant des yeux. Et Corneille fait un signe de tête, affirmant qu'il s'apprête.

Or, Corneille n'est même pas prêt à six heures. Ma compagne de voyage et moi déjeunons, nous nous préparons comme il faut, mais point de Corneille. À la fin j'avais une dent contre Corneille.

Ce ne fut qu'à six heures et demie qu'il se présenta devant la porte.

VIII

LE MATIN EST FRAIS, les champs sont couverts de givre et la route n'est pas poussiéreuse comme hier. Corneille non plus n'est pas comme hier ; il reste muet sur son siège et ne chantonne pas. Les trois chevaux avancent cahin-caha et, au bout d'un moment, comme la montée s'accentue, ils vont au pas.

Ici la vallée du Terek se termine ; la rivière dévie vers les montagnes et quitte notre route. Il n'y a plus de végétation. Escaladant une crête, nous voyons la route à découvert, elle serpente en lacet jusqu'au sommet ; nous allons à pied par un raccourci. La voiture décrit des courbes et des courbes avant de nous rejoindre. De cette hauteur nous apercevons encore le Kazbek qui dresse sa cime vers le ciel, baigné dans le soleil du matin.

À nouveau la voiture gravit le versant de la montagne ; de loin en loin la route est protégée par des toitures en tôle, en prévision des éboulis de neige et de terre. C'est comme si nous traversions des tunnels. En beaucoup d'endroits la route s'est affaissée et l'on procède à des réparations ; nous voyons des chefs d'équipe et des ingénieurs qui, avec des gestes de commandement, dirigent les groupes de terrassiers. Nous croisons encore des pâtres menant d'innombrables moutons.

Près d'un rocher dénudé, Corneille arrête les chevaux et nous mène voir une croix et une source. Il puise de l'eau dans sa main et nous la montre : l'eau bouillonne. Comme lui, nous buvons à la source, l'eau est glacée ; mais elle pétille en lançant des perles d'écume et elle a un goût d'eau de seltz ; nos mains, lorsque nous les y trempons, deviennent blanches.

Nous montons toujours de plus en plus haut, le givre couvre le sol et le froid nous force à nous envelopper dans nos couvertures. Nous arrivons au point le plus élevé de notre voyage ; mon altimètre marque près de trois mille mètres. Une borne en pierre, portant une inscription, nous indique l'altitude en pieds. Ici Corneille dételle un des chevaux et l'attache derrière la voiture. Car dès maintenant il ne s'agit plus pour les chevaux de tirer, mais de freiner par leur poids.

Et immédiatement la descente commence. Il n'y a point de plateau sur la montagne ; la route aménagée par-dessus la croupe est le seul endroit praticable. Les sommets d'alentour sont tapissés d'herbe verte et lisse, parfois tachetés de petites meules.

Les chevaux descendent au trot régulier, il arrive qu'ils patinent, entraînés par la voiture ; mais ils ne tombent pas. En lisant les romans russes on a l'impression qu'en Russie les voitures sont conduites à une allure folle. De même sur les images représentant des courriers russes, on voit généralement les chevaux courir ventre à terre et pourtant le fouet du cocher reste droit en l'air. Nous nous étions donc imaginé que nous allions, à brides abattues, traverser d'un trait le Caucase avec nos quatre chevaux, pour nous retrouver à la fin, de l'autre côté du massif, comme des enragés. Nous fûmes surpris de constater que l'allure était en réalité fort raisonnable ; soit que Corneille Grégorévitch fût un cocher extrêmement prudent, vérité absolue, ou bien que les poètes et les artistes russes eussent exagéré, ce qui est certainement le cas, d'ailleurs. De tous les équipages que nous ayons aperçus durant notre voyage, pas un n'allait à vive allure. Mais si vous désirez courir la poste, je ne connais pas de pays qui s'y prête mieux que la Finlande. C'est dans les villes finlandaises que j'ai éprouvé au suprême degré l'émotion de la vitesse. Les petits chevaux finlandais, qui ressemblent aux nôtres, courent comme le vent à travers les rues et, au tournant d'une route, il m'est arrivé plus d'une fois de me trouver en balance sur une roue. Le Finlandais nourrit bien sa bête, mais la mène rudement. Lorsque je m'avisais de demander grâce pour elle, on me traitait en souriant de « pleure-cheval ». Il m'est arrivé, une fois dans ma vie, de conduire un homme au poste, et cet homme était un cocher de fiacre finlandais...

La fièvre, la nuit blanche que je viens de passer et le froid dans ces hauteurs contribuent à m'engourdir ;

je sommeille par moments et me trouve bien à l'aise. À de longs intervalles nous rencontrons des chariots attelés de deux ou quatre buffles, que nous dépassons lentement ; le rythme régulier de notre voiture en est rompu et je me réveille. De temps à autre, nous passons devant une maison construite en silex, habitation de berger où les femmes se tiennent sur le toit, vêtues de belles sarafanes bleues et manipulant la laine pour tapis ou vêtements. En passant devant elles, nous les voyons qui interrompent leur travail pour nous regarder en échangeant quelque remarque ; mais, l'instant d'après, en nous retournant, nous voyons qu'elles ont repris leur occupation. Les enfants, à moitié nus, courent après nous, et l'on ne peut s'en débarrasser qu'en leur lançant une piécette de cuivre.

La route devient plus sauvage que jamais et les toits de tôle qui la couvrent se font plus fréquents ; au printemps, pendant le dégel, il doit se produire d'étonnantes avalanches par-dessus ces toits-là. À gauche, nous ne voyons rien autre qu'un bout de mur, et au-delà, c'est le précipice. Je n'ai jamais vu pareils gouffres ; par moments, il me faut descendre de la voiture et marcher et je rase alors le bord des rochers. Mais l'abîme attire, attire ; je suis tenté malgré moi d'y jeter un regard par-ci par-là. À la jumelle j'aperçois de minuscules carrés de champs tout au fond de la vallée. Quand je me trouve dans la voiture je m'y cramponne ferme.

Le soleil nous inonde, la tache de bougie sur ma veste a disparu comme par enchantement, nous enlevons nos couvertures. On descend, on descend

toujours, les gouffres sont encore plus terrifiants, nous dégringolons en lacet à travers les gorges. La route s'est éboulée en maints endroits ; nous voyons des hommes, vêtus de burnous, occupés à la réparer. Corneille n'est guère attentif, il laisse les chevaux trébucher un peu plus qu'il ne faudrait, parce que lui-même, de son siège haut perché, aime à plonger son regard dans l'abîme.

Nous passons devant le poste de relais de Gùdaùr. Il y a de véritables maisons maçonnées en pierre dont une à deux étages. Les abords sont nus et sauvages, mais l'endroit m'a l'air propre et avenant ; des gens assis sur le seuil de leur porte nous regardent passer. J'ai l'impression que c'est aujourd'hui dimanche, bien que ce soit vendredi ; ces gens sur le pas de leur porte ont l'air si aises et contents. Peut-être est-ce bien, en effet, leur jour de repos aujourd'hui, selon la coutume arabe.

Nous poursuivons nos longs zigzags, descendant toujours, nous enfonçant à travers les murailles rocheuses. Les fils télégraphiques qui longent notre chemin sont parfois fixés au roc même, parfois ils passent sous terre à cause des avalanches. Je ne suis plus la voiture à pied ; cela va trop lentement et je retarde ainsi tout le cortège. Mais j'aurais préféré de beaucoup aller à pied, à cause de mes sacrés nerfs.

Le courrier vient à notre rencontre, il est escorté de sept cosaques armés de fusils ; le conducteur sonne du cor et nous nous rangeons pour le laisser passer.

Corneille demeure somnolent ; les rênes lâches, il contemple avec veulerie l'abîme infini ; si un cheval glisse, c'est à l'autre de le retenir. Je n'ose abattre mon poing sur Corneille ou le secouer, crainte de distraire son attention des chevaux encore davantage. Rien qu'à nous laisser aller au petit bonheur. Ici la route est maçonnée, bâtie au flanc nu de la montagne ; elle repose sur des fermes en fer, elle est suspendue en l'air. Nous ne nous en aperçûmes qu'après avoir descendu en lacet, de plusieurs tours ; la tête renversée, nous regardâmes alors en arrière, pour nous rendre compte de la route parcourue. Et cette vision nous fit frémir.

À un des endroits les plus critiques, où même le misérable petit garde-fou extérieur s'était effondré, deux galopins de six à huit ans surgissent tout à coup et se mettent à danser devant nous en faisant des cabrioles.

Ces mômes vicieux avaient, pour sûr, ici leur station : permanente de mendicité durant la belle saison. Je fus fort irrité de les voir surgir si brusquement, en faisant peur aux chevaux, qui reculèrent ; je voulus les chasser avec ma bonne canne de Vladicaucase, mais ce fut inutile. Ils continuèrent leur danse, et eurent même l'audace insolente d'exécuter une petite culbute au bord de la route, là même où le mur avait disparu dans l'abîme. Il ne nous restait plus qu'à sortir des sous et payer le tribut. Ils nous regardèrent avec de grands yeux effrontés et firent mine d'ignorer complètement la raison qui avait mis si fort en colère son excellence. L'argent ramassé, ils passèrent en rampant de l'autre côté du muret, au bord du gouffre ; ils y avaient probablement un petit gradin où se tenir. Et lorsqu'une autre voiture apparaîtrait, au cours de la journée, ils dresseraient encore leurs petits corps par-dessus la barrière pour venir exécuter leur sauterie périlleuse.

Le long du bord intérieur de la route où le soleil tape, il pousse de l'houlque et des chardons hérissés d'épines ; plus loin on aperçoit du pissenlit et une sorte d'œillet bleu aux tons délicats ; plus bas encore, du trèfle incarnat. Les heures se suivent et nous descendons toujours, quoique les chevaux aillent tout le temps au trot. Après une descente de près de trois heures nous sommes enfin sur une route un peu plus plate ; nous voici à la station de Mleti, où nous allons faire halte. Mleti se trouve à quinze cents mètres au-dessus de la mer ; nous avons donc, pendant ces trois heures, dégringolé de quinze cents mètres depuis le sommet de la montagne. Le soleil est devenu ardent ; outre les couvertures nous avons enlevé le plus possible de vêtements.

Corneille veut faire une halte de quatre heures. J'exprime mon vif étonnement et branle la tête longuement. Corneille montre alors du doigt le soleil, en nous expliquant que la chaleur sera bien pire ici, mais qu'au bout de quatre heures elle diminuera un peu ; il atteindra quand même la station d'Ananour avant le soir. Nous débattons la question et on sort la carte ; il nous reste encore quarante kilomètres jusqu'à Ananour, dont trente-cinq de descente rapide. Ça ira donc vite ; nous lui accordons ses quatre heures, en lui indiquant, par gestes, que nous sommes d'accord.

À Mleti le télégraphe a quatre fils. Devant notre fenêtre sont des sorbiers, riches en fruit, et un peu en dehors de la station il y a un épais taillis de coudriers ; mais, à part cela, pas de végétation. C'est la saison des foins par ici, et une troupe de moissonneurs, trop nombreuse, ramènent le foin des champs. Mleti est un endroit d'importance, peut-être le plus grand centre dans les montagnes ; et pourtant la saleté saute aux yeux, ici comme ailleurs. Après avoir dû nettoyer avec nos serviettes couteaux et fourchettes, il nous fallut jeter les serviettes elles-mêmes et nous servir de nos mouchoirs. Mais les aliments étaient savoureux ; il n'y avait qu'à ne pas penser à la préparation culinaire.

Pendant que nous étions à table un monsieur entra soudain dans la salle et nous dévisagea. Tout étonnés, nous le regardâmes à notre tour : c'était notre compagnon du train, l'officier, qui aurait voulu faire route ensemble avec nous à travers les montagnes, mais qui descendit à Piatigorsk. Il eut un soubresaut en nous reconnaissant, se détourna et sortit sans mot dire. Depuis notre arrivée, aucune voiture ne s'était arrêtée devant la station ; l'officier y était donc avant nous, et cela nous parut incompréhensible. Aurait-il écourté son séjour à Piatigorsk et, profitant de nos quelques jours passés à Vladicaucase, nous aurait-il devancés !... Serait-ce possible ? Et pourquoi toutes ces façons pour nous éviter ? Nous n'avions pourtant pas recherché sa compagnie. Et pourquoi s'était-il arrêté à Mleti ?

Après dîner, je fumais seul sur la terrasse, lorsque l'officier sortit par la porte du vestibule, lui aussi, et vint droit sur moi. Soulevant son chapeau, il me dit en anglais que je devais sans doute être étonné de le voir ici. Je lui répondis qu'à vrai dire je n'avais point réfléchi au lieu où devait se trouver monsieur l'officier en ce moment. Il me regarda sans m'adresser d'autres questions.

— Vous n'avez pas fait un long séjour à Piatigorsk, ajoutai-je par politesse afin de dire quelque chose.

— Non, me répondit-il, j'ai terminé là-bas mes affaires plus tôt que je n'eusse pensé.

Comme j'étais assis et lui debout, je me levai, moi aussi ; puis je lui tournai le dos et rentrai.

L'officier me suivit.

Dans le vestibule il y avait un escalier qui conduisait au premier étage. L'officier se plaça au départ de cet escalier et, du geste, m'invita à monter.

Je pensai d'abord continuer mon chemin jusqu'à la salle à manger, sans prendre garde à cet étranger. Mais il me vint à l'idée qu'après tout j'étais en Russie et que bien des Russes doivent différer un peu de nous autres.

— Que désirez-vous ? lui demandai-je.

— Auriez-vous l'obligeance de m'accompagner jusqu'à ma chambre, me répondit-il poliment. J'ai une communication à vous faire.

J'eus un moment d'hésitation, puis je le suivis, bien que sa gueule me déplût.

Entré dans sa chambre, il ferma porte et fenêtre malgré la chaleur.

— Veuillez vous asseoir, monsieur, me dit-il. Mais oui, vous devez être certainement étonné de me trouver ici. C'est que j'ai terminé mes affaires à Piatigorsk plus vite que je n'escomptais.

— Vous me l'avez déjà dit, lui répondis-je.

— Je cherchais un individu, mais je ne l'ai pas trouvé.

— Quel individu ? En quoi cela me regarde-t-il ?

— Bien. Au reste, laissez-moi vous dire tout de suite que j'ai l'intention de rester poli.

— Ah ! vraiment, fis-je en riant. Je vous remercie.

— Vous avez sans doute remarqué que dans la salle à manger, tout à l'heure, j'ai eu un soubresaut en vous apercevant. Ce soubresaut, c'était pour la frime.

— Ah ! pour la frime...

— Je savais que vous étiez là.

— Bon, et ensuite ?

— Et depuis que j'ai quitté le train pour me rendre à Piatigorsk, je ne vous ai pas perdu de vue. Impatienté, je lui demandai :

— Écoutez, mon bonhomme, que me voulez-vous ?

— Je suis en tournée pour le service, dit-il. Mon voyage se rapporte à un autre personnage, mais je ne perds tout de même pas de vue votre affaire à vous. D'où venez-vous ?

— De Finlande.

Il sortit un papier, y jeta un coup d'œil et dit :

— C'est exact.

— C'est exact ! m'écriai-je. Qu'est-ce qui est exact ?

Avais-je affaire à quelqu'un de la police ? Ce n'était pas impossible ; c'est pourquoi je lui répondis, ce qui était la vérité, que je venais de Finlande.

— Nous autres Russes ne sommes point de méchantes gens, poursuivit-il ; je ne voudrais pas vous causer de désagréments durant votre voyage.

— Du tout, du tout, lui dis-je ; je suis très heureux de parler avec vous.

Rapidement je réfléchis à ce qu'il pourrait bien me vouloir, au cas où il aurait été de la police. Naturellement il faisait fausse route absolument en prétendant me chercher noise. Je venais de Finlande, j'y avais habité pendant un an, je n'avais rien fait de mal, ni tenté d'en faire.

J'avais donné une conférence à l'université de Helsingfors, mais sur un sujet littéraire ; et les quelques articles que j'avais écrits dans les journaux finlandais traitaient également de sujets littéraires. Politiquement, je ne comptais pas.

— Vous allez en Orient ? me demanda l'officier.

— Oui, mais je vous prie de me dire une bonne fois, monsieur, ce que vous désirez de moi.

— Ce que je désire ? me répondit-il. Je désirerais vous laisser partir. Nous autres Russes ne sommes point de méchantes gens. Mais j'ai des ordres.

— Ah ! vraiment ? dis-je en riant. Et en quoi consistent ces ordres ?

— Permettez-moi une question, me répondit l'officier ; tous les chevaux de poste n'étaient-ils pas retenus lors de votre arrivée à Vladicaucase ?

— Si. Une compagnie de Français avait retenu tous les chevaux pour une semaine.

L'officier eut un sourire en disant :

— C'était moi qui les avais retenus.

— Vous ?

— Télégraphiquement, de Piatigorsk.

— Ah ! bon. Et puis ?

— Je voulais retarder d'un jour votre départ, afin de vous devancer dans les montagnes.

Ceci me parut incroyable, mais cet homme, qui n'était pas un gamin, le disait pourtant.

— Vous aurez peut-être l'obligeance de me dire à la fin ce que vous désirez de moi.

L'officier me répondit :

— Je dois vous arrêter.

— Pourquoi ? À cause ?

— Vous le saurez plus tard. Je ne suis pas juge d'instruction. Je ne connais que ma consigne.

— Et d'après votre consigne, vous allez m'arrêter ?

— Oui.

Je restai un moment songeur.

— Je ne vous crois pas, dis-je en me levant.

L'officier s'approcha de la fenêtre, me laissant libre accès à la porte, si je voulais. Son attitude me fit de l'effet.

— En tout cas, vous vous trompez étrangement, lui dis-je. Vous me prenez pour un autre. Voici mon passeport.

Et je lui montrai mon passeport. Il le prit, le parcourut, le replia et me le rendit.

— Tout cela, je le sais déjà, me dit-il. Je savais que votre passeport était en règle.

— Vous devez donc reconnaître que vous vous trompez d'adresse ?

— Me tromper d'adresse ? répondit-il, un peu impatienté.

Il sortit de sa poche quelques photos, toutes de la même dimension, non cartonnées. Il m'en tendit une.

J'en pouvais à peine croire mes yeux : c'était une photo de moi. Il me fallut un moment pour me remettre de ma surprise : j'en oubliai de regarder le nom du photographe, j'en oubliai de regarder le costume dans lequel j'avais été photographié. En tout cas je ne connaissais pas le portrait, je ne l'avais jamais vu ; mais c'était une photo de moi, prise de profil.

Lorsqu'il eut repris le portrait et l'eut remis dans son portefeuille, un soupçon s'éveilla en moi et je lui dis :

— Cette photo-là n'a-t-elle pas été prise tout dernièrement, dans le train allant à Vladicaucase ? Je ne la connaissais pas. Veuillez me la remontrer, je vous prie.

Il hésita.

— N'est-ce pas votre portrait ? fit-il.

— Ayez l'amabilité de me la montrer encore une fois, lui dis-je. C'est une photo d'amateur, il m'a semblé reconnaître les vêtements, ceux-là mêmes que je porte en ce moment.

Il prit sa résolution et, me tendant prestement le portrait, il me dit :

— Naturellement, ce sont les vêtements que vous portez en ce moment. Je viens de vous photographier dans le train. C'est ainsi que je procède pour tous ceux que je recherche. Vous voyez donc que je ne me trompe pas d'adresse.

C'était une autre paire de manches. Dans ces conditions son dire me parut de nouveau raisonnable et un moment je demeurai quelque peu perplexe. Supposez que cet homme fût sur le point de m'arrêter, tout notre voyage en serait dérangé ; et Dieu sait d'ailleurs quels désagréments de longue durée pourraient s'ensuivre pour moi, dans ce pays où je ne saurais même pas me défendre. Un peu abattu, je lui dis :

— En d'autres circonstances c'eût été un plaisir pour moi que de me laisser arrêter, comme petite diversion à mon voyage ; mais à présent la chose m'arrive assez mal à propos. Je ne suis pas seul.

— Je le regrette beaucoup, me répondit-il. J'aimerais pouvoir vous éviter cet ennui, à vous et à votre compagne.

Je me mis à réfléchir sérieusement.

— Où allez-vous m'emmener, au cas ? lui demandai-je.

Il me répondit :

— Je dois vous ramener à Vladicaucase. Je demandai encore :

— Vous devez nous arrêter tous deux ?

— Non, vous seul, me répondit-il.

Retourner à travers les montagnes ! La promenade en elle-même ne m'était pas désagréable ; mais notre voyage en Orient en serait retardé, qui sait, peut-être absolument compromis.

— Ne pourriez-vous m'emmener plutôt à Tiflis ? lui demandai-je. Tiflis est sur notre chemin ; à Bakou nous avons notre consul à qui nous adresser ; il dissipera ce petit malentendu sur-le-champ.

L'officier réfléchissait.

— Afin de faire mon possible pour vous sortir de ces ennuis, je vais vous conduire à Tiflis, me répondit-il.

— Je vous en suis très reconnaissant, fis-je.

Nous demeurâmes songeurs tous deux. Puis il dit en s'inclinant :

— Jusqu'au départ vous pouvez aller où bon vous semble. Avec un reste de méfiance, je lui demandai :

— Pourquoi me disiez-vous d'abord que vous m'emmèneriez à Vladicaucase ?

— D'abord à Vladicaucase, me répondit-il un peu impatienté. Je pensais d'abord vous emmener à Vladicaucase. Cela aurait été plus commode pour vous. Car, c'est à Saint-Pétersbourg qu'il vous faut vous rendre.

— Ah !

— Et si je vous emmène à Tiflis ce n'est que pour acquiescer à votre désir personnel. Mais c'est contraire aux ordres que j'ai.

— Montrez-moi donc vos papiers, lui dis-je soudain.

Il sourit et sortit de sa poche un vaste document timbré qu'il posa devant moi. C'était écrit en caractères russes, de sorte que je n'y comprenais rien. Mais l'officier promena son doigt sur la feuille pour me montrer qu'à tel endroit était inscrit son nom ; ailleurs figurait son titre d'officier de police et, à la fin, on invitait les autorités à lui faciliter partout l'accomplissement de sa mission.

Je n'osai aller plus loin ; je n'avais qu'à me retirer et me taire.

— Et alors il me sera peut-être permis de descendre annoncer à ma compagne cette interruption de notre voyage, lui dis-je.

— J'y songe, fit-il au bout d'un moment. J'y songe, surtout à cause de votre compagne. Oh ! comprenez-moi bien, à cause de vous également. Ce sera fort désagréable pour tous deux.

— Laissez-nous arriver à Tiflis seulement, et nous nous en tirerons.

— Je m'en voudrais de vous désillusionner, me répondit-il, mais je dois pourtant vous préparer à l'idée qu'il vous en coûtera bien du temps sans doute avant de vous en tirer.

— Mais je n'ai absolument rien fait de mal ! m'écriai-je.

— Cela va de soi. Je vous crois. Mais la preuve va vous demander beaucoup de temps, et vous aurez toute sorte d'ennuis. Croyez-moi, monsieur.

Je m'en rendais bien compte. J'eus de nouveau le cœur serré et, les yeux cloués à terre, je réfléchissais.

— Il y aurait peut-être une issue, me dit-il. Je vous le suggère, simplement.

— Il y aurait une issue ?

— Il pourrait y en avoir une. En y mettant tous deux de la bonne volonté.

— Et comment ?

— Nous autres Russes, ne sommes point des gens impitoyables, dit-il. Nous savons nous arranger, parfois.

Je regardai l'homme fixement.

— Je pourrais m'arranger avec vous ? lui demandai-je.

Il haussa les épaules, esquissa un geste de la main, un geste juif :

— Il pourrait y avoir une solution. Je l'insinue, voilà tout.

Me sentant tout à coup rassuré, j'éclatai d'un beau rire et je dis en lui tapant sur l'épaule :

— Vous êtes merveilleux ! Vous êtes la perle des hommes ! Comment pourrais-je vous payer cette demi-heure d'entretien ?

Digne et calme, il se laissa taper sur l'épaule.

— Je suis habitué à ces familiarités, dit-il. Je les permets volontiers. Elles soulagent les gens.

— À présent, excusez-moi si je vous quitte, lui dis-je. Et je vous prie d'excuser également que je continue ma route vers Tiflis dans ma propre voiture et privé de votre compagnie.

— Je veux bien, répondit-il. Mais il faut vous préparer à me voir m'arrêter à chaque relais où vous ferez halte. Vous allez à Ananour ce soir, j'y vais aussi.

— Mais avec plaisir ! dis-je en m'en allant.

Il ne viendrait pas, naturellement. Ce n'était pas un agent de police, c'était tout simplement un pauvre escroc qui voulait m'extorquer de l'argent. Il avait probablement joué tous ses sous à Piatigorsk ; il faut croire qu'il se trouvait dans l'embarras et incapable de sortir du Caucase.

Je ne voulais plus m'en occuper ni parler de cet homme à ma compagne de voyage.

Nous quittâmes Mleti.

IX

UNE AUTRE RIVIÈRE nous tient compagnie, l'Aragua. Elle est aussi grande et belle que le Terek et nous suit tout le long du chemin. Les montagnes sont comme celles de l'autre versant hautes de trois à quatre mille mètres, quelques-unes toutes lisses et vertes depuis le fond de la vallée jusqu'aux nues, d'autres velues, couvertes jusqu'au sommet de broussailles très touffues. Parmi la pauvre flore du bord du chemin nous voyons des becs-de-grue, du sénevé et de jaunes roses trémières toutes chargées de poussière calcaire. Ici les habitations sont semblables et, comme là-bas, nous croisons des bergers, des troupeaux, des cantonniers. L'air est saturé de poussière, le soleil chauffe dur ; les mouches se plaquent au dos de Corneille.

Nous arrivons à une maison en pierre, à deux étages, de style allemand et familier ; une barrière peinte en noir et blanc ferme la route ; ici les autorités russes perçoivent un péage. Corneille présente sa quittance, montre qu'il a déjà payé à Vladicaucase, la barrière se lève et nous passons.

Après une fort longue descente à travers les montagnes nous arrivons à la station de Passananour, que nous quittons aussitôt ; nous voyons là des villas en pierre, badigeonnées à la chaux, blanches comme neige ; un clocher russe, tout bariolé de brun, bleu, rouge, domine l'agglomération. Nous descendons encore de quatre cents mètres environ ; la végétation devient plus riche, il fait très chaud dans la vallée. La population est grousienne, et niche dans ces mêmes rayons que nous avons déjà vus, étagés dans le roc.

À travers une brèche immense dans la chaîne des montagnes, nous apercevons à gauche, loin, très loin, et isolée, une autre vallée, où il y a des villages, des huttes comme ici et des champs de blé en carrés jaunes sur les versants. Là aussi vivent des hommes, nous disons-nous ; peut-être sont-ils aussi heureux que nous le sommes, ils ont leurs joies et leurs chagrins, leur travail et leur repos, eux aussi. Et dans leur jeunesse ils ont l'amour, et dans leur vieillesse leur petit lopin de terre et leurs moutons.

Nulle chose au monde n'égale, oh ! non, la sensation d'être loin de tout, pensé-je encore. Le souvenir m'en revient de mon enfance, des années où je gardais mon troupeau, là-bas, au pays. Par le beau temps, allongé sur le dos dans la bruyère, j'écrivais tout en travers du ciel avec mon index et je passais de divines journées. Des heures durant, je laissais aller les bêtes à leur guise ; puis, quand il fallait les rassembler, je n'avais qu'à monter sur une butte ou grimper dans un grand arbre et me mettre à écouter, la bouche ouverte. De là-haut j'entendais si bien d'où venait le tintement des sonnailles et, l'ayant entendu, je retrouvais tout de suite mon troupeau. Aux boucs je donnais quelque carotte de tabac, chipée au hasard à leur intention, et aux vaches, du sel. Mais les béliers, je leur apprenais à lutter avec moi, les cornes en bataille.

Une vie extraordinaire, vous dis-je. Et n'allez pas croire que ce fût triste par temps de pluie. Alors, assis sous un arbuste ou sous un rocher, bien à l'abri, je fredonnais, ou, avec mon couteau, gravais l'écorce blanche du bois. Je connaissais tous les coins du pâturage et, quand il me fallait rattraper le troupeau, je n'avais qu'à me déplacer jusqu'à un autre rocher de ma connaissance, et m'y installer, aussi à l'aise. Ceux qui n'ont pas vécu cette vie dès leur jeune âge ne peuvent se figurer l'exquis et singulier plaisir que l'on éprouve à se trouver dehors par la pluie, assis à l'abri, sous un rocher. Plus tard j'ai essayé de traduire ces impressions, mais j'y ai mal réussi. J'ai voulu y mettre du style afin d'être compris, mais alors ce n'était plus ça.

Quand j'étais berger, j'allais en sabots et, par les jours de pluie, j'avais naturellement les pieds mouillés. Or, la jouissance de sentir le bon bois chaud sous la plante des pieds, malgré que je fusse trempé, dépasse dix autres jouissances ultérieures. C'est, je suppose, que je ne connaissais pas alors de choses meilleures. Et pourtant, à cette époque-là, je discernais avec un sens plus aigu que maintenant ce qui est bon d'avec ce qui fait mal. À la saison des champignons, vers la fin de l'été, il arrivait que le bétail se mît à galoper et gambader en quête de cette friandise. Les vaches surtout en étaient folles, et comme c'étaient elles qui portaient les sonnailles, elles emmenaient à leur suite tout le troupeau dans leur tintamarre. Il fallait alors, pour le berger, être sur pied sans répit, la journée presque entière. Mon corps chétif était moulu, harassé par cette course incessante et quotidienne, et il ne me restait pour tout plaisir dans la vie que de chercher moi-même des champignons pour les vaches que j'aimais le mieux. Les vaches donnaient beaucoup de lait lorsqu'elles mangeaient des champignons. Mais, en cette saison-là, le métier n'était pas des plus doux. Ah ! mais non.

Je songe à tout cela en ce moment où me voici roulant en carrosse par une large route du Caucase. Je suis dans un état d'esprit singulier, je sens que je pourrais très bien prendre racine par ici et m'isoler délicieusement du monde. Ç'aurait été tout autre chose, par exemple, si j'avais eu assez de culture pour profiter de mon existence actuelle ; mais c'est ce que je n'ai pas... Je regarde une dernière fois à gauche vers la vallée où je vois encore le damier des champs jaunes et les troupeaux de moutons et les chaumières, et cette vallée me paraît étrangement belle et paisible. De grands aigles planent au-dessus des troupeaux, là-haut dans la montagne. Il y a une fête dans la contrée. Aujourd'hui le berger a dû astiquer sa métallique ceinture et, en ce moment, il doit lui faire les yeux bien doux, à sa mie...

Je sommeille, je songe, et m'assoupis encore. Quelques heures se passent et voici surgir des châtaigniers ; nous descendons toujours ; les chevaux vont au trot.

Une caravane de chariots vides, tirés par des buffles, vient à notre rencontre ; les bouviers endormis sont couchés de tout leur long au fond de leurs chariots ; nous leur laissons la place. Un des buffles a son joug entre les cornes, son cou en est tordu, il marche de travers. Ma compagne veut descendre afin de redresser le joug ; mais comme nous expliquons à Corneille de quoi il retourne, il ne s'arrête point, il continue de rouler.

Enfin... nous avons passé la caravane, il est trop tard, Corneille remet les chevaux au trot. Et le bœuf poursuit sa longue, longue route, muet, les yeux fixes, le cou tendu. Tout à coup la voiture nous devient pénible, nul ne s'en étonnera. Mais le temps, les heures aplanissent tout : au bout d'un moment, je nous trouve cette consolation qu'il existe aussi des hommes qui souffrent. Plus tôt ce bœuf sera usé sous le joug, mieux cela vaudra pour lui, c'est là son espoir. C'est comme un homme dans le tourment, se souvenant qu'il lui reste encore la possibilité d'abréger sa vie comme bon lui semble. Nietzsche a raison ; cette possibilité-là a consolé bien des personnes la nuit...

Les heures passent, le temps passe. Le pays fabuleux redevient beau.

Près d'un abreuvoir il plaît encore à notre bon Corneille Grégorévitch de se laisser dépasser par une voiture étrangère. C'est une famille russe. Elle va plus vite que nous. Nous avons vu ces gens à Kobi ; mais nous étions partis de si bonne heure ce matin, qu'ils n'auraient pas dû nous rattraper. Nous sommes enveloppés dans leur poussière, et il nous devient tout à fait impossible de respirer.

Alors j'abats mon poing sur l'épaule de Corneille et lui fais comprendre ce qu'il a fait. Un moment il me regarde, terrifié, et retiens ses chevaux. Mais il ne semble rien comprendre, il veut se remettre en route. Je saute alors à terre, retient les chevaux, et j'ai, en face de Corneille, une attitude magistrale, en somme ; cependant, son étonnement ne fait qu'augmenter, il semble se demander quelle étrange maladie est la mienne. Il voit la poussière planant au-dessus de la route où vient de passer la voiture, elle nous cuit les yeux, à lui aussi bien qu'à nous, c'est de la poussière de pierre calcaire, elle recouvre la voiture d'une couche blanche ; mais Corneille ne peut comprendre que nous ne puissions la respirer. Il me faut tenir les chevaux un bon instant avant qu'il nous soit possible de continuer notre chemin. Je commence à deviner pourquoi le mot d'ordre, la parole du tsar, sont nécessaires chez ce grand peuple. Ces gens sont tellement bornés à certains égards ; ils savent aller par la steppe garder les moutons, ils savent faire les quelques gestes du bêcheur dans les champs, mais leurs cerveaux restent fermés, quand il s'agit de choses abstraites... Je me promets de lui régler son compte, à Corneille, lorsque nous serons à Tiflis.

La lune est déjà claire, il est cinq heures, le soleil et la lune brillent ensemble dans le paysage, et il fait très chaud. Ce monde ne ressemble à nul autre que je connaisse, et je me reprends à souhaiter de vivre ici ma vie. Nous avons encore descendu jusqu'où commence à croître la vigne, il y a des noisettes dans les bois, le soleil et la lune brillent à l'envi. On demeure bouleversé devant cette splendeur et si l'on vivait ici, on pourrait la contempler chaque jour et d'émerveillement se frapper la poitrine. Ce peuple a enduré des combats qui menacèrent de le dévaster, mais il a tout surmonté, et il est fort et sain, il fleurit, il est actuellement un peuple de dix millions d'hommes. Le Caucasien ne connaît certes pas les fluctuations de la Bourse de New York, son existence n'est pas une course de vitesse, il a le temps de vivre, et son manger peut se cueillir sur les arbres, ou bien il peut abattre son mouton pour se nourrir. Mais l'Européen et le Yankee sont pourtant de plus grands hommes ? Dieu sait. Dieu et nul autre ne le sait, tant c'est douteux. D'aucuns sont grands parce que leur entourage est petit, parce que le siècle, malgré tout, est petit. Je songe à des noms célèbres, pris uniquement dans les limites de mon propre métier, et ils constituent une série de nombres : ils forment le prolétariat des génies. J'en échangerais bien une douzaine pour le seul cheval de Marengo. Les valeurs n'ont pas une signification immuable : un nimbe de théâtre, là- bas, correspond à une ceinture brillante, par ici; le temps s'en empare, le temps les change pour d'autres valeurs. Le Caucase, le Caucase ! Ce n'est pas pour rien que les plus absolus géants poétiques que connaisse le monde, les grands Russes, sont allés chez toi puiser à tes sources...

Il est six heures. Nous sommes à présent à deux mille mètres plus bas que nous ne l'étions aux gorges de Dariel. Le soleil s'est couché, la lune brille seule, il fait chaud, rien ne bouge. Soudain la route remonte, nous n'avançons qu'au pas. Les montagnes se font plus petites, elles deviennent de longues collines au-delà desquelles vogue le ciel. La nuit tombe rapidement. Nous voici à la station d'Ananour.

Par la soirée chaude on voit beaucoup de monde dehors, dans la cour et sur la véranda. Nous descendons et entrons. Un homme, qui semble être le patron, nous dit quelque chose et nous barre le passage. Il ne parle pas russe, mais probablement une des langues caucasiennes. Nous posons là nos bagages, sans accorder plus d'importance qu'il ne faut au particulier qui doit être le patron. Tout à coup, un homme vêtu d'un burnous s'adresse à nous en français avec volubilité, nous expliquant qu'il n'y a pas une seule place disponible pour nous à la station.

Qu'allons-nous faire ?

Il appelle un petit bonhomme recouvert d'un burnous démesurément grand et qui se nomme Grigori. Aussitôt que Grigori entend de quoi il s'agit, il fait signe de la tête qu'il trouvera à nous héberger et de la main montre la direction.

Nous enlevons donc à nouveau nos bagages, montons en voiture et repartons. Grigori nous accompagne en courant. Il doit avoir une cinquantaine d'années, mais il court comme un gamin malgré son immense caftan et sa panoplie d'armes.

Grigori nous conduit vers une curieuse maison de pierre à deux étages, reposant sur des piliers. Je n'en ai jamais vu de pareille. Cette maison semblait divisée toute en cachettes. On nous introduisit dans une chambre au deuxième étage. Pourrions-nous avoir cette chambre à nous seuls ? Oui, fut-il répondu, et nos bagages y furent déposés. Pourrait-on avoir un bifteck, des pommes de terre, du pain et de la bière ? Grigori nous fait signe que oui et descend l'escalier, dans l'envolée de son burnous.

Nous sortons voir le paysage : des montagnes sombres et basses ; il fait clair de lune. Au sud on voit les tours et les coupoles d'un couvent dont les toitures de cuivre sont baignées de rayons de lune. Ces luisantes coupoles sur le fond sombre sont d'une étrange beauté. Là-bas sur la route, des gens et des chevaux vont et viennent ; un postillon passe en sonnant de la trompette.

À notre retour, Grigori vient au-devant de nous, pour nous expliquer qu'à la station il n'a pu avoir de bifteck. Mais si nous voulions autre chose ? Et Grigori sort de dessous son burnous un poulet vivant. Nous faisons signe que oui ; du poulet, c'est parfait également. Et Grigori de repartir, burnous battant.

L'instant après, Grigori avait exécuté le poulet ; de notre fenêtre nous voyons le reflet d'une lumière dans la cour : c'est Grigori qui fait du feu et s'apprête à cuisiner. L'âtre est à ciel ouvert ; comme combustible on emploie des tiges de tournesols, qui sont ici semblables à de petits arbustes et brûlent à merveille. Grigori pose une marmite pleine d'eau sur le feu ; lorsque l'eau est à point, il échaude le poulet et commence à le plumer. À la lueur du feu il a l'air petit et noir, on dirait un gnome. Grigori fait bien son travail, il flambe aussi le dernier reste de duvet avant de procéder à la cuisson.

On nous apporte notre dîner, qui est excellent ; mais déjà, pendant le repas, nous sommes tellement mordus des punaises qu'il nous faut en brusquer la fin. Du bois de lit où nous sommes assis, faute de chaises, les bêtes montent à l'assaut. Nous aurons donc une nuit joyeuse, pensons-nous, et nous décidons de nous coucher le plus tard possible. On ressort.

En bas, Grigori a une boutique, il est commerçant et, quand il ne s'occupe pas de nous, il se tient dans son magasin, où il vend maintes précieuses marchandises allemandes dont il a une ample provision. Ce n'est pas sans fierté qu'il nous montre ces richesses venues de si loin, des miroirs de poche, des porte-monnaie, des canifs. Mais dans sa boutique se trouve aussi une grande pile de tapis caucasiens qui nous intéressent davantage. Si seulement la route de retour n'était pas si longue ! Et si les tapis n'étaient pas si lourds ! Ils ne sont pas coûteux. Ils sont fort ingénieusement tissés. Et les femmes qui les ont fabriqués ont eu du temps, infiniment de temps.

Dehors c'est le silence, plus rien ne bouge sur la route ; cependant, les gens ne sont pas allés se coucher. On voit par-ci par-là des hommes assis à faire la causette. Ils font comme feraient des voisins chez nous : ils fument leur pipe, les bras appuyés aux genoux, en tortillant une brindille entre leurs doigts. Les chevaux du relais vont broutant par les champs ; à quelques pas de là, près d'un mur de maison, quelqu'un chante et s'accompagne d'un instrument à corde. Nous écoutons et nous nous rapprochons. C'est un jeune garçon qui chante, son chant est monotone mais émouvant par ce calme soir. La mélodie nous fait ressouvenir des chansons populaires éditées par Thor Lange ; à cette heure nous les sentons profondément et comprenons quel poète sensible est ce Danois exilé.

La nuit s'avance, le garçon joue toujours près du mur et d'autres, jeunes ou vieux, sont assis à bavarder le long du chemin. Ils ont du temps de reste, les hommes de par ici, et une ou deux heures ne semble pas un temps bien important pour eux. La rosée tombe abondamment, le sol en est mouillé ; ils supportent aussi l'humidité, ces gens d'ici, ils s'y habituent d'ailleurs dès leur jeunesse. Et lorsqu'ils se lèvent pour partir, on dirait des ressorts qui marchent. À travers tout le Caucase les hommes sont ainsi ; le pâtre, jusqu'au bouvier, marche droit et légèrement, la poitrine bombée, tous ses mouvements sont souples. Quant aux femmes, on n'en voit presque pas, elles se tiennent le plus souvent à part ; le mahométisme garde son emprise.

À notre rentrée nous trouvons nos lits préparés ; tout simplement une paire de tapis caucasiens servant de matelas. Grigori, pour nous faire plaisir, nous a donné des tapis neufs de son magasin. Ce sera bien un peu dur de dormir ici ; mais les lits sont curieux et les tapis magnifiques.

Et voilà que l'idée vient à Grigori de donner un drap à ma compagne, comme il voit que nous n'en avons pas apporté, selon l'usage. Grigori est un homme cultivé, il a acquis dans sa vie de commerçant un goût remarquable de la propreté, et il est incommodé par la vue d'un lit sans draps. Afin de lui montrer comment se conduisent les généraux en campagne, je m'enroule dans les tapis et me couche tout habillé. Grigori laisse faire ; les goûts grossiers du général, ça ne le regarde pas ; il descend lestement à son magasin, coupe quelques aunes de toile et les présente à ma compagne en guise de draps. Ceci fait, il s'incline et sort. Un moment nous pensons transporter les tapis dehors pour les bien secouer avant de nous en servir ; mais nous abandonnons ce projet afin de ne pas froisser les sentiments de Grigori. Puis on se couche, à la grâce de Dieu.

Quelqu'un frappe à la fenêtre.

Je sors et trouve Corneille dehors. Il désire convenir de l'heure du départ pour le lendemain. Je prends Corneille par le col et nous descendons ainsi l'escalier, côte à côte. À la lumière de la boutique j'indique à Corneille sur ma montre qu'à cinq heures nous devons partir.

Corneille insiste pour six heures.

À ce moment, une voix s'adresse à lui dans sa langue natale ; je me retourne et me trouve nez à nez avec l'officier. Ce diable de policier nous avait tout de même suivis, comme il l'avait dit. Il esquisse un léger salut à mon adresse, puis se tourne à nouveau vers Corneille et, d'un air d'autorité incomparable, il prononce quelques mots brefs. Ensuite il sort sa montre, désigne le chiffre cinq et dit : « À cinq heures, ainsi que l'a décidé monsieur le prince ! » Puis, montrant du doigt la direction de la route il lui dit : « Allez ! » Sur quoi Corneille rabat son chapeau de cocher et part sur-le-champ. Je restai seul avec l'officier.

— J'espère que vous avez trouvé un endroit convenable, me dit-il. Pour ma part je suis logé au bâtiment de la station. Je m'en veux d'avoir retenu d'avance une chambre dont vous et votre compagnie auriez pu disposer. J'ignorais qu'il y eût tant de monde.

— Nous avons trouvé un bon logis, répondis-je en le fixant des yeux.

— Tant mieux. Bonsoir, monsieur, dit-il en s'en allant.

Il avait tenu sa promesse, il nous avait suivis. Mon assurance s'en trouvait de nouveau ébranlée. Il se pourrait très bien qu'il fût de la police, malgré tout. Ah ! s'il voulait seulement s'arranger avec moi. D'après ce que je savais des fonctionnaires russes, la corruption parmi eux n'était point chose inconcevable ; sa façon d'insinuer qu'il y avait une issue, offrait peut-être la meilleure preuve qu'il en était. Ce n'était pas drôle de se savoir suivi et talonné de cette façon, et je finirais bien par lui demander demain, à ce type : Combien vous faut-il pour nous lâcher ? Sinon, il serait capable de nous happer à l'entrée même de Tiflis. J'irais demain, de bon matin, le trouver à la station pour tenter de nous dégager, afin que notre journée se passe sans encombre.

Le cœur ainsi faible, je m'en fus au lit.

X

UNE NUIT fort désagréable. Avec les châlits en bois dur et les horribles punaises, impossible de fermer l'œil. À quatre heures et demie, juste au moment où nous venions de nous endormir profondément, Corneille vint frapper.

Ce n'était cependant pas l'intention de Corneille de nous faire lever ; il n'avait pas ses chevaux devant la porte prêts à partir ; il venait uniquement nous demander si nous ne pouvions remettre notre départ à six heures. Corneille demeurait un poids pour nous.

Je balançai entre deux gestes : lui donner sur les oreilles ou céder à sa demande. Choisissant le moyen terme je le pris à nouveau par le col, lui fis descendre l'escalier, le menai jusque sur la route, le secouai, fis un geste de la main et lui intimai l'ordre d'aller chercher les chevaux. Et Corneille s'en alla en trottinant, sans que ma feinte autorité semblât le pénétrer jusqu'à la moelle des os.

Je pourrais maintenant profiter de l'attente pour aller trouver le policier, et en m'excusant de venir si matin, lui remettre la somme qu'il me demanderait. Allais-je pouvoir lui demander un reçu ? Cela le froisserait sans doute ; entre gentlemen ces choses-là ne se font pas. Dieu sait combien il me faudrait débourser ! Mais, bien entendu, je réclamerais la somme ensuite et, si je n'obtenais rien, je laisserais entrevoir au gouvernement russe des complications diplomatiques.

Enfin, après mon ablution matinale, et grâce à l'excellente viande de mouton que nous apporta Grigori pour notre déjeuner, mon courage s'affermit. La dernière heure de bon sommeil n'avait pas nui non plus ; bref mes nerfs étaient redevenus gros et solides, et je résolus de braver le policier. Et je pensai : s'il n'y a pas d'autres moyens d'en finir, eh bien, qu'il m'arrête donc à l'entrée de Tiflis, ce tigre, ce bourreau ! M'arrêter ? Lui ! Ha-ha, lui un traître, un juif qui essayait de détrousser les voyageurs. Je le dénoncerais. Si en ce moment il était à ma portée, je lui passerais un savon d'importance ! Il faisait bien de se tenir à l'écart.

Je crânais.

— Allons, Grigori ! Grigori paraît.

— Combien te doit-on pour le séjour ?

— Six roubles.

Comment ! Je lui offre deux roubles. Et finis par en donner trois. Et encore nous nous séparons en amis. Aussi j'étais hors pair pour me tirer d'affaire quand je voulais.

Mais Corneille ne vient pas. À cinq heures et demie sonnées, je sortis le chercher. Je le trouvai, plongé dans une plaisante causerie avec le cocher de la famille russe, celui qui nous avait dépassés hier. Les chevaux de Corneille étaient attelés, mais il les laissait simplement là, pendant qu'il continuait son brin de causette.

En me voyant paraître il se mit tout de même en tenue rapidement, grimpa sur son siège et s'amena.

Ah ! quel règlement de compte j'aurai avec ce bon Corneille, à Tiflis.

Lorsque nous eûmes monté nos bagages sur la voiture, il était six heures ; Corneille avait gagné la partie. Je n'aimais pas quitter l'endroit comme un rustre, j'entrai dans la boutique prendre congé de Grigori. Le policier était là, lui aussi. De nouveau je fus surpris. J'abandonnai mon projet de le savonner et, machinalement, je dis adieu à Grigori.

Le policier souleva son chapeau et m'adressa ces paroles :

— Vous allez faire halte àTchilkani où je ferai halte, moi aussi. Je vous suis à une heure d'intervalle.

Et je ne l'ai pas assommé sur place, sa seule présence me paralysait, et j'aurais été incapable de me battre avec n'importe qui en ce moment. Aussi, à quel courage s'attendre de la part d'un homme qui a passé deux nuits blanches et qui est fourbu de fièvre caucasienne ! J'étais parfaitement excusable. Dieu sait si par-dessus le marché ce tout-puissant chef-détective russe n'avait pas des menottes dans sa poche. Déjà, d'un simple mot télégraphié, il avait saisi tous les chevaux de relais de Vladicaucase.

Ma situation me forçait à capituler et à déguerpir...

C'est une matinée chaude et sereine et il ne fait pas encore jour. Nous passons devant le couvent aux coupoles cuivrées, mais je me dis qu'il fait trop sombre pour le regarder attentivement. Seulement, la vérité c'est que je suis dans un état d'esprit inquiet depuis cette nouvelle entrevue avec le policier. Je n'ai envie de rien, voilà. Pourvu que je reprenne du cœur au ventre jusqu'à notre prochaine rencontre !

Nous montons des verstes sans nombre. Je dors une heure, nous dormons tous deux dans la voiture, même Corneille sommeille là-haut sur son siège. Après mon somme j'ai encore repris courage ; je suis à nouveau tout à la joie de voyager.

Le sol devient de plus en plus fertile malgré que nous montions passablement ; il y a des forêts des deux côtés de la route, des forêts de pommiers sauvages. Les pommes sont petites ; on voit quelques hommes au teint basané qui, silencieusement, vont les ramassant dans des sacs. Je me demande à quel moment peuvent bien dormir les Caucasiens. Voilà ces hommes en train de cueillir des fruits, à l'aube, comme s'ils n'avaient fait que ça la nuit entière. Ils ont dû passer la nuit dans le bois pour se mettre à la besogne de bon matin, à cause de la chaleur, probablement.

Il fait grand jour maintenant, notre ascension cesse, nous redescendons. Les champs cultivés se font de plus en plus vastes, la vue s'étend plus au large ; des femmes montent de l'Aragua, portant des cruches d'eau sur l'épaule. J'ai encore l'impression que c'est un matin de dimanche ; le paysage, les femmes ont un air de fête, qui m'enchante. Les Caucasiennes passent pour être petites et sans apparence ; il se peut que cela soit exact, en général ; en tout cas, ces femmes-ci étaient grandes et sveltes et leur démarche admirable. Elles vont par groupes, le plus souvent, et ne causent qu'à voix basse. L'une après l'autre elles montent de la rivière à la queue-leu-leu, la cruche sur l'épaule et une main sur la hanche, à la manière grecque ou italienne. Nous n'avons rien vu qui ressemble à ceci ; les femmes s'avancent d'un pas glissant, rythmé ; elles sont vêtues de sarafanes bleues et rouges, un fichu de soie sur la tête.

Chaque fois que nous vîmes ces cortèges nous fîmes tout pour que Corneille ralentît la marche, afin que nous pussions croiser les femmes à leur passage. Mais ce diable de Corneille, qui était Molokan et avait abjuré le monde, ne se souciait pas de nos gestes et nos signes. À les voir ainsi, de loin, ces femmes étaient, du reste, loin d'être belles. Elles avaient un teint si trouble, parsemé de points bleus. Elles étaient grandes et fines comme des osiers et portaient haut leur poitrine.

Plus loin, des jeunes garçons jouent le long de la route. Ils vont par groupes de dix à douze, tous paraissent n'avoir pas vingt ans. Ils courent, s'abandonnant tout à leur jeu, hardis et agiles, ils franchissent les ruisseaux en dédaignant le pont, d'un bond sur l'autre rive ; ils aiment à rechercher les obstacles. Même en passant au milieu d'un des groupes, nous n'entendons pas de remarques, ils ne s'occupent que de leur jeu. Leurs visages sont vifs et paraissent intelligents. Un seul parmi eux est assez âgé et semble assez riche pour avoir une brillante ceinture ; aussi se comporte-t-il en fier étalon.

Nous arrivons à la station de Duschet. Nous voyons réapparaître la vigne, tant nous avons descendu. La station est à quelque distance de la ville, que nous apercevons à une demi-verste de là ; elle a, paraît-il, près de quatre mille habitants. Une vieille église, grande et haute, les restes d'une forteresse et une tour massive rappellent le temps passé où les princes d'Aragua guerroyaient avec les Grousiens.

Nous passons devant la station.

Les montagnes ne bordent plus notre route, il y a ici de grands pâturages et des champs de blé. À

gauche, derrière nous, on voit encore des montagnes, mais elles ne semblent plus si hautes, vues dans l'éloignement.

À trois verstes devant nous la route est à découvert et partout, des deux côtés, on voit des gens au travail dans les champs, où quelques-uns labourent, d'autres fauchent le blé jaune. On laboure avec huit, dix ou douze buffles attelés devant chaque charrue ; deux par deux, ils vont en enfilade. Nous vîmes une fois dix-huit buffles devant la même charrue, et il y avait quatre hommes pour les mener. Chaque fois qu'on était au bout du sillon et qu'il fallait tourner la charrue, c'était toute une histoire pour ranger les animaux. Les bouviers ont de longs fouets avec lesquels ils touchent juste le buffle à qui le coup est destiné, tout cela avec beaucoup de bruit, en vociférant, poussant des cris et hurlements pour diriger leurs bêtes.

Par ici la population est essentiellement agricole, les maisons deviennent plus hautes, les vignes qui les entourent plus abondantes. Il y a des forêts de pruniers et de cerisiers sauvages. Les collines sont couvertes de broussailles jusqu'au sommet.

Le soleil chauffe dur ; comment allons-nous le supporter lorsque la journée sera plus avancée ! Il y a de la poussière, mais cela aussi empirera plus tard, probablement. Nous voyons à nouveau la route à découvert à plusieurs verstes devant nous, elle traverse une large plaine au fond de la vallée. C'est si plat par ici que l'Aragua ne s'en sort pas, elle décrit les plus étranges sinuosités, fait des tours et retours, cherchant une issue.

Nous dormons une heure ou deux et sommes à Tchilkani. Il est midi, nous descendons de voiture. Corneille demande quatre heures de repos, comme hier, à cause de la chaleur. Il nous reste trente-cinq verstes pour atteindre Tiflis ; la moitié du chemin en descente et l'autre, plate. Nous accordons à Corneille les quatre heures demandées.

XI

ICI ÉGALEMENT le patron nous présente un poulet vivant, qu'il nous offre pour déjeuner, et de même nous acquiesçons en faisant signe que oui ; du poulet, c'est bon. Plus tard nous découvrons que le patron est né de parents allemands, au Caucase, et que l'allemand est sa langue maternelle. Il parle aussi l'anglais. Nous n'avons donc pas à faire des signes pour nous faire comprendre, cette fois.

Un officier de gendarmerie surgit à la station. Il nous toise, tout en s'entretenant d'une manière suspecte avec le patron de l'hôtel. Cet officier est accompagné de deux soldats avec lesquels il parle de temps en temps.

Mon inquiétude renaît, violente, me coupe l'appétit ; je n'ai plus envie de poulet, de rien. Ces gendarmes sont probablement venus sur l'ordre du policier afin de se saisir de moi, ici.

Insensé que j'étais, m'entêtant présomptueusement à ne pas m'arranger, hier, avec ce terrible personnage ! À présent c'était trop tard. En somme, on doit toujours s'arranger avec des personnages terribles, faire la paix avec eux et ne plus leur déplaire jamais.

Peut-être maintenant allais-je finir mes jours dans une prison russe, peut-être me conduirait-on, enchaîné, à Saint-Pétersbourg et m'enterrerait-on tout vif dans la forteresse de Pierre et Paul. De mon maigre coude je creuserais ma table en pierre, assis à méditer, la tête dans la main, et je couvrirais d'écriture les murs de ma misérable cellule, et ces sentences seraient plus tard déchiffrées, puis éditées comme livre. On me rendrait toute sorte de justice après ma mort ; mais à quoi cela me servirait-il en ce moment ? Je n'ai jamais été entiché de la gloire qui résiderait en d'imposantes statues en bronze de ma personne, érigées dans les villes de Norvège ; au contraire, chaque fois que j'ai songé à ces effigies dressées après ma mort, j'ai plutôt souhaité d'en palper la valeur de mon vivant... À nous les espèces sonnantes ! Mais le sort est là. Et mes notes scientifiques pour la Société de Géographie, que deviendraient-elles ? Elles seraient anéanties, brûlées devant mes yeux par le bourreau sur le pavé de la cour, derrière la prison. Et des soldats formeraient le carré, baïonnette au canon, et le jugement serait lu, et je monterais sur le bûcher en disant jusqu'au bout : « Et pourtant elle tourne ! » À ce moment, un héraut sonnerait de la trompette devant le rempart et, agitant un voile, il arriverait à toutes brides sur un cheval blanc d'écume en criant : « Grâce, au nom de l'empereur ! » Et je serais gratifié de la détention à perpétuité. C'est alors que je demanderais la mort, me dressant merveilleusement droit parmi les flammes, je demanderais qu'on me donnât la mort au lieu de la vie. Or, les bourreaux impitoyables me descendent, malgré mes protestations, et me ramènent à la table de pierre que j'aurais usée par mes méditations...

Pendant notre déjeuner l'officier de gendarmerie nous demande, avec l'aide du patron comme interprète, si nous n'avons pas vu un officier sur notre chemin.

Interloqué, je suis soudain hors d'état d'avaler la moindre bouchée de poulet. Il y avait donc un lien entre les gendarmes et le policier !

Le patron répète sa question.

— Si, répondit ma compagne, nous avons vu un officier.

— Comment était-il ? Taille moyenne, de l'embonpoint, l'air sémite, un juif ?

— Tout juste.

L'officier de gendarmerie nous montre une photographie du policier tel qu'il était dans le train, en uniforme d'officier. C'était lui ?

— Oui.

L'officier de gendarmerie s'incline et s'éloigne, il s'en retourne auprès de ses deux soldats et leur parle à voix basse. Ensuite il sort sur la véranda, scrutant des yeux la route ; il attend évidemment le policier, d'un instant à l'autre.

— Tu es pâle, me dit ma compagne.

Je me lève de table et sors sur la véranda moi aussi. Mais je ne descends pas les marches, craignant d'être arrêté par un « halte-là ! » sonore. Dans ma peine je respirais perceptiblement.

Sur la véranda se trouvait, outre l'officier de gendarmerie et moi, un jeune Anglais, qui se rendait à Vladicaucase à travers les montagnes. Je lui enviais son calme indicible. Ce jeune Britannique est, comme tous les Britanniques en voyage, plein de suffisance, muet, indifférent à tout ; il fume son brûle-gueule, il le fume jusqu'au bout, le vide en tapotant, le bourre à nouveau et continue de fumer ; et, ce faisant, il est assez ridicule pour ne pas s'apercevoir de notre présence à nous autres deux qui sommes là également. Je ricane afin de l'agacer, mais il semble ne pas entendre. Hem ! fis-je, mais il ne se retourne pas. Cependant, je vois qu'il a attrapé un grain de poussière dans l'œil ; il sort un miroir de poche et examine son œil, sans cesser de fumer. Je ne suis pas fâché qu'il ait ce grain de poussière dans l'œil. Il est vrai que l'officier de gendarmerie était mon ennemi et qu'il allait bientôt s'emparer de moi, mais qu'en pouvait-il, personnellement ? La faute en était au système. C'était un homme comme il faut, qui me regardait de temps à autre et paraissait regretter son sort. Mais voyez-moi cet Anglais avec son air de m'ignorer...

À ce moment un bruit de voiture nous parvient de la route sablonneuse ; l'officier de gendarmerie se lève en sursaut et se glisse furtivement par la porte, comme s'il voulait se cacher. La voiture s'arrête devant la véranda et le policier en descend : comme il l'avait annoncé, une heure après nous. En passant devant moi, il soulève son chapeau comme d'habitude et jette cette remarque en souriant :

— Je vous l'avais dit ; une heure après vous.

Il entre dans la salle à manger et demande à dîner.

J'ai donc du répit jusqu'à ce qu'il ait mangé, me dis-je ; ensuite il dira un mot, fera un geste de la main et les gendarmes s'approcheront pour m'arrêter.

Mais les gendarmes avaient disparu maintenant.

L'officier et les soldats étaient comme emportés par le vent. Où avaient-ils passé ? Étrange pays que ce Caucase ! Me voici, moi, prisonnier, assis sur une véranda, pouvant descendre les marches, si tel était mon plaisir. On me fournissait le temps et l'occasion de me faire justice, de me mettre une corde au cou et d'abréger ma vie. Ils étaient bien confiants. Mais qu'ils ne s'y fient pas tellement ; ils peuvent s'attendre a tout de ma part.

Ma compagne vient me dire qu'il doit certainement se passer quelque chose : l'officier de gendarmerie et ses deux sbires se sont postés dans le couloir du premier étage, l'oreille tendue vers l'escalier. – Ils s'apprêtent peut-être à arrêter quelqu'un, lui dis-je, à moitié inerte.

Le patron sert à dîner au policier avec les plus grands égards et en lui donnant de l'excellence ; il doit comprendre qu'il a affaire à un homme tout-puissant. Et son excellence use d'un ton impérieux et bref pour donner ses ordres à table et, ayant dîné, règle la note d'une façon aussi impérieuse et brève, puis sort sur la véranda.

Il s'assied à côté de l'Anglais – qui ne se déplace pas d'un millimètre, naturellement. Il s'essuie le visage avec un mouchoir armorié, ensuite il sort un étui orné d'une couronne, tire un cigare et l'allume. Puis, il se met à fumer en silence.

Ma compagne descend les marches et s'en va par les champs cueillir des fleurs. Nous n'étions plus que nous trois.

À ce moment je vois l'officier de gendarmerie, accompagné des soldats, descendre l'escalier à pas de loup. Un cri s'étouffe dans ma poitrine, la soulève, je me dresse. Voici venu l'instant ! Jusqu'au patron qui paraît dans l'embrasure de la porte de la salle à manger pour assister à la scène. L'officier de gendarmerie sort sur la véranda et s'approche du policier. Ai-je bien vu ? Ai-je bien entendu ? Il pose la main sur son épaule et l'arrête. L'arrête. Vous êtes mon prisonnier ! lui dit-il en français.

Le policier lève la tête vers l'officier et, un moment, il tressaille. Puis, avec une chiquenaude, il fait tomber la cendre de son cigare et lui répond :

— Que dites-vous ?

— Que vous êtes mon prisonnier.

— Pourquoi ?... Que voulez-vous ?

Une voiture, qu'on a tenue toute prête, paraît devant la véranda, les soldats prennent le policier sous le bras et le conduisent jusque sur la route ; l'officier les suit. J'entends le juif assurer que ceci lui coûtera cher, à l'officier ; il avait des papiers, il pourrait prouver qui il était, attendez seulement ! Les quatre hommes prennent place dans la voiture, le cocher fait claquer son fouet et la voiture part, en roulant vers Tiflis.

Et me voilà.

Je me tournai de-ci de-là, cherchant une explication. L'Anglais n'avait pas daigné lever la tête ; il était de nouveau absorbé dans l'examen de son œil, le miroir à la main. Lorsque j'eus retrouvé la parole, je demandai au patron ce que signifiait tout cela. Était-ce une arrestation qu'on venait d'effectuer ?

Le patron fit signe que oui ; il n'était point abasourdi.

— Mais, grand dieu, m'écriai-je, mon cher, vous dodelinez de la tête comme si tout cela n'était rien !

Est-ce qu'on vient d'arrêter un homme tout vif, à l'instant ?

— Si fait. Sur dénonciation venue de Piatigorsk, me répondit le patron.

Je ne pouvais comprendre cet acte inouï, accompli devant nos yeux... Si pareille chose m'était arrivée, à moi, j'aurais disparu sous terre, dis-je.

Le patron parut indifférent. Je lui dis alors :

— Vous trouvez que ce n'est rien. Comment croyez-vous que j'aurais supporté semblable chose ? Et comment croyez-vous que ma compagne l'eût supportée ?

— Voyons, mais il ne s'agissait pas de vous, me répondit le patron en s'empressant de me donner raison.

Mais à présent toute cette histoire m'enchantait. Malgré la fièvre qui faisait de nouveau rage en moi, me donnait des tremblements et des sueurs froides par tout le corps, il n'y avait nulle place en mon être qui ne fût pénétrée de joie.

Ma compagne, en revenant, me dit :

— Ta figure a repris de la couleur.

— Oui, lui dis-je, j'en ai assez de me faire de la bile en songeant à ce bœuf. Tu sais bien, le bœuf que nous avons vu, qui marchait le joug entre les cornes et le cou tordu. Maintenant il va bien.

— Il va bien ? Comment ça ?

— L'officier vient de me le dire. Tu sais bien, l'officier du train. Il est arrivé juste après nous et a vu le bœuf, lui aussi.

— Eh bien ?

— Il a pu, en passant, remettre le joug en place.

— Dieu soit loué ! dit ma compagne.

Et j'étais content, moi aussi. Je mentionnai deux ou trois plats que j'allais pouvoir manger à présent, et malgré le bon conseil de prendre plutôt autre chose à cause de ma fièvre, je persistai dans ma folie et commandai les mets dangereux. Car mon appétit était devenu formidable.

De même, j'éprouvai de la peine maintenant à voir l'Anglais rester là, muet et délaissé. Et comme ma compagne, en s'éloignant, me laissait le champ libre, je m'adressai à l'Anglais et dit afin de le décontenancer :

— Il y a la peste à Oporto. Vous le savez ? Il me fixa des yeux.

Je répétai qu'il y avait la peste à Oporto ; mais cet événement ne semblait pas le bouleverser, il continuait de fumer.

J'allai chercher mon numéro de la *Nouvelle Presse* et dis à l'Anglais :

— Je viens de constater, en regardant les derniers cours des denrées en Finlande, que les poulets y sont cotés de 1 mark à 1 mark 75 pennies la pièce.

Le petit Anglais feignait toujours de m'ignorer ; mais il était trop jeune, il ne put tenir ; et c'était amusant de le voir s'efforcer de sauvegarder sa dignité de novice.

— Les poulets ? demanda-t-il. En Finlande ? Comment ?

— Vous allez traverser les montagnes, lui dis-je ; puis vous allez traverser la Russie, et vous arriverez ensuite à la Finlande, d'où vous retournerez chez votre peuple si plaisant, si cordialement aimable, les Anglais. Je voulais vous initier au prix de la vie en Finlande pour que vous le sussiez lorsque vous commanderez vos repas. Notez bien que ce n'est pas la paire, c'est la pièce.

— Combien, dites-vous ? fit-il.

— De 1 mark à 1 mark 75.

— Combien cela fait-il en argent anglais ? Je le savais à peu près et pus le lui dire.

— Je n'irai pas en Finlande, dit-il.

Il n'était pas possible de l'entraîner dans une controverse.

Peut-être pourrais-je éveiller sa curiosité autrement, me dis-je, et je me mis à lire à haute voix un article du journal sur « Les rumeurs de guerre au Transvaal ». L'ayant lu, je le lui traduisis et le torturai en ignorant les mots les plus simples de sa langue et le questionnant. Il finit par montrer une complète apathie, en disant oui à toutes mes propositions. Puis il se leva et commanda sa *téléga ;* je l'avais exténué. En s'en allant il essaya de sauver les restes de ses manières grande-britanniques : de nouveau il négligea ma présence. Je lui dis alors :

— Bon voyage, monsieur. N'oubliez pas de saluer poliment en arrivant et en partant. C'est la coutume de par le monde.

Il rougit jusqu'au blanc des yeux et, dans sa confusion, fit un geste vers son chapeau.

Puis il partit...

Un jour je vis un Anglais dans un tram, à Munich ; ce devait être un artiste, un peintre, il se rendait à la galerie Schack. Le tram allait à toute vitesse. Dans la rue, une petite fille avait failli être écrasée ; tombée sous les pieds des chevaux, piétinée, blessée, nous étions arrivés à la tirer de là, vivante. L'Anglais, durant ce temps, resta debout, à fumer sa pipe. Lorsque tout fut terminé, comme le conducteur tardait un peu à repartir, l'Anglais regarda sa montre avec une mine agacée. Plus d'un parmi nous lui lança un vif regard ; il nous ignora et, en son merveilleux charabia, demanda qu'on lui rendît son argent. Il voulait descendre : un enfant renversé, ça ne le regardait pas. Un voyageur lui tendit alors la monnaie. Il jeta un regard impassible au voyageur, détourna les yeux, lentement, avec indifférence, et n'accepta pas l'argent. Il n'était point affecté par l'indignation qui couvait autour de lui, et cette fermeté d'attitude lui eût certainement valu l'approbation de tous ses compatriotes. Parfait, tiens bon, John ! Il ne quitta le tram qu'au point où il avait l'intention de se rendre. Alors il descendit.

Je sais bien qu'il vaut souvent mieux ne pas se précipiter en foule vers le lieu d'un accident. Mais il est permis à tout le monde, sans contredit, d'oublier de fumer la pipe, devant une catastrophe. On ne perd pas un pouce de sa dignité à ressentir une petite secousse, à lever la tête. Cela est permis à tout le monde. Sans contredit.

Si j'étais roi d'Angleterre, je lui glisserais un petit conseil dans le tuyau de l'oreille, à mon peuple. Et mon peuple deviendrait le plus beau peuple du monde...

La voiture qui nous dépassa hier nous rattrape maintenant ici. La famille russe dîne, laisse souffler les chevaux trois quarts d'heure seulement, et s'apprête à repartir. Et voilà que Corneille se présente aussi avec sa voiture et veut partir en même temps. Sur les quatre heures qu'il avait demandées il reste encore trois quarts d'heure ; mais Corneille devient plus traitable, il veut sans doute profiter de l'occasion pour avoir de la compagnie. Il range donc sa voiture derrière l'autre et de la main nous fait signe de venir. Nous le laissons à ses signes de main. Il se met à crier, à tempêter, il nous dépêche même le Russe pour qu'il nous parle en une langue européenne, afin de nous décider à partir. Mais nous demeurons inébranlables. Le Russe s'en va. Corneille reste planté à suivre du regard la voiture qui s'éloigne et il vocifère furieusement à notre intention. Nous le laissons vociférer. Quel maussade que ce Corneille ! S'il n'avait pas obtenu les quatre heures, il les aurait prises, et à présent qu'il les a, il n'en veut plus. Mais s'il escomptait un pourboire pour nous éviter maintenant de marcher dans le nuage de poussière de l'autre voiture, il se leurrait. Pas de pourboire. Car il avait été trop ronchon sur toute la ligne.

Cependant, nous ne peinons pas Corneille plus d'une demi-heure, et nous montons en voiture. Corneille est morose et colère, il pousse ses chevaux comme s'il voulait rejoindre la première voiture et nous vexer. Nous le laissons accélérer. À bien le connaître, Corneille en aura tôt assez de faire trotter ses chevaux.

Nous traversons de larges étendues, la route court, longue et jaune devant nous, à travers le paysage vert. Au bout d'un moment, nous voyons du maïs. Nous sommes maintenant à la hauteur de Tiflis, à environ quatre cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer ; désormais notre route est plate. Le pays est par ici fertile ; le maïs, auquel il faut, selon un vieux dicton, cent jours de chaleur, mûrit facilement dans cette région. Le long du chemin il y a de grands peupliers pyramidaux, des saules, des arbres fruitiers sauvages ; les collines sont basses ; devant nous, au loin, les montagnes sont noyées dans le bleu.

Près d'un abreuvoir Corneille descend, il examine chaque cheval l'un après l'autre et lui répand de l'eau sur la tête. Sa prudence molokane lui est revenue, il a compris que sa marche accélérée ne lui vaudrait aucune protestation de notre part, et il remet les chevaux au pas. Ils en ont besoin, du reste : la chaleur est accablante, il nous faut tenir les mains sous le tablier, sinon le soleil nous brûlerait, même à travers nos gants.

Là-bas, vers l'horizon, nous apercevons un château à grosses tours ; autour de nous on ne voit que pâturages, champs de blé, quelques arbres piqués çà et là, de petites maisons géorgiennes, bâties en argile et silex, et des bœufs au labour.

Deux ou trois fois nous croisons des charrettes ; elles sont bâchées, tirées par des buffles qui s'avancent à pas indolents. Dans les charrettes, sorte de chars-à-bancs, sont assis ou couchés des gens d'un autre type, bohémiens brun-rouge qui s'en vont à l'aventure. Dans un des chars-à-bancs il y avait bien dix personnes ; une jeune fille au fichu rouge était assise, droite et belle et riait vers nous en nous montrant des dents fort blanches.

Nous arrivons devant un immense château en ruines, un chaos de murailles, construites de pierre et d'argile. Les murs sont lézardés, quelques-uns se dressent encore, hauts d'une cinquantaine de mètres ; bien des ailes semblent près de s'écrouler d'un moment à l'autre. Peut- être, un des nombreux palais de la reine Tamara, que l'on retrouve çà et là en Géorgie et dans tout le Caucase. Pas très loin nous apercevons encore deux bâtiments qui ont l'air d'être des temples, ils sont entourés d'un tas d'habitations ; c'est un couvent et une église, qui bordent les côtés de la route ; les deux bâtiments nous paraissent semblables sous leur air de vétusté. Toutes ces maisons qui les entourent ne les font pas valoir ; il en est à plusieurs étages, de style moderne, avec des fenêtres à espagnolettes, et couvertes en tuiles. Toutes sont ennuyeuses, stupides, effrontées et bâtardes.

Puis nous approchons du grand château aperçu de loin. Celui-ci n'est pas une ruine, c'est un château à tours rondes, avec des retours en ailes rectangulaires et un corps principal énorme de forme circulaire et qui rappelle le château Saint- Ange de Rome. Il est bien entretenu et il est habité ; c'est le château d'Arma Tsiké, le plus ancien domaine royal du pays. Nous apprîmes qu'il servait présentement de couvent et je n'en sus pas davantage.

Nous passons devant une scierie. Ce n'est pas la vapeur qui l'actionne ni l'eau ; elle marche à bras d'hommes. Il y a quatre hommes, deux à chaque bout, qui manœuvrent une énorme lame de scie découpant des planches. Ils sont nu-tête et vêtus de flanelle rouge, des pieds à la tête. Leur aspect et leur éternel mouvement de tête au- dessus de la scie les font ressembler à des pantins découpés en bois et badigeonnés de rouge.

Enfin nous atteignons la station de Mzchet.

Ici Corneille essaie pour la dernière fois d'obtenir un petit avantage : il se retourne sur son siège et nous propose de prendre le chemin de fer qui va à Tiflis. Il nous faudrait, en ce cas, d'abord monter en ville jusqu'à la gare, qui se trouve à quelque distance, puis attendre un train, nous occuper de l'enregistrement des bagages, par cette chaleur, et faire une nouvelle dépense pour les billets... Je montre du doigt la direction et dirige le regard de Corneille dans la bonne voie, tout en prononçant le mot qui tranche tout : Tiflis. Et Corneille, morose et colère, accélère encore un peu la vitesse.

Nous n'avons à peu près rien vu de la ville de Mzchet. Située au confluent de l'Aragua et de la Koura, c'est un des endroits les plus anciens en Géorgie, la capitale du pays avant Tiflis. J'ai lu quelque part que la ville est pauvre et en ruines ; sa bâtisse la plus importante serait une cathédrale du IVe siècle, où reposent les rois de Géorgie.

À la sortie de Mzchet nous nous heurtons de nouveau à une barrière à péage où Corneille est obligé de présenter son bulletin. Un train de Bakou passe sur la crête de la colline ; nous comptons quarante-six wagons-citernes à pétrole, gris et cylindriques. Le train passe en laissant une traînée d'odeur nauséabonde.

Les poteaux télégraphiques portent maintenant douze fils. Nous approchons de Tiflis.

Nous longeons toujours la Koura. C'est un fleuve majestueux et beau. Nous devons traverser la ligne du chemin de fer ; une barrière s'abaisse pour un train qui est annoncé, et il nous faut attendre. Le train arrive, encore composé de quarante-huit wagons

d'huile, et passe dans un bruit assourdissant. La barrière se lève et nous poursuivons notre route.

Dans le lointain nous apercevons Tiflis, pointillé de petites taches, comme un monde à part. Au-dessus de la ville flotte une nappe de fumée. Enfin, c'est la Tiflis que tant de poètes russes ont chantée et où se sont passés tant d'événements du roman russe. Je me sens redevenir, un moment, tout jeune, je regarde émerveillé devant moi et j'entends battre mon cœur. J'éprouve la même sensation qu'au jour où, pour la première fois, j'entendis Georges Brandès faire une conférence. Cela se passait dans une salle de l'Université de Copenhague. Nous avions attendu un temps infini dans la rue, par une pluie battante qui nous faisait nous serrer les uns contre les autres devant une porte fermée. Enfin la porte s'ouvrit et nous escaladâmes les marches d'un escalier, au galop, suivîmes un couloir et entrâmes dans une salle où je trouvai à me caser. Nous attendîmes longtemps encore, la salle se remplissait, on entendait bruire et bourdonner des voix. Puis, tout à coup, le silence se fit, silence de mort où j'entendis battre mon cœur. Et il monta sur l'estrade... Au reste, j'avoue que j'aurais bien mieux discouru moi-même. C'est entendu.

Nous avançons à travers une plaine sablonneuse, desséchée, stérile. La poussière demeure suspendue en masse compacte au-dessus du chemin. Nous croisons le courrier postal. Le conducteur armé joue de sa *zourna* en faisant des trilles, je soulève mon chapeau, le conducteur répond à mon salut en s'inclinant, sans cesser de jouer, et passe en vitesse. Nous croisons un nombre toujours plus grand d'attelages, de bœufs, d'ânes, de cavaliers et de charrettes chargées. Nous croisons aussi des hommes ivres, ce que nous n'avions pas vu durant tout le trajet à travers les montagnes. Enfin, nous pénétrons dans la ville. Le jour baisse déjà, on voit poindre des lumières dans les rues et les maisons, une foule de gens vont et viennent. De temps à autre, passe un Persan ; la barbe longue, coiffé d'un grand turban, il s'avance, imperturbable. Il marche droit devant lui, tel un chameau.

Nous réglons nos comptes avec Corneille. Ayant reçu son dû, il demande le pourboire. Je fais répondre par l'interprète que Corneille n'en mérite pas. Mais lorsqu'on lui eut expliqué pourquoi il ne méritait aucun pourboire, il eut l'air de trouver que de sa vie il n'avait conduit dans sa voiture un couple princier plus absurde. Il n'y comprenait rien. Après tout, nous lui donnâmes un rouble pour s'acheter du lait. Corneille Grégorévitch ne fut pas content d'un si mince pourboire ; il se répandit en injures, si longtemps et si bien qu'à la fin on dut l'éconduire de l'hôtel.

XII

LA CHALEUR était insupportable, cette nuit ; j'ai eu un sommeil entrecoupé. Maintes fois je me réveillai, m'essuyai, soufflai et me rendormis.

Une fois, en me réveillant, je vis ma compagne assise, lisant un livre sous la lampe. J'étais trop las et trop mal en point, de fièvre, pour m'enquérir de ce que signifiait cette extravagance. Aurait-elle apporté des livres en cachette ? Et moi qui me consumais à lire ce vieux numéro de la *Nouvelle Presse !* On ne devrait jamais avoir de compagne de voyage ; votre compagne ne songera qu'à ses aises, et les meilleurs morceaux, c'est elle qui vous les raflera !

Après un somme très agité je me réveille à nouveau et regarde autour de moi. Il fait assez clair, il est cinq heures. Je saute du lit et m'habille. Puis lançant quelques mots au hasard, dans la direction du mur opposé, je déclare qu'il n'est plus possible de rester couché à cette heure-là.

Ma compagne de voyage alors me demande :

— Quel est donc ce policier que tu as rencontré en route ?

Policier ? Ah ! très bien ; c'était mon journal de voyage qui avait servi de lecture, cette nuit ! Je n'avais rien dit de cette histoire ; j'avais évité d'inquiéter tout le monde et gardé pour moi seul le secret de cette aventure. Et n'était-ce pas méritoire, cela ?

— Ah ! non, vrai, peut-on mentir à ce point, c'est honteux, poursuivit la voix venant du mur. Et ton escapade dans les montagnes de Kobi, t'imagines-tu que j'y croie ?

De cette escapade, je n'avais rien dit non plus. J'avais entrepris cette expédition au nom de la science, j'avais sacrifié avec joie le sommeil d'une nuit afin de rendre service à la Société de Géographie, j'avais supporté sans me plaindre toutes les fatigues, et c'est ainsi que doivent se conduire les vrais explorateurs.

— Au fond, me dit ma compagne de voyage, au fond, je trouve que tu te noies dans les détails.

C'en était trop ; la coupe déborda. Ma bonne compagne de voyage avait abusé d'une mauvaise heure de nuit où, cloué dans mon lit par la fièvre, je ne pouvais me défendre, moi et mes biens, pour fouiller mes archives de voyage. Bon. Mais ma bonne compagne allait jusqu'à essayer de me faire douter de moi-même, de ma capacité d'écrire un excellent journal de voyage. Ça, c'était trop fort. Et ce fut alors que la coupe déborda.

— Je m'en vais voir la ville, dis-je, et je quittai la chambre, le cœur mauvais.

Tout l'hôtel était encore plongé dans le sommeil ; à ma descente dans le hall, un portier se présenta en se frottant les yeux. C'était un de ces lapins de garçons qui, dans les hôtels de l'Orient, vous parlent le français le plus vertigineux que vous ayez jamais ouï. Je demeurais figé de mutisme, ne pouvant placer un pour mille ; d'un geste seulement, je lui fis ouvrir la porte. Arrivé dans la rue, je me remémorais ce que venait de me débiter cet homme : d'une seule haleine il m'avait souhaité le bonjour, s'était prononcé sur le temps qu'il faisait, m'avait demandé si j'avais passé une bonne nuit, s'était proposé pour guide dans la ville. C'était là tout ce que j'avais saisi ; mais bien des choses m'avaient échappé. Ah ! oui... je me rappelle aussi qu'il m'avait proposé de me cirer mes bottines.

Bien qu'il fût très matin, je vis des gens assis à causer devant leurs portes ou se promenant dans les rues. Les Caucasiens ne dorment pas. Le soleil n'était pas encore levé, mais il faisait chaud. Vis-à-vis de l'hôtel il y a un grand parc, j'y pénètre et le traverse entièrement. Presque tous les hommes que je croise portent le costume caucasien, avec des armes ; quelques-uns portent aussi le veston européen et le chapeau melon ; les officiers arborent l'uniforme tcherkesse. Je ne vois presque pas de femmes dans les rues.

À vrai dire, j'avais pensé étudier la ville d'un bout à l'autre avant le déjeuner mais dus bientôt reconnaître que cela serait irréalisable ; j'eus faim et m'en fus acheter un sac de raisins qui me ragaillardirent l'estomac ; seulement, en ma qualité d'homme du Nord, il me fallait de la viande et des tranches de pain pour me rassasier. Je fis le tour du parc et revins à l'hôtel.

Il n'y avait toujours personne de levé. Dans le hall, le portier engagea de nouveau conversation et, poussant une porte afin de l'esquiver, je pénétrai dans la salle de lecture. Ici je trouvai sur une table un *Baedeker* de la Russie et du Caucase ; je cherchai Tiflis et me mis à lire.

Mon hôtel à moi, le « London », était marqué d'un astérisque. La ville avait cent soixante mille habitants, dont deux fois plus d'hommes que de femmes. On y parlait soixante-dix langues. La chaleur moyenne était, en été, 21° et le froid moyen en hiver, un degré. Tiflis a été sous l'hégémonie romaine, persane, turque et dépend, à présent, de la Russie. Son développement récent, Tiflis le doit à l'avantage d'être situé au croisement des routes commerciales qui viennent de la mer Caspienne et de la mer Noire, des hauts plateaux de l'Arménie et de la Russie, par les monts caucasiens. La ville possède un magnifique musée, un théâtre, une galerie d'art, un jardin botanique, une forteresse. Elle possède aussi le château des rois grousiens, actuellement à usage de prison. La ville possède enfin une statue, celle d'un général russe. Mais au-dessus de la ville, haut, bien haut perché, se trouve le cloître de David. Il est bâti sur la montagne Mtatsminda, sacrée au regard des Grousiens. Près du cloître on peut voir le monument funéraire de Griboïedov.

Je ferme le *Baedeker* et me remémore ce que j'ai bien pu lire sur Griboïedov. Ce n'est pas grand-chose. Rien que ceci : à savoir qu'il a écrit *Goré ot ouma,* cette unique satire sociale, qui l'a rendu immortel en Russie. Ces étranges mots, *Goré ot ouma,* je ne les comprends pas ; mais le livre est traduit, à quelque chose près, avec la différence des langues, sous le titre *Le Malheur d'avoir de l'esprit.* Griboïedov se maria avec une princesse du pays, de Tiflis, et elle n'avait que seize ans. Il devint ambassadeur en Perse, où il fut assassiné par la populace, à l'âge de trente-cinq ans ; sa veuve lui survécut et durant vingt-huit ans repoussa tous ses prétendants. Puis elle éleva à son époux ce beau monument près du cloître de David. Il porte une inscription de sa main, où elle le dit impérissable dans son souvenir.

Je me prends à songer à d'autres poètes russes qui ont été à Tiflis, Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, d'autres encore. Et je finis par rester là, rêveur, me soutenant à moi-même une petite opinion que j'ai sur la poésie russe en général. Il est encore matin, je possède à moi seul cette petite pièce bien close ; elle convient très bien pour la soutenance de ma petite opinion, n'ayant même pas une fenêtre ouverte sur la rue.

La poésie russe en général est si vaste qu'elle est difficile à atteindre. Sa largeur provient de l'ampleur du pays et de la vie russe. Des infinités s'étendent de tous côtés. Je range un peu à part Ivan Tourgueniev. Il devint, lui, Européen tout autant que Russe, pour le moins. Ses personnages ne sont pas mus par cette spontanéité, cette faculté du déraillement, cette aptitude à l'absurde dont le peuple russe dispose seul. Pourrait-on, dans n'importe quel autre pays, voir un ivrogne, sur le point d'être arrêté, gagner sa liberté en enlaçant de ses bras le sergent de ville, en pleine rue, l'embrassant et demandant grâce ? Les personnages d'Ivan Tourgueniev sont doux et d'une droiture remarquable ; ils ne pensent ni n'agissent à la russe, par secousses. Seulement, ils sont si sympathiques, si logiques, si français. Tourgueniev n'était pas un cerveau puissant, mais il était un bon cœur. Il croyait en l'humanisme, aux belles-lettres, à l'évolution de l'Europe occidentale : ce en quoi crurent aussi ses contemporains français, mais non tous ses contemporains russes. Quelques-uns parmi ces derniers, tels Dostoïevski et Tolstoï, firent un crochet à leur droiture. Là où l'homme de l'Europe occidentale vit le salut, ceux-ci virent le désespoir. Et ils s'adonnèrent au culte le moins moderne de la période de soixante-dix : le culte de Dieu. Ivan Tourgueniev montrait de la fermeté ; il avait trouvé le chemin large et clair où s'engagèrent tous les gens médiocres d'alors ; le chemin lui convenait et il le suivit. On dit de lui qu'à son retour de Berlin, où il fit ses études universitaires, « un souffle vif de culture l'accompagnait ». Et en mourant il écrivit une lettre touchante à Tolstoï, implorant celui-ci de revenir à sa droiture et de cultiver encore les belles-lettres. Il serait si heureux, lui disait-il, que cette prière fût entendue.

Lorsque Tourgueniev mourut, ce fut en croyant bien sincère.

Mais Dostoïevski, lui, s'en alla en fanatique, en fou, en esprit génial. Il était aussi surexcité et déraciné que le sont ses personnages. Son slavophilisme était peut-être un peu trop hystérique pour qu'il fût profond ; c'était l'opiniâtreté irascible d'un génie malade, il le criait, il le hurlait. Sa foi en le dieu de Russie n'était peut-être pas plus solide que la foi de Tourgueniev en le dieu de l'Europe, c'est-à-dire que leur foi à tous deux était pareille aux graines de moutarde. Là où il veut être philosophique – comme dans les *Frères Karamazov* – il fait montre d'une singulière confusion. Il parle, cause, écrit avec une brosse. Jusqu'à ce qu'il reprenne en main l'aiguille – sa plume. Jamais la complexité humaine n'a été débrouillée comme chez lui ; son sens psychologique est accablant, visionnaire. Pour l'apprécier, on manque de la mesure selon laquelle l'évaluer, il est unique. Ses contemporains voulurent le calibrer, mais n'y réussirent pas ; il est trop grand, il déborde. Figurez-vous, il y eut un homme qui s'appelait Nékrassov, rédacteur en chef d'une revue intitulée *Le Contemporain*. Un jour, un jeune homme vint chez Nékrassov et lui remit un manuscrit ; l'homme s'appelait Dostoïevski et son manuscrit, il l'avait appelé *Pauvres Gens*. Nékrassov le lut, sursauta et sortit en courant dans la ville, au beau milieu de la nuit. Il s'en fut réveiller le grand Biélinski, en s'exclamant : « Nous avons un nouveau Gogol ! » Mais Biélinski fut sceptique, sceptique comme doit l'être un critique d'art, et ce n'est qu'après avoir parcouru l'œuvre qu'il se réjouit avec l'autre. À la première entrevue qu'il eut avec Dostoïevski, il appréciait chaleureusement le jeune écrivain ; mais celui-ci déplut tout de suite au grand critique, en se considérant comme un génie. Tout simplement. Le petit grand Biélinski ne trouvait pas chez Dostoïevski la modestie habituelle. Il était sans mesure, unique. Et j'ai lu quelque part que Biélinski fit alors des réserves. Quel malheur ! écrivit-il. Dostoïevski a sans doute du talent ; mais il s'imagine dès maintenant être un génie, au lieu de travailler ; il n'ira pas loin... Oui, Dostoïevski s'imagina être un génie, il travailla à se développer et il alla si loin que personne ne l'a encore rejoint. Qui sait, si Dostoïevski ne s'était pas imaginé être un génie, se serait-il alors attaqué toujours aux plus grandes tâches ? Et voici maintenant ses douze volumes qui ne peuvent être comparés aux douze volumes d'aucun autre. Ah ! non, pas plus qu'aux vingt-quatre volumes d'aucun autre. Il y a, par exemple, une petite nouvelle qui s'appelle *La Résignée*. Un tout petit livre. Mais il est trop grand pour nous tous, trop inaccessiblement grand. Que tous le reconnaissent.

C'est pourtant là une fameuse remarque de la part de Biélinski, me dis-je encore, lorsqu'il écrit que Dostoïevski n'irait pas loin s'il s'imaginait dès lors être un génie, au lieu de travailler à son développement. Biélinski avait assimilé les idées en cours de son temps dans l'Europe occidentale. Tant de kilos de rosbif anglais par semaine, tant de volumes à lire, tant de tableaux à contempler, tant de « souffles de culture » : programme à suivre pour devenir un génie. Dostoïevski aurait dû apprendre quelque chose, et avant tout la modestie, laquelle est une vertu aux yeux de tous les gens ordinaires...

Et je songe à Tolstoï. Je ne puis vaincre mon soupçon que, dans la vie de ce grand poète, il ne se soit glissé quelque chose de faux, de grossièrement artificiel. À l'origine, il n'y eut peut-être que simple indécision de sa part. Il fallait bien s'adonner à quelque chose, pour un homme aussi robuste : et comme les joies de ce monde étaient épuisées, il tomba, avec sa lourdeur naturelle, dans la bigoterie religieuse. Il dut s'y livrer un peu par jeu au début, mais il était trop vigoureux pour cesser le jeu ; puis cela devint une habitude, peut-être aussi sa nature. C'est dangereux de commencer un jeu. Henrik Ibsen en était arrivé à faire le sphinx, durant des années, à heure fixe, sur telle chaise, dans tel café, à Munich. Plus tard il lui fallut continuer ; partout où il allait, il était dès lors obligé de faire le sphinx devant le peuple, à heure fixe et calé sur une chaise bien définie. Car le peuple y comptait. Il en était peut-être terriblement embêté, parfois ; mais il était trop vigoureux pour cesser. Oh ! quels solides gaillards que ces deux-là, Tolstoï et Ibsen ! Il y en a qui ne pourraient jouer pareil jeu que pendant une semaine, tout au plus. Et tous deux auraient peut-être prouvé plus de force, s'ils l'avaient cessé à temps. Ils s'attirent maintenant, hélas ! ma raillerie à moi, et celle d'autres gens simples. Ma foi, ils sont bien assez grands pour la supporter ; on nous raille bien à notre tour. Mais s'ils avaient été un peu plus grands, ils ne se seraient peut-être pas pris tellement au sérieux. Ils auraient souri un peu de leurs longues années de ridicule. En faisant accroire aux autres et se persuadant à eux-mêmes, à la fin, que ce jeu leur était une nécessité, ils révèlent un défaut dans leur personnalité qui les rapetisse, les abaisse. Il faudrait toute une œuvre poétique, rien que pour réparer ce désastre. La pose, c'est de se tenir sur une jambe ; la posture naturelle, de se tenir sur les deux jambes, sans faire de simagrées.

Guerre et Paix, Anna Karénine... personne n'a créé de plus grandes œuvres poétiques dans leur genre. Et rien d'étonnant à ce qu'un confrère d'une sensibilité vive en demande encore, jusque sur son lit de mort. Mais je songe à tout cela, assis dans cette petite pièce, et je comprendrais aisément, et je pardonnerais aisément à Tolstoï, son aversion à faire pour les hommes de la littérature – même la plus admirable. D'autres peuvent se charger avantageusement de

cette besogne, qui l'estiment grandement et estiment grand l'honneur qui s'y attache. Ce qui me déplaît chez le grand poète, c'est sa vaine tentative de faire de la philosophie, de la pensée. C'est cela qui fausse sa posture jusqu'à lui donner l'apparence d'une pose. Il partage le sort d'Ibsen. Aucun d'eux n'est un penseur, mais ils se tiennent tous deux sur une jambe avec la prétention d'être ce qu'ils ne sont pas. Ils se croient, de ce fait, plus riches de contenu, ils se trouvent plus épatants. Et voilà que nous autres sommes assez petits pour les railler – ce qu'ils sont, par contre, assez grands pour supporter. La pensée est une chose, le raisonnement en est une autre. Et la méditation en est une troisième. Ce sont des méditatifs ; mais il y en a tant. Un paysan du Gudbrandsdal méditait sa vie entière et il faisait l'émerveillement de tout le monde, tellement il était intelligent. Et il avait le front aussi vaste qu'aucun front de poète. Entre autres, il médita de créer une pendule qui montrerait l'heure des quatre côtés à la fois. C'était en allant sur les hauts-plateaux chercher la mousse pour son bétail qu'il avait trouvé cela. Or, quand il racontait sa découverte, il se mettait à pleurer, et il aimait à ajouter qu'il ramena tout de même son chargement de mousse, ce jour-là. Et il faisait l'admiration de lui-même et des gens de la contrée.

La philosophie de Tolstoï est un mélange de vieilles évidences et d'idées étonnamment imparfaites, purement de son cru. Ce n'est pas pour rien qu'il appartient à un peuple qui, durant toute son histoire, n'a produit aucun penseur. Pas plus que le peuple d'Ibsen. La Norvège, autant que la Russie, a produit bien des choses excellentes et belles, mais pas un seul penseur.

Pas avant que ne vinssent les deux grands poètes, Tolstoï et Ibsen.

Je ne trouve point inconcevable que les poètes soient devenus des penseurs dans ces pays-là : nous n'avions personne d'autre pour jouer ce rôle. Et ce n'est pas là un choix arbitraire ; il est logique que ce rôle soit dévolu aux poètes et non aux cordonniers. Je pourrais aussi expliquer de quelle manière cela s'est passé. Mais il me faut encore une fois regarder si les fenêtres sont bien fermées avant que de développer ceci : Ceux qui ont vécu assez longtemps pour se souvenir de la période de soixante-dix savent quel changement subirent les poètes à partir de cette époque. Ils avaient été jusque-là des chanteurs, des fournisseurs de sensations, des conteurs ; alors, pris par l'esprit de leur époque, ils devinrent des travailleurs, des éducateurs, des réformateurs. C'était la philosophie anglaise, avec ses notions pratiques d'utilité et de bonheur, qui commença de s'emparer des hommes et de transformer les littératures. Ce fut alors une poésie sans trop d'imagination, mais bouillante de zèle et pétrie d'intelligence. On pouvait écrire sur tout ce que l'on touchait du pied, pourvu qu'on restât strictement « réaliste » ; et ceci créa bon nombre de grands auteurs de par les pays. La littérature enfla. Elle vulgarisa la science, traita des questions sociales, réforma les institutions. Au théâtre, on pouvait voir dramatiser le dos du docteur Rank et le cerveau d'Osvald, et, dans le roman, on avait le champ encore plus libre, au point d'avoir place pour des discussions sur les fautes de traduction de la Bible. Les poètes devinrent des personnages ayant une opinion sur toute chose ; les gens se demandèrent entre eux ce que pensaient du principe de l'évolution les poètes, ce qu'avait trouvé Zola sur les lois de l'hérédité, ce qu'avait découvert

Strindberg en chimie. Il en arriva que les poètes tinrent dans la vie une place qu'ils n'avaient jamais occupée. Ils devinrent les directeurs spirituels des peuples, ceux qui connaissaient tout et enseignaient tout. Les journalistes les interviewaient sur la paix perpétuelle, sur la religion, sur la politique internationale ; et si d'aventure paraissait un paragraphe sur eux dans tel journal étranger, la presse du pays reproduisait cette note pour prouver que ses poètes étaient des types à la hauteur. À la fin, on fit entendre aux gens que leurs poètes étaient les dompteurs du monde, jouant un rôle prépondérant dans la vie intellectuelle de l'époque, plongeant les peuples dans la méditation. Ce coup d'encensoir quotidien devait, à la longue, avoir son effet sur des individus qui avaient déjà un faible pour la pose. Quel as tu es devenu ! devaient-ils se dire ; et puisque c'est écrit dans tous les journaux et lu par tout le monde, ce doit être ainsi ! Et comme les peuples n'avaient personne d'autre qui se chargeât de penser, les poètes devinrent également des penseurs. Et ils occupèrent la place vacante, sans protester ni sourire. Ils avaient peut-être fait les études philosophiques qu'ont faites toutes les personnes bien élevées ; avec celles-ci pour base, ils se sont donc mis sur une jambe et, fronçant les sourcils, à débiter de la philosophie à leurs contemporains.

Voilà en peu de mots, comme la chose a dû se passer ; et, la partie entamée, il fallait la continuer. À mon avis, on aurait fait preuve de plus de caractère en brisant là.

Au grand poète Tolstoï, lui aussi, il devait échoir en partage de se poser en penseur. Ses dispositions innées pour cette profession paraissent, à vrai dire, plus médiocres à bien d'autres qu'elles ne doivent lui paraître à lui-même ; je ne sais ce qu'en pensent les autres, mais je le suppose. De temps en temps, les journaux nous présentent divers bouquets de sa pensée ; et, en outre, il écrit parfois tel livre où il formule ses opinions et sur cette vie et sur la vie à venir.

Il y a quelques années, il proclama sa célèbre doctrine sur l'ascétisme, l'abstinence sexuelle absolue. Lorsqu'on objecta à cette doctrine que la terre serait alors dépeuplée, le penseur répondit : Parfaitement, c'est bien mon avis, elle doit se dépeupler ! ... Ah ! la vieille doctrine d'Augustin ! Ah ! la sage philosophie des Manichéens.

Une petite nouvelle de Tolstoï a pour titre *Combien de terre faut-il à un homme ?* Elle traite d'un paysan, nommé Pacôme, qui trouve qu'il a trop peu de terre et en acquiert quinze déciatines de plus. Après quelque temps il vient à se brouiller avec ses voisins ; sur quoi il se décide à acheter leurs terres à eux aussi, et le voilà devenu un vrai petit propriétaire foncier. Mais au bout de quelque temps encore, un paysan des environs de la Volga vient chez Pacôme lui raconter quelle bonne vie mènent les paysans là-bas, combien de terre ils peuvent avoir gratuitement et pour combien de mille roubles de blé ils vendent chaque année. Pacôme part pour la Volga. Là, plus de difficulté pour obtenir des terres, et il en acquiert de très vastes ; mais, dans son effort pour posséder davantage, toujours davantage, Pacôme s'épuise. Son domestique le trouve un jour mort dans son champ. Le voilà étendu à terre et le domestique se met à creuser une tombe à son maître. La fosse avait deux mètres de long. Et voyez, nous dit le penseur, c'est juste ce qu'il faut à un homme : deux mètres de terre pour sa fosse.

Il serait peut-être plus exact de dire que deux mètres de terre sont bien insuffisants pour un homme ; mais c'est ce qu'il faut à un cadavre. Et pareillement on pourrait dire que l'homme n'a même pas besoin de ces deux mètres. D'abord parce qu'un cadavre a cessé d'être un homme, ensuite parce qu'un cadavre peut se passer d'enterrement. On peut aussi rendre au penseur ses deux mètres.

Voici un autre petit morceau de Tolstoï. Un homme était mécontent de son sort et blasphéma. Il dit : « Le bon dieu comble les autres, mais à moi, il ne me donne rien. Comment vais-je me tirer d'affaire, puisque je ne possède rien ? » Un vieillard, l'entendant, lui dit : « Es-tu aussi pauvre que tu le crois ? Dieu ne t'a-t-il pas donné jeunesse et santé ? » Et l'homme de ne pouvoir dire non, car il avait jeunesse et santé. Alors le vieillard prit la dextre du jeune homme et lui dit :

« Voudrais-tu te laisser couper cette main pour mille roubles ? » Non, le jeune homme ne l'entendait pas ainsi. « Et la gauche ? » Ah ! non, ni celle-là non plus. « Mais permettrais-tu que l'on éteignît la lumière de tes yeux pour dix mille roubles ? » Ah ! fichtre non, l'homme n'en voulait pas davantage. Alors le vieillard de conclure : « Tu vois bien, rends-toi compte de quelles richesses dieu t'a comblé, toi qui te plains ! »

Mettons qu'il y avait un pauvre homme sans sa main droite, sans sa main gauche, sans la lumière de ses yeux estimée à dix mille roubles, et qu'un vieillard vînt lui dire : « Pauvre, toi ? Toi qui as un estomac à quinze mille roubles et une épine dorsale d'une vingtaine de mille ! »

Le nom « Tolstoï » signifie, paraît-il, épais...

Il ne manque pas de logique. Lorsqu'il met la main sur quelque chose il en tisse ce qui, selon lui, doit en être tissé. Il ne lui manque pas les organes. Mais le siège même de la pensée en lui est vide. Le bateau a des avirons et tous les accessoires, c'est certain, mais de rameur, point.

Ou serait-ce moi qui suis dépourvu de toute faculté pour le comprendre ? Ce que j'avance n'est donc qu'une opinion sans validité pour les autres ; elle n'est que mienne. Et mon opinion, c'est qu'on voit rarement une pauvreté philosophique plus pauvre que celle des dissertations tolstoïennes.

Il est, en tout cas, plus sympathique que nombre de ses confrères qui jouent au jeu du penseur. Parce que son âme est si abondamment riche et se donne de si bon gré. Il ne ferme pas la bouche après les dix premiers mots, laissant vaguement entrevoir d'insondables profondeurs ; il parle, parle encore et toujours, avec de hautes paroles sonores d'admonestation, et des « en vérité, je vous le dis ». Son plus grand souci n'est point de ne pas en dire trop long pour que le monde voie en lui ; il ne parle que trop volontiers. Et sa voix est sans affectation, profonde et grave. Il est un vieux prophète, voilà. Et à notre époque il est sans égal.

Les hommes pourront écouter ses paroles, les sonder et les mettre à leur place. Ou bien, en faire leur profit et s'y conformer ; ils pourront faire cela également. Dans la mesure où il est indifférent aux hommes de voir leurs idées sur ce qui est possible et raisonnable en ce monde, si effrontément bouleversées.

XIII

NOUS VISITÂMES TIFLIS sans la compagnie du loquace portier ni de personne autre. La ville était loin d'être amusante ; mais il y avait un petit coin où nous retournâmes bien des fois et que nous ne nous lassions pas de regarder : c'était le quartier asiatique. Des magasins à devantures vitrées, des trams, des café-concerts, des messieurs et des dames en costume européen, voilà ce qui dominait à Tiflis. Mais dans ce quartier asiatique il n'y avait rien de tout cela ; à peine y trouvait-on des rues proprement dites ; rien que des ruelles à coins et recoins, des marches qui montaient, qui descendaient, d'une maison à une autre.

Nous trouvions là, assis dans leurs baraques, des gens de toutes les nations, avec d'étranges choses à vendre. À Téhéran et à Constantinople, c'étaient les Persans et les Turcs qui tenaient boutique ; ici, tous les peuples de l'Orient étaient représentés, des Géorgiens, des Montagnards, des tribus oural-altaïques, toutes sortes de Tatars, des Indo-Européens, tels les Persans, les Kurdes, les Arméniens, des gens venus du fin fond de l'Arabie et du nord du Turkestan, depuis la Palestine jusqu'au Tibet. Tout était paisible dans ce quartier, personne ne se hâtait, le calme de l'Orient régnait sur les hommes. Les turbans blancs et multicolores dominaient ; par-ci par-là un turban vert ou bleu couronnait une magnifique tête à barbe longue. Les ceintures étaient en métal ciselé, ou bien, comme chez les Persans, en soie bariolée. Les Caucasiens, les Arméniens, les Kurdes portaient des armes.

Il y faisait très chaud à l'heure de midi, mais à maints endroits la rue était couverte d'un toit et bien ombragée. Des ânes, des chevaux, des chiens s'y mêlaient aux hommes. À notre arrivée, un cheval était là, debout sous le soleil implacable ; il avait de grandes plaies, et d'innombrables mouches fourmillaient dans les mucosités de ses plaies. Le cheval ne regardait rien, il restait là dans sa maigreur extrême, tête basse. Il avait l'air complètement abruti ; quand nous chassions les mouches, il ne paraissait en éprouver aucun soulagement ; il persistait à se griller au soleil en clignant indolemment les yeux. Comme il était attelé à une charrette, il attendait probablement le retour de son maître. Ses plaies répandaient une odeur infecte. C'est un cheval supérieur, c'est un cheval stoïque. En faisant quelques pas il pourrait se mettre à l'ombre ; mais il reste là. Et les mouches ne l'inquiètent même pas, tant est complète à présent sa décrépitude.

En compagnie d'ânes, de chevaux et de chiens, les artisans vaquent à leur besogne, dans la rue. Les forgerons font rougir les fers dans leurs petites forges et les battent sur de petites enclumes ; les ouvriers en métaux liment, rognent, cisèlent et gravent au burin ; de temps à autre, ils incrustent des turquoises et d'autres pierres. Les tailleurs, armés jusqu'aux dents, et coiffés d'énormes bonnets de fourrure, cousent de longs burnous de drap, en faisant aller les machines à coudre de l'Occident. Il y a deux cents ans, nos tailleurs et nos cordonniers du Nord travaillaient ainsi, l'épée aux reins ; cet usage s'est conservé ici.

Dans les boutiques il y a surtout des étoffes de soie, des tissus brodés, des tapis, des armes, des bijoux. Si l'on vient en visiteur on peut regarder tout sans rien acheter, mais si l'on conclut un marché, c'est tant mieux. Ces commerçants font montre d'un calme admirable. Dans toutes les boutiques la malpropreté est assez grande ; chez les tapissiers d'admirables tapis traînent par terre, débordent le magasin, recouvrant les marches de la rue jusqu'à la maison voisine. Et ce sont là les précieux tapis persans et caucasiens. Les passants et les chiens les piétinent et salissent, cela fait pitié.

De loin en loin nous voyons, assis dans sa petite baraque, un écrivain public, qui écrit pour les gens ce qu'il vous plaît de lui demander. Il a autour de lui des livres aux lettres bizarres ; ce n'est pas étonnant qu'il soit devenu si gris et si digne, pensons-nous, puisqu'il a appris à écrire de telles lettres et sait les déchiffrer. Nous vîmes aussi passer des jeunes gens à la mine sérieuse, des écritures sous le bras ; ce devait être les disciples de quelque théologien ou de quelque jurisconsulte qui allaient chez le maître ou en revenaient. Arrivés devant la table de l'écrivain public, ils s'inclinèrent et saluèrent respectueusement. L'art d'écrire est un art sacré, le papier même sur lequel on écrit est sacré. Le glorieux cheik Abd-ul-Kader-Gilani ne passait jamais devant une papeterie sans s'être préalablement purifié par des ablutions, et tant il fut saint et céleste, à la fin, qu'il pouvait se nourrir d'une olive, une seule, des semaines durant. Le papier sert à multiplier l'écriture sainte. C'est pourquoi on l'estime tant. On choisit avec le plus grand soin son papier pour les copies, on taille la plume et mélange l'encre avec recueillement. En somme, l'art d'écrire et de lire est, semble-t-il, en honneur dans l'Islam. Mais une vie d'érudition, comme, par exemple, aux grandes époques de Samarkand, n'existerait point. J'ai lu cela chez Vambéry. Que l'on se tourne vers Constantinople, vers Le Caire ou Boukhara, les universités – dit-il – sont en décadence et là où, autrefois, les savants arabes groupaient des disciples venus de toute part, un maître d'école enseigne maintenant à des enfants, un long bâton à la main. Et pourtant, une vieille civilisation tarde à mourir : dans l'Asie centrale il existe encore des contrées où il y a des académies d'une si grande renommée qu'elles attirent des élèves de l'Arabie, de l'Inde, du Cachemire, de la Chine, même des bords de la Volga. Et chez des particuliers on peut rencontrer parfois une érudition très grande, cela va sans dire.

C'est avec respect que nous passons, nous aussi, devant ces baraques. Car l'homme qui y est assis a une si charmante dignité.

De la dignité – qui n'en a pas ici ? Si nous nous arrêtons devant une boutique et que le propriétaire en soit absent, il ne vient pas en courant nous demander d'entrer. Il nous laisse regarder. Il se peut qu'il soit assis, chez son voisin, à faire la causette, et il y reste. Si on lui crie, de quelque autre coin de la rue, qu'il y a des clients à sa boutique, il se lève alors, lentement et majestueusement, et arrive. Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt ? Pourquoi pas tout de suite ? Parce qu'il ne faut pas qu'il soit, lui, le premier à découvrir son client, malgré qu'il ait pu vous voir dès l'abord. Un Oriental n'est pas si empressé – à moins qu'il n'ait été corrompu par l'esprit occidental. Et si nous continuons de monter la rue et que nous arrivions devant une autre boutique sans apparence de patron, le premier marchand rendra la pareille et criera au second qu'il y a maintenant des clients à sa boutique. Après quoi, l'autre s'en viendra. C'était là une indifférence admirable, et qui nous faisait du bien, à nous autres, « Anglais ».

Mais voilà-t-il pas que le portier de l'hôtel surgit à notre nez, au beau milieu de ce quartier asiatique. Il nous a dépistés. Et il bavarde, saluant tous les turbans, nous montrant du doigt armes et tapis, et nous gâchant le spectacle de toute la rue. Rendons-lui cette justice, pourtant, qu'il connaissait des recoins que nous n'avions pas encore découverts. Avec désinvolture il nous conduisait d'une boutique à l'autre, cachée au fond d'une cour, et parfois plus intéressante. Ainsi il nous traînait partout. Il nous arrivait de nous asseoir et alors on nous apportait aussitôt du café et des cigarettes, ou une pipe. Nous n'étions pas obligés d'acheter, mais nous pouvions tout regarder.

Il se trouva que nous tombâmes chez des porteurs de turban vert. Ils avaient peut-être fait leurs trois voyages au tombeau du prophète, ils avaient vu La Mecque, ils étaient pieux et saints, nous étions en noble compagnie. Chez eux la dignité était extrême.

— Excusez notre audace, disions-nous, par exemple, mais nous serait-il permis de regarder ces tapis ?

— Aussi longtemps qu'il vous plaira, était l'invariable réponse.

L'interprète dit :

— Ces étrangers vont peut-être acheter ce tapis.

— Je leur en fais cadeau !

L'interprète nous communique la réponse et remercie de notre part.

Il nous fallait alors rendre la politesse.

L'interprète dit :

— Ces étrangers viennent de bien loin, mais ce sont de braves gens et ils aimeraient te faire un cadeau. Ce sont des pauvres, ils n'ont point de bijoux et pas de cheval ; mais ils ont un peu d'argent, qui les mènerait loin, pensaient-ils, mais dont ils veulent maintenant te faire cadeau. Combien d'argent crois-tu qu'ils doivent te donner ?

Le digne musulman, las jusqu'à la mort, las de parler d'argent, ne répond pas.

L'interprète répète sa question instamment et respectueusement. Alors le musulman répugne à se montrer plus longtemps impoli envers des étrangers, en faisant fi de leur cadeau, et il nous répond qu'il accepterait une centaine de roubles. Ce que l'interprète nous traduit, en ajoutant :

— C'est au moins trois fois plus que le tapis ne vaut... Je vais lui dire, au vieux, que si vous lui donniez une centaine de roubles ce serait payer le tapis, ce qui n'est pas dans sa pensée.

Comprenant que c'est selon ce rite qu'il faut conclure un marché dans ce pays, nous laissons faire et dire l'interprète, comme il l'entend.

S'ensuit une longue délibération entre le marchand et lui. À plusieurs reprises nous faisons mine de sortir, mais on barguigne et bavarde toujours et nous finissons par avoir le tapis au prix que nous avions nous-mêmes fixé. Et nous nous séparons de cet homme pieux de la façon la plus aimable et la plus polie. Mais nous avions tous eu du temps à perdre, du temps à profusion.

Le turban des commerçants est bariolé ; c'est pourquoi nous voyons ici tant de turbans bariolés. Mais il y en a presque autant de blancs, parce que le turban blanc est celui de la noblesse, de l'érudition et de la piété. Autant dire, souvent celui du toqué. Qui n'aimerait être noble, savant et pieux ? Et beaucoup essayent aussi de faire accroire aux autres qu'ils le sont. Le turban du juif et du Chrétien est noir, en tissu grossier et laineux, signe de leur servage ; en Perse, on défend même à ces parias de porter le turban.

Mais quelle sorte de gens sont ces hommes rouge brique qu'on aperçoit de temps à autre dans la rue ? Ils ont teint au henné leur barbe, la paume de leurs mains et les dix ongles de leurs doigts.

Ce sont des Persans, des Afghans, voire même quelques Tatars. Ils s'avancent d'un pas assuré et fier, comme si la seule couleur au monde véritablement plaisante fût le rouge brique. Un Européen écarquille les yeux, la première fois qu'il rencontre ce prodige ; plus tard il s'y habitue et ne regarde pas ces hommes autrement qu'il regarde le turban, par exemple. Et pour peu qu'on ait vu des Indiens peints en guerre et des cocottes parisiennes en grande tenue, on songe à part soi : il y en a bien d'autres que ces gaillards-là qui se teignent et le henné n'est qu'une couleur différente, voilà tout.

À Tiflis des personnes qui se disaient au courant des usages nous contèrent que le droit de se teindre au henné dénoterait un certain degré de piété. Nous reconnûmes plus tard que c'était inexact. En Perse les femmes mêmes se teignent au henné ; oui, Vambéry raconte que l'on en colore jusqu'aux petits enfants. Et n'oublions pas de mentionner les chevaux de l'écurie du *shah*, reconnaissables à leurs queues teintes au henné. Mais il est possible qu'à Tiflis une coutume locale se soit imposée, selon laquelle seuls les hommes pieux auraient droit à cette parure, car nous ne vîmes ici que des hommes sérieux l'afficher.

Voici donc, dans un coin du monde, ce quartier asiatique paisible et plaisant. Alentour, c'est le tohu-bohu, à l'américaine, d'une ville moderne et commerçante ; mais ici, règne le calme. Il est rare d'y entendre un mot bruyant, et rare aussi, un cri inutile. Tout se passe, dans ce quartier, en causeries à voix basse et en gestes posés. On y voit peu de femmes ; il arrive parfois qu'on aperçoive deux mères, leur enfant aux bras, s'entretenant, elles aussi, sans éclats de voix. Les marchands arméniens font exception ; à leurs baraques, ils exposent des armes et carottent le client, ici comme ailleurs. Un juif peut filouter dix Grecs, mais l'Arménien filoutera le Grec et le juif, dit-on en Orient. Seulement, les Arméniens possèdent le mont Ararat et la plaine où les quatre fleuves prennent leur source, la plaine où se trouvait l'Eden. Et puis, ils sont chrétiens – donc vastement plus épatants que les mahométans. Dans les régions où ils s'étaient assuré, par leur fourberie, la domination économique, ils prouvèrent parfois leur supériorité incontestable en ne répondant pas au salut d'un pauvre musulman qui passait. Non pas que le musulman de son côté parût s'en émouvoir ; rien ne pourrait ébranler son calme ; rien – sauf le mécréant qui choquerait ses sentiments religieux, en profanant ses lieux saints, ou un rival qui approcherait de sa femme. Il pousserait alors un cri de dromadaire, et interviendrait avec véhémence. À part cela, pourvu qu'il ait de quoi subsister et que le destin ne l'ait point frappé d'un mal incurable, il est content et reconnaissant ; s'il souffre misères et privations, il supporte également avec sérénité les coups de la providence. Il ne se plaint pas dans les journaux. Rien ne pourra changer les résolutions d'Allah, et il les prend en patience. Le fatalisme, vieille philosophie éprouvée, système simple et absolu, a son foyer en Orient. Et, bien qu'il y ait des pays et des peuples qui professent d'autres systèmes, maint individu parmi eux retourne au fatalisme et revient rendre hommage à sa solidité. Sa doctrine est simple et résistante, elle est de fer...

À notre départ, nous revîmes le cheval qui demeurait toujours là, stoïquement, au soleil. L'odeur de ses plaies avait encore attiré d'innombrables mouches...

Bien des fois nous retournâmes au quartier asiatique de Tiflis, parce que nous trouvions là un monde différent du nôtre. À la fin, cependant, notre curiosité s'apaisa, nous regardâmes les choses avec des yeux moins écarquillés, et nous découvrîmes des traits connus, dans ce monde-là aussi. Henry Drummond raconte qu'un de ses porteurs noirs d'Afrique, un petit-maître, se refusa à porter des fardeaux sur sa tête pour ne pas gâter sa précieuse coiffure. Nous trouvâmes ici des petits-maîtres, parmi le peuple enturbanné. Et nous trouvâmes aussi des jaloux. Lorsqu'une femme voilée était en train de causer dans la rue avec une femme d'âge, elle ne pouvait s'empêcher tout de même d'écarter un peu son voile parfois. Et il advenait qu'un adorateur passât et chuchotât quelques mots rapides, et la belle lui donnait alors la réponse en pliant un ou deux ou trois doigts de la main ; et croyez que la femme âgée, qui restait innocemment à côté d'elle, jouait bien son rôle d'entremetteuse. Mais là-dessus le propriétaire de surgir parfois, le propriétaire de la belle, et de crier comme un dromadaire, bien qu'il fût digne et couleur rouge brique sous le henné. Sur quoi les femmes s'éclipsaient pour rentrer vivement dans leur cage quotidienne, aux fenêtres grillées.

XIV

SOMMES INSTALLÉS dans le train en route pour Bakou. Nous aurions voulu voyager en deuxième classe, mais vu l'affluence, cela nous fut impossible ; tout juste serions-nous arrivés à nous asseoir, mais sans pouvoir trouver un coin où fourrer nos bagages. Après avoir tourné et retourné, nous pûmes enfin nous caser, avec nos valises, dans un compartiment de première. Nous nous affaissâmes, harassés. Le thermomètre du compartiment indiquait un peu plus de 31 degrés.

Trois hommes s'y trouvaient déjà. À notre irruption deux d'entre eux nous dévisagèrent avec une malveillance marquée, tandis que le troisième fumait en silence à travers son énorme barbe ; il retira même un peu ses jambes pour nous laisser le passage libre jusqu'à la portière.

Donc, partout et toujours, même expérience dans un compartiment de chemin de fer : on ne fait place aux nouveaux venus que de mauvais gré. Vous êtes l'ennemi, on vous déteste, on vous rend difficile l'accès à une place libre, on ne répond pas à votre salut. Mais, à la prochaine station, soyez certain que le voyageur ainsi accueilli se montrera lui-même tout aussi ours envers le nouveau venu !

Encore autre chose : si un monsieur entre seul, il se fait, généralement, assez petit, et il lui arrivera parfois de vous demander s'il y a une place pour lui. Et il s'assoira très gentiment. Cela met une note conciliante. Mais s'il arrive, accompagné d'un deuxième monsieur, d'un camarade, il jettera aussitôt la valise dans le filet, en disant bien haut à l'autre : Il y a de la place à volonté ! Sans se gêner il repoussera les autres bagages, surpris de ce que vous ne l'assistiez pas dans cette besogne C'est pourquoi un voyageur craint par-dessus tout de voir entrer dans son compartiment deux messieurs qui voyagent ensemble...

Sur cette ligne-ci également la locomotive est chauffée au pétrole, et l'odeur qui s'en dégage est écœurante par cette chaleur. Pour nous autres fumeurs, passe encore ; la cigarette surtout semble avoir une saveur rafraîchissante. On fume dans tous les compartiments, il n'y en a pas de réservés ; même dans les « dames seules » on voit des cendriers. La malpropreté est grande, les punaises se promènent sur les sièges et montent le long des panneaux.

Le conducteur sait quelques mots de français ; lorsque je lui remets l'argent pour payer la différence entre les deux classes, il accepte le billet et s'en va. À la station suivante il nous apporte nos suppléments et nous rend la monnaie. Mais voici que le voyageur barbu se mêle de l'affaire. Il semble connaître à fond les tarifs supplémentaires et se met à interroger le conducteur. On échange quelques questions, et il me faut poser sur la table la monnaie que je viens de recevoir, afin que le barbu vérifie mon compte ; il se trouve qu'il manque un rouble. Le conducteur explique : on ne lui a pas rendu toute la monnaie à la station, c'est là que l'erreur a dû être commise. Mais le barbu le confond en quelques mots dits d'une voix ferme, et le conducteur sort de sa poche un rouble qu'il ajoute à la somme rendue. Le barbu se rengorge. Il devient pointilleux, afin de nous montrer l'importance de sa personne, et exige que le conducteur reste là jusqu'à ce qu'il ait compté l'argent. Je me confondis en remerciements, puisque tout finissait bien. Le barbu semblait être un haut fonctionnaire du chemin de fer ; il sortit de sa poche des papiers imprimés à entête de la compagnie et remit au conducteur un tarif.

Le paysage est d'une désolante pauvreté, tout est poussiéreux, brûlé par les vents et les sables de la steppe. Ni bouquets de bois ni forêts. Nous arrivons à la gare d'Akstafa, où il y a un buffet. J'ai eu tout le temps la fièvre et j'ai bu du *pivo* pour étancher ma soif ; mais le *pivo* paraissant au contraire exciter ma fièvre, j'optai alors pour le vin caucasien. Ce vin a le goût d'un certain petit vin italien, et il me fit beaucoup de bien pendant un moment. Puis recrudescence de fièvre. Ce que j'aurais dû boire, c'était du thé. Ce n'est pas pour rien que les indigènes apportent des bouilloires jusque dans le train et s'inondent de thé, toute la journée. À la gare d'Akstafa je tombai dans l'autre excès, je bus de l'eau. L'eau de la Koura. Idée néfaste entre toutes. Car celui qui a bu une fois l'eau de ce fleuve aura toujours la nostalgie du Caucase...

La nuit tombe. Les voyageurs sont descendus, nous voici seuls. Le conducteur sait si peu le français, lui-même, qu'il nous prend pour des Français ; on se montre ici très bien disposé à l'égard de tous les Français, depuis Cronstadt et l'alliance. Le conducteur nous fait savoir que nous aurons le compartiment à nous seuls toute la nuit ; il ferme simplement notre porte à clef. Il ne le fait certes pas sans espoir de rémunération ; ce geste indique pourtant beaucoup de bonté naturelle.

Nous l'entendîmes aussi se répandre en invectives, tel un garde du corps, devant notre porte pendant la nuit, à l'adresse d'un contrôleur ou je ne sais qui, pour l'empêcher d'entrer dans notre compartiment. On voulait absolument ouvrir la porte ; mais le conducteur parla si bien en notre faveur, en soutenant mordicus que nous étions des Français, dont un malade, que la porte ne fut pas ouverte. Nous aurions pu dormir en toute tranquillité, sans ces terribles punaises. À la première lueur du jour, je sortis du compartiment.

C'est l'aube et la lune brille dans la paix du matin.

Devant nous des plaines, des plaines à l'infini, sans un arbre. On dirait une mer là-bas, à droite. Des heures passent et nous la voyons toujours là, immobile ; c'est une steppe de sel que nous traversons. De loin, nous devons probablement, nous aussi, avoir l'air de rouler sur une mer. Il commence à faire jour. Le sel recouvre la steppe, par couches plates. Le sel est sacré et le Caucase a du sel. Même du sel, ce merveilleux pays en possède ! Et d'ici la précieuse marchandise en fut envoyée, autrefois, par petits sacs, jusqu'à Bagdad, jusqu'aux Indes. Ne gâchez pas le sel, c'est sacré ! Chez Léonard de Vinci, Judas renverse la salière, et Judas finit mal. Les juifs parlent de sel, depuis les livres de Moïse jusqu'aux Épîtres de saint Paul, et chez tous les peuples le sel était semblablement cher et sacré. Au Tibet, cependant, c'était plus cher que sacré ; là, on s'en servait pour fabriquer de la monnaie, en forme de galettes.

Nous n'avions jamais vu une steppe saline.

Nous vîmes aussi pour la première fois une caravane de chameaux. Les bêtes s'en allaient une à une, à la file ; il y en avait une vingtaine, le dos lourdement chargé, qui s'avançaient dans un glissement, un balancement à travers la plaine. Les chameliers suivaient à pied, ou étaient juchés tout là-haut sur le dos de leurs bêtes. De la caravane pas un son ne nous parvenait. Silencieusement, majestueusement bêtes et hommes poursuivaient leur marche vers le midi, vers la Perse.

XV

IL EST SEPT HEURES ET DEMIE du matin. Bakou est noyé dans un nuage de blanche poussière. Tout ici est blanc ou gris, la poussière couvre hommes, bêtes, maisons, vitres, ainsi que les rares plantes ou arbrisseaux du parc. On dirait d'un monde complètement à rebours, où tout est blanc. Je trace des caractères dans la poussière dont ma table est saupoudrée, à l'hôtel, mais au bout d'un moment ils sont couverts, effacés par un autre tourbillon de poussière.

Puis il y a l'odeur d'huile qui empeste toute la ville. Elle est partout, dans les rues et dans les maisons. L'huile se mêle à l'air que l'on respire et, avant qu'on s'habitue à cet air, on toussote sans cesse. L'huile se mêle aussi à la poussière de la rue et lorsque le vent souffle – ce qui est presque toujours le cas ici – cette poussière saturée d'huile fait parfois des taches graisseuses aux vêtements. Cela nous semblait l'endroit le plus déplaisant que nous eussions visité,

bien que de nos fenêtres nous pussions contempler la mer Caspienne.

Bakou, avec ses cent vingt-cinq mille habitants, est le centre commercial le plus important de la mer Caspienne. Au port il y a un grand mouvement de navires, de trains, de grues. C'est d'un effet étrange que de voir, au milieu de ce brouhaha, couchés devant chaque entrepôt, une longue rangée de chameaux que l'on charge de marchandises. Le chameau peut avoir un bien mauvais regard lorsqu'on le malmène. Un jour, je vis un chameau que l'on fit lever de force, à demi chargé, et s'accroupir ensuite. Il s'exécuta, mais non sans avoir l'air de jurer vengeance. Il avait de grosses molaires jaunes qu'il montra, et ses yeux sombres prirent une expression dure et furieuse. Il reçut un coup sur le museau et ferma les yeux. Mais, en l'observant, je vis qu'il les rouvrait un rien, pour suivre d'un regard malin son bourreau.

Nous avons l'intention d'aller à Tchorny Gorod, la cité noire, faubourg de Bakou, le siège des compagnies de pétrole. Un Persan nous conduit ; tous les voituriers ici sont persans. Ils vont d'un train d'enfer, et comme on ne peut leur faire entendre raison et qu'ils ne comprennent pas les signes et remontrances qu'un chrétien multiplie pour qu'ils modèrent l'allure de leurs bêtes, il ne reste à celui-ci qu'une ressource : se tenir coi. Ou bien encore : sauter à bas de la voiture.

J'expliquai à notre cocher, par des signes clairs et compréhensibles, que les chevaux étaient nos semblables ; selon les analyses les plus récentes ils auraient même une âme, et c'était donc presque des hommes. Mais ce damné Persan se mit à rire de mes théories occidentales et continua d'aller son train tantôt sur une roue, tantôt sur l'autre, en nous emportant vers la cité noire. Nous fîmes arrêter, réglâmes la course et nous mîmes en devoir d'attendre le tram à vapeur. Mais n'allez pas croire que le cocher dût profiter le moins du monde de cette leçon ! Il avait déjà conduit bien des « Anglais » et il savait leurs façons bizarres. Il se mit à déguster son déjeuner sur son siège, après avoir sorti du coffre de sa voiture quelques tranches de pain blanc et une grappe de raisin auxquels il mordait tour à tour. Nous songeâmes aux cochers de notre cher climat de carnivores.

Le tram à vapeur nous conduisit à destination. La cité noire est minée de tuyaux dans lesquels coule l'huile ; la ligne de tram franchit de petits étangs graisseux aux délicats reflets métalliques et qui jaillissent de terre en susurrant. Ici ça sent encore plus mauvais qu'en ville. Bien que la région ne fût qu'huile et sable, on voyait pourtant un bout de jardin près des habitations : ce qui n'était pas le cas pour les contrées pétrolifères que j'ai vues en Pennsylvanie. Et les gens étaient autrement vêtus ; ils portaient tous des vêtements de soie, de la soie écrue persane pour le pauvre comme pour le riche.

Nous demandâmes la maison de Nobel. C'était comme si l'on eût demandé à voir le château, à Christiania. Nous retrouvâmes l'ingénieur et sa famille qui avaient été nos compagnons de route à travers la Russie ; leur maison était avenante et ils avaient, par derrière, un jardin où madame elle-même avait planté des acacias. Ces excellentes gens s'étaient créé ici un foyer aimable et joli ; mais il leur fallait parfois fermer les fenêtres, quand l'odeur du dehors devenait par trop forte. Et ça devait être bien gênant de tenir les fenêtres fermées par cette chaleur. L'ingénieur avait eu la fièvre caucasienne durant toutes les années qu'il avait passées là. Elle le quittait lorsqu'il était en vacances en Finlande, pendant les étés, pour le reprendre à son retour à Bakou. Par contre, madame, qui était native du pays, se trouvait dans son élément et prenait chaleureusement la défense de Bakou.

L'ingénieur me fit faire le tour des nombreux chantiers, ateliers et bureaux de l'immense entreprise. La maison a ses forges à elle, ses fonderies, ses ateliers de construction, de menuiserie, ses bureaux de dessin. Dans diverses parties de l'établissement, des Finlandais, des Suédois et des Danois sont employés. L'ingénieur me fit aussi faire le tour des usines. Il y avait là des fournaises si terribles que j'en fus étourdi ; la chaleur y monte à 400 degrés. Dans ce chauffage à blanc, un son jaillit de l'incandescence furieuse qui semble tournoyer, telles des roues. Je m'élançai vers la porte, poursuivi par ce blanc sifflement et ne m'arrêtai que dans un atelier où il m'était de nouveau possible de voir et d'entendre à la façon d'un humain.

L'ingénieur me donnait des renseignements sur toute chose. Mais comme je m'apprêtais à prendre des notes il me pria aimablement de m'en abstenir. Il ne savait si cela serait du goût de ses patrons. J'évitai donc d'écrire devant tout le monde ; mon carnet derrière le dos, je griffonnai furtivement. Or ceci était un travail difficile et lent ; je perdis pas mal de réponses à mes questions, ne pouvant les noter assez rapidement. En outre mes lettres se firent illisibles à en devenir absurdes ; elles ressemblaient fort aux grimoires des livres qu'avaient les clercs, à Tiflis. Et finalement il me fallut rester si sommaire que j'en suis devenu inintelligible.

Que signifie par exemple la note suivante : 26 chaudières à vapeur ? Je n'en sais rien. Ce nombre de chaudières pourra certes donner une idée de la puissance de la maison ; mais, que l'on ne m'en veuille pas, j'ignore où elles sont placées, à quoi elles servent et pourquoi on les chauffe sans arrêt. Nobel était un homme riche ; par conséquent il avait les moyens de se procurer un nombre convenable de chaudières à vapeur. Des chaudières à vapeur lui plaisaient et il aimait à faire du feu au-dessous d'elles. S'apercevant que Sully Prudhomme n'avait point de feu sous sa chaudière, il lui donna une centaine de mille couronnes pour qu'il pût en allumer.

Parmi mes notes, une autre phrase est ainsi conçue : 13 sortes / verres couleur indigo. Là, même obscurité. Je ne comprends que trop bien Nobel méditant sur les couleurs. Cette sacrée ville de Bakou est d'un blanc de chaux que c'est à en perdre la tête ! Mais de la parer de treize différentes espèces d'indigo me semble exagéré. Nobel n'en a pas les moyens. Ce serait du dandysme.

Je crois mes notes plutôt mal torchées, je l'avoue ; les lignes font des zigzags qui me fendent le cœur, et je crois que la couleur indigo s'est trompée de ligne. Qu'on ne m'accuse pas de légèreté dans l'étude de mon journal ; je déchiffre consciencieusement les endroits confus, avec une joie de savant lorsque je découvre la chose juste.

La chose juste serait, à mon avis, ce qui suit :

L'ingénieur me conduisit d'abord dans un bâtiment. Là venait s'épandre une purée brun-vert qui ne paraissait en rien plus précieuse que de la boue ordinaire ; mais c'était la matière première, le naphte. Et dans ce bâtiment-ci, la purée est distillée, transformée en benzine, en gazoline, en ligorine, etc. Puis il me pilota vers un autre bâtiment, pour me montrer en quoi pouvait ensuite être transformé le naphte brut, avec énumération d'une quantité d'huiles, dont il m'est impossible de déchiffrer le nom dans mes notes. Ce n'était pas commode de noter tout cela derrière mon dos, et je lui dis carrément que cette boue me semblait distiller par trop de produits. Trop de produits ? me répondit l'ingénieur en me montrant un rayon où se trouvaient 13 différentes sortes dans des verres. Ce fut alors que je reculai de quelques mètres et brouillai les lignes sur mon carnet.

Mais l'ingénieur continuait de m'expliquer tout ce qui avait rapport au naphte. Lorsque tout en est extrait, me dit-il, voici ce qui en reste. Là-dessus il me montra de gros récipients contenant un produit qu'il appelait graisse métallique. J'ai entendu parler de bien des espèces de graisse, graisse de panse, graisse de hareng et graisse cadavérique, mais jamais de graisse métallique. En voici. C'était vraiment une pommade affreuse à voir. Et ce résidu d'aspect si pauvre qu'il y avait de quoi en crever de rire, c'était le produit principal ! « Autrefois nous le jetions à l'eau », me dit-il ; « à présent nous l'employons comme combustible ; il sert à chauffer les chaudières, à faire marcher nos bateaux à vapeur et nos chemins de fer, nous en fournissons aux bateaux fluviaux qui remontent la Volga ». « Sapristi ! » fis-je. « Et ces derniers temps nous en tirons aussi de la couleur indigo », poursuivit-il. C'est alors, je présume, que j'ai noté « couleur indigo », à la diable, dans mon carnet, et que ces mots tombèrent sur la ligne qu'il ne fallait pas.

L'ingénieur revint avec nous en ville et nous servit de guide. Il faisait une chaleur étouffante et je fis emplette, dans une boutique, d'une blouse de confection en soie jaune. Ce qui me donna une mine un peu bizarre ; mais l'existence me devint douce après que j'eus quitté mon pourpoint du nord. Par-dessus le marché, on me fit cadeau d'un éventail.

Ici tout le monde était d'ailleurs vêtu assez drôlement ; la ville est si persane qu'elle n'est pas européenne et si européenne qu'on ne peut la dire persane. Les vêtements de soie se voient très couramment ; nous apercevions des dames, qui portaient par-dessus leurs robes brodées à la main, de la mauvaise camelote berlinoise. Des messieurs en vêtements de tussor persan arboraient des cravates allemandes en cotonnade bariolée. Dans l'hôtel, de précieux tapis persans couvraient les pièces et les escaliers ; les canapés et les chaises avaient des couvertures persanes ; mais le bois des canapés et des chaises était du soi-disant travail viennois, ainsi que la table de toilette avec son dessus en marbre. Et le patron portait des lunettes à branches d'or...

Nous nous faisons conduire au château, situé au centre du vieux Bakou ; bâtiment colossal de style persan-byzantin, très torturé. Il contient le palais du khan et deux mosquées. Le palais du khan sert actuellement de dépôt militaire, et il faut la permission du commandant pour en franchir les portes. Or, pour obtenir cette permission, il fallait lui envoyer une carte. Et je n'avais pas de cartes.

Je me trouvais donc en fâcheuse posture devant l'officier de garde. Puisque, à Vladicaucase, tu t'en es si bien tiré avec la carte de Wentzel Hagelstam, essayons maintenant de celle de madame, me dis-je. Et je présente à l'officier de garde ma carte où il était écrit : Fru Maria Hagelstam. Il fait un signe de tête approbatif et demande à voir mon passeport. Que Dieu m'assiste, me dis-je, en lui présentant le passeport. On verrait si mon tour de coquinerie allait réussir. Je n'avais pas grande confiance.

L'officier de garde revient, me remet le passeport et donne l'ordre à un jeune lieutenant de nous servir de guide. J'étais sauvé. Le lieutenant s'incline et nous accompagne. Un cosaque armé de pied en cap marche sur nos talons.

Cependant ma compagne était demeurée dehors et n'avait point partagé mon supplice.

Le palais du *khan* date, paraît-il, du quinzième siècle. Il n'y a pas grand-chose à voir extérieurement et on ne nous laissa pas pénétrer à l'intérieur. Naturellement il n'y avait pas d'huis verrouillés, car tous ces portails et ces portiques n'ont point de portes ; mais on ne nous laissa pas parvenir jusqu'aux appartements privés et cachettes du souverain détrôné. Le lieutenant ne savait que le russe et nous étions heureux d'avoir l'ingénieur avec nous.

On nous montra l'entrée d'honneur. Elle n'était pas bien fameuse, hormis d'exquis ornements persans qui couvraient le tympan. L'entrée du harem était étroite comme il sied à une entrée orientale destinée aux femmes ; l'entrée particulière des favorites était un peu plus large. Dans les longs corridors, des ouvertures conduisaient à de petites chambres, des cellules, et il y en avait beaucoup, de ces petites chambres. Le dernier khan de Bakou avait une cinquantaine de femmes, nous raconte le lieutenant ; il les emmena toutes dans sa fuite, lorsqu'en 1808 les Russes conquirent son pays et s'emparèrent de la ville. Mais c'était une vraie fripouille, cet Hussein Kouli Khan, car il fit tuer d'un coup de kinjal le conquérant, le général Zizianov, au moment où on remettait à ce dernier les clefs de la ville.

Nous voilà donc devant le palais d'un souverain oriental. Il avait dû être construit en un temps moins calme ; les meurtrières du mur d'enceinte en témoignaient. Ce foyer avait dû être défendu bien des fois par les armes. La maison n'a point de fenêtres, rien que de grandes baies cintrées qui laissent entrer à flots la lumière. Les salles à colonnes étaient un véritable paradis pour nous autres qui venions du soleil ardent. Nous pénétrâmes le plus avant possible. Voilà les salles de réception, voici la salle d'audience où l'on prononçait les arrêts, voici une autre salle avec une sorte d'estrade où trônait le souverain. Nos pas sonnaient entre les murs de pierre. Il y a un siècle seulement, il nous aurait été difficile de nous promener si librement dans ce lieu ; car le khan de Bakou était un potentat puissant.

Des deux mosquées situées dans l'enceinte du château, l'une surtout avait de riches ornements autour de son portail. On aurait pu s'imaginer entendre un *mullah,* du haut de la corniche du minaret, appeler les fidèles à la prière ; mais midi passa et le *mullah* ne parut point. Nous en parlâmes au lieutenant qui s'empressa d'interroger quelques hommes à turban, assis près de la mosquée ; à la fin il réussit à se faire comprendre d'eux ; ils hochèrent la tête : leur *mullah* était malade.

Le lieutenant russe avec son cosaque nous avait conduits dans toute l'enceinte du château, et lorsqu'en nous séparant nous le remerciâmes, il nous répondit en souriant que cela avait été un plaisir pour lui que de pouvoir nous obliger. Et il garda un bon moment la main à son képi.

Nous avions pensé nous faire conduire à Kis Kalé, la tour de la vierge, à laquelle se rattache une romanesque légende ; mais la chaleur était si torride que nous y renonçâmes. Nous nous rendîmes au parc. Tout y était flétri, rôti par le soleil, couvert de poussière, gris clair. C'était pitié à voir. Il y avait bien quelques arbrisseaux, des acacias, des amandiers, des figuiers ; il y avait aussi quelques pauvres fleurs qui avaient appris à vivoter d'une saison pluvieuse à l'autre. Mais l'ensemble nous fit une impression désolante. Les feuilles que j'humectai avec de la salive, en étant la poussière, il me les fallait toucher avec circonspection ; elles craquaient, tant elles étaient brûlées de soleil et de poussière. La poussière enlevée pour découvrir leurs pores et leur permettre de respirer, elles se recroquevillaient pitoyablement, toutes fripées, et il me fallait à nouveau les saupoudrer de poussière de chaux. Si ce n'était ici l'intense rosée de la nuit, elles ne subsisteraient pas.

Mais là-bas, dans la steppe saline, un chardon vit dans des conditions pires encore. La terre où il croît est d'argile et de sel, le vent et le soleil le cuisent. Ce chardon pousse par petites touffes, il est rude, hérissé, on le dirait en fil de métal avec du poil de chèvre. Vous regardez ces petites touffes de chardon avec grande joie. Elles semblent de petits peuples mutins. Oui, mutins. Quand ils reçoivent de la pluie, ils s'inclinent – comme s'inclinent les humains en reconnaissance d'une bonne parole ; mais dans la longue, insupportable période de sécheresse, ils ne font que se dresser plus droits, ils deviennent inflexibles, rudes – comme les humains, par les temps d'aridité.

Il faut la gueule du chameau, forte comme une machine, pour arracher ce chardon.

XVI

ON MET UN VAPEUR de la flotte Nobel à notre disposition pour une excursion aux sources de pétrole de Balakani. Et ce n'est pas par exception que les bateaux de la grande maison y conduisent des visiteurs ; tous les ans on leur offre fort complaisamment ce petit voyage ; ce n'est donc pas un événement. Bon nombre des Scandinaves nous accompagnèrent aimablement et nous fournirent des explications sur toute chose.

C'était par une soirée calme, au clair de lune. Après une demi-heure de trajet on voit la mer bouillonner en formant des tourbillons noirs. Ces tourbillons changent, se déplacent, se fondent en d'autres tourbillons ; mouvement incessant qui fait songer aux aurores boréales. On allume une poignée de *pussetwist* qu'on lance dans les tourbillons, et immédiatement la mer de ce côté- là est en flammes. La mer brille. Ces tourbillons noirs, c'est du gaz de naphte. Et il nous faut courir des bordées parmi les flammes, pour que le mouvement de l'hélice éteigne le feu.

Nous arrivons et débarquons. Le sol est humide et huileux, le sable, quand on y marche, pareil à du savon, et une forte odeur de naphte et de pétrole s'en dégage, qui nous donne mal à la tête à nous autres, étrangers. Le territoire est divisé en bassins, en lacs, entourés de remparts de sable ; mais on a beau barrer la route à l'huile, elle s'infiltre dans les remparts et les rend, eux aussi, gras et humides.

Le naphte brut était connu des juifs et des Grecs dès l'antiquité, et dans cette presqu'île d'Apcheron, les habitants l'employèrent de tout temps comme combustible et éclairage. Mais ce n'est qu'au cours des trente dernières années que l'on en a fabriqué du pétrole. Sans oublier les « 13 sortes verres » qui sont des produits encore plus récents.

À présent il y a ici, s'étendant à perte de vue, une ville de tours à forage. C'est la ville la plus incroyable et la plus déplaisante que l'on puisse imaginer ; elle est composée entièrement de tours noires, graisseuses, en charpentes sommaires. À l'intérieur, des machines font rage, jour et nuit ; les ouvriers doivent crier pour couvrir le bruit des machines ; les tours branlent sous les énormes forets qui taraudent la terre. Ces ouvriers sont Persans ou Tatars.

Nous entrons dans une tour. Mon chapeau heurte une poutre et semble esquinté pour la vie, à le voir aussi gras et noir ; mais on m'assure qu'aux usines de Bakou, c'est l'affaire d'un instant de le dégraisser. Le bruit est assourdissant ; de sombres Tatars, des Persans au teint jaune sont chacun devant une machine, attentifs à leur besogne. Voici le naphte brut qui jaillit à flots : un engin descend dans la terre et remonte au bout de cinquante secondes avec douze cents litres de naphte, redescend encore, reste cinquante secondes et remonte avec douze cents autres litres de naphte – nuit et jour, sans arrêt. Mais ce trou a coûté beaucoup d'argent ; il a cinq cents mètres de profondeur, on l'a évidé une année durant, il a coûté soixante mille roubles.

Nous passons à une autre tour ; ici l'on fait du forage. Le trou est encore à sec, le perforateur travaille nuit et jour dans le sable et la pierre, dans le roc. Ce trou est un trou capricieux, il est connu dans la ville tourière entière pour son caractère fantasque. L'an passé on découvrit cet endroit, qui révélait, à des signes sûrs, des sources de naphte, comme d'ailleurs tous les endroits d'alentour, et on se mit en devoir de forer. On descendit jusqu'à cinquante mètres dans le sol – autant dire une bagatelle – lorsque soudain le naphte jaillit, d'un jet énorme, violent, qui tua du monde, démolit la tour. Cette source était sans ordre ni mesure, c'était une sauvage, elle projetait le naphte avec une fougue insensée, créant des lacs tout alentour, inondant la terre. On éleva des digues, on construisit des remparts, mais les digues étaient trop faibles, et l'on fut obligé d'en construire de nouvelles au-delà des premières. La source lança du naphte à raison d'un million et demi de roubles par jour, pendant deux jours. Puis elle s'arrêta. Et nulle force terrestre n'a pu lui faire produire un litre de naphte de plus. Elle a mis une bonde à son trou.

Elle a dû trouver, là-bas, dans les entrailles de la terre, un roc qu'elle a projeté devant l'ouverture. Depuis, on a tout le temps foré sans résultat ; on est descendu jusqu'à une profondeur de six cent cinquante mètres, mais en vain. Et l'on continue de forer et l'on verra bien un jour la fin du roc. Les Persans jaunes et les sombres Tatars sont là, entre la vie et la mort ; si cette écervelée se met à bondir comme la dernière fois, Allah va projeter tout ce monde à travers le toit de la tour à forer et en quelques secondes les réduire tous en miettes. Mais dans ce cas, Allah l'aurait ainsi décidé. *La illaha il Allah.*

Cet endroit n'a pas toujours connu le vacarme des machines. C'est l'Amérique qui est venu le profaner, en poussant son beuglement dans le sanctuaire. Car c'est le foyer du « feu éternel » de l'antiquité. Nulle part ici on ne peut échapper à l'Amérique : la méthode de forage, les lampes, jusqu'au produit distillé, tout appartient à l'Amérique. Les Maccabées, eux, ne brûlaient que « l'eau épaisse » pour la purification du temple. Et lorsque, fatigués du vacarme et mi-aveugles par le gaz de naphte, nous quittons ce lieu, c'est sur un bateau du type Robert Fulton que nous embarquons.

Demain nous visiterons Sourakani. On dit qu'il existe là, Dieu soit loué, un temple de feu.

XVII

NOUS SOMMES REDEVABLES, paraît-il, de bien des notions religieuses au peuple iranien. Les anciens Israélites ne laissaient pas d'être spirituellement influencés par leurs voisins ; c'est ainsi qu'ils reçurent, partie de l'Égypte, pendant leur séjour là-bas, partie de l'Assyrie, de Babylone, de la Perse. Par exemple, selon l'Ancien Testament, l'action de mauvais esprits, la possession du diable, sont chose inconnue chez les Israélites ; mais chez les Perses il existait de bons et de mauvais esprits en grand nombre. Suivant les inscriptions, les Mésopotamiens reçurent ensuite des Perses ces notions et les transmirent au peuple d'Assyrie ; au temps du Christ une doctrine sur les esprits et le diable s'était, en tout cas, pleinement épanouie en Judée. Et cette doctrine passa dans le christianisme. Pour passer ensuite à bien des peuples et allumer bien des bûchers pour crime de sorcellerie. Sur quoi elle poussa jusqu'en Finmarken et fit brûler des bonnes femmes possédées, et qui flottaient ensuite sur l'eau « comme des bouées ».

Nous voici donc à l'endroit d'où le christianisme reçut son idée poétique du « feu éternel ». Ici un feu demeurait sous terre, qui n'avait pas besoin d'être alimenté : il brûlait tout seul, sans jamais s'éteindre ; ce feu était sacré. C'étaient de si pauvres savants, les Anciens ; ils ignoraient que le naphte provenait de la végétation préhistorique, ainsi que la houille. Ils ne savaient même pas que la science abandonna ensuite cette théorie pour en adopter une autre : à savoir, que l'on doit le naphte à des matières animales accumulées au sein de la terre – pour tout dire, à du poisson. Les Anciens étaient bien bornés en matière de science. Ils apprirent seulement à connaître cette eau bourbeuse, ils y mirent le feu et elle brûla, brûla éternellement. Ils rapportèrent ce feu à Mitra, au soleil, lequel brûlait aussi éternellement et était l'image de Dieu. Et cette eau devint sacrée, ils l'adorèrent, ils s'y rendirent en pèlerinage. Et quelqu'un ayant même élevé un temple au-dessus de cette source de feu, leur reconnaissance fut très grande.

Or il advint que les bons Iraniens virent naître leur grand fondateur de religion, qui se nommait Zardusht, Zarathoustra. Il trouva, comme tous les fondateurs de religion en face des anciennes croyances, que son peuple adorait des dieux étranges, et il prêcha qu'il ne faudrait pas avoir désormais autant de dieux. Il décida qu'il ne devrait y avoir qu'un seul Bon dieu, qui se nommerait Ormuzd, et un Méchant dieu, qui se nommerait Ahriman. Cela suffisait. Mais dans le cours des temps, il eut besoin d'un dieu de plus et qui serait au-dessus de tous les autres et qui se nommerait Mitra. Et Mitra devint bien grand, dans l'Iran. C'était ce Mitra que l'on adorait ici, devant le feu éternel de Bakou.

Et Zarathoustra parfit sa religion ; il n'y réussit pas mal. Outre les trois dieux, dont Mitra était le suprême, il enseigna qu'il y avait trois sortes d'êtres bons, surnaturels, des Anges, eux aussi supérieurs à l'homme. Ensuite il y a trois sortes d'êtres mauvais, surnaturels, des Démons, des Diables. Bref, Zarathoustra enseigna beaucoup de bonnes choses au christianisme.

Et tout cela était fort bien.

Mais voilà que les dieux ne suffisaient plus aux Iraniens ; il leur fallait aussi une déesse. Et la femme ? dirent-ils. Et ils élevèrent une femme au rang de déesse, et elle se nomma Anaïtis. Mais, à vouloir changer et améliorer la doctrine de Zarathoustra, on prit des dieux indifféremment, on en chercha jusqu'à Babylone, jusqu'en Grèce et on retomba dans l'idolâtrie et le polythéisme. Les rois iraniens laissèrent tomber la doctrine de Zarathoustra ; celle-ci ne provenait pas de l'étranger alors pourquoi en faire cas ? Les rois favorisèrent l'hellénisme, et le peuple lui-même découvrit la petite brèche dans sa religion ; il signala cette brèche et en fit grand bruit. L'origine du mal et du bien, voilà ce que Zarathoustra n'avait su mettre au clair, ainsi que les rapports entre le Bon et le Méchant dieu. Les Iraniens se dirent ceci : le mal et le bien, dérivant d'Ormuzd, donc du même être premier, perdent leur caractère de contrastes

absolus... Tirez au clair cette petite difficulté, dirent-ils ; à nos yeux, elle ouvre une brèche dans la doctrine. Voyez-vous, les Iraniens ne soupçonnaient en rien nos ressources, à nous qui venons à bout d'une telle vétille à l'aide d'un serpent et d'une pomme.

Cependant, la doctrine de Zarathoustra se trouva fortement discréditée après cet événement, et lorsque les califes mahométans vinrent à dominer le pays, elle fut presque complètement exterminée. Seuls quelques fidèles émigrèrent aux Indes, emportant la doctrine intacte, et y vivent encore aujourd'hui sous le nom de Parsis. D'autres sont restés en Perse, quelques milliers à peine, les soi-disant Guèbres, adorateurs du feu. Une poignée de ces derniers habitèrent jusqu'à ces tout derniers temps, près de ce temple de feu, à Bakou.

Des Parsis de l'Inde et des Guèbres de la Perse s'en venaient donc ici prier. Pour ces justes, Mitra était resté le même qu'autrefois, le Dieu suprême, éternel comme le soleil et comme le feu éternel. Jamais lieu plus sacré ne s'offrit à l'homme. Ces parvenus de Mahométans n'avaient que Médine comme but de pèlerinage et à Médine il n'y avait qu'une tombe ; or, ici était le feu vivant, une sorte de soleil dans la terre, Dieu. De très loin, dès qu'ils apercevaient la blancheur du temple, les pèlerins se jetaient la face contre terre, un tressaillement les parcourait et ils s'approchaient humblement du sanctuaire, avec force prosternations. Ces fidèles étaient maintenant pauvres et misérables, car leur peuple était assujetti à des parvenus, qui les avaient relégués à une extrémité du pays ; mais dans leur cœur restait cette puissante consolation que c'étaient eux et point d'autres qui croyaient bien en Dieu comme il fallait. Les califes mahométans et les *shahs* de Perse les persécutaient, quand ils se mettaient en route pour leur blanc temple ; mais tant était grande leur foi qu'ils préféraient revêtir les vêtements impurs du parvenu, et partir déguisés, que de renoncer à leur périlleux voyage à Bakou.

À leur arrivée au temple les attendaient, dans cette demeure bénie, force petites cellules et loges où trouver asile. Dans chaque cellule une petite flamme de naphte brûlait, perpétuellement. Et là ces Guèbres et ces Parsis se prosternaient, face contre terre, isolés du monde.

Beuglement : c'est l'Amérique qui débarque. Et une année, à leur arrivée, les pèlerins trouvèrent une usine à pétrole construite à proximité de leur sanctuaire. Tous les petits soleils des cellules étaient éteints, tous les courants de gaz avaient été branchés sur l'usine.

Alors, peu à peu, ces Guèbres et ces Parsis abandonnèrent le lieu. Les parvenus de l'Orient les avaient persécutés, mais les parvenus de l'Occident les vainquirent. Et battus, ils se retirèrent au bout du pays où ils avaient été refoulés. Leur sanctuaire de Bakou n'est plus qu'une légende. Mais le feu vivant leur restera sacré jusqu'au jour où le dernier de ces croyants aura disparu. Car ce sont les adorateurs du feu.

NOUS NE POUVONS obtenir d'argent ici, avec nos lettres de crédit, ce document français qui est bon pour une somme si fabuleuse. Même la succursale à Bakou de notre banque de Tiflis ignore ce papier et n'ose nous verser des espèces. On nous renvoie à Tiflis.

Nous n'avions pas le choix ; il nous fallait retourner à Tiflis. Mais de l'argent, il nous en fallait tout de suite ; nous avions à payer la note de l'hôtel et il y avait aussi des choses que nous aurions aimé acheter en ville. Suivant le conseil de l'ingénieur je me rendis donc chez le directeur de la maison Nobel, monsieur Hagelin, qui fait aussi fonction de consul scandinave à Bakou, et celui-ci me remit cent roubles. L'argent me fut donné dès le premier mot et on ne voulut pas de quittance. Monsieur Hagelin était un homme aimable et distingué, qui nous donna par-dessus le marché un mot de recommandation pour un gros bonnet de Tiflis. Il ne me fit pas l'impression d'être pressé ; il prenait son temps pour écouter ma petite explication, à savoir que j'avais immédiatement besoin de cet argent et le lui renverrais de Tiflis. « C'est bien... je vois », dit-il en glissant la main vers l'intérieur de son pupitre pour y prendre les billets. Je voulus lui montrer mes lettres de crédit, mais il m'assura que ce n'était pas nécessaire ; il n'y jeta un coup d'œil, un seul, que lorsque j'eus déplié le papier. Mais, à ce moment, l'affaire était déjà conclue. Il m'était, je l'avoue, agréable que l'on me témoignât cette confiance, au lieu de me demander d'abord mes lettres de crédit. Et pourtant, l'idée ne m'effleura pas un seul instant que je ne me trouvais point en présence d'un homme qui s'entendait supérieurement aux affaires. Le regard qu'il jeta sur mon papier déchiffra certainement la somme inscrite, l'essentiel, le point capital.

À notre retour de Bakou il y a, dans le compartiment, deux hommes bizarrement attifés, des Asiatiques d'un brun jaunâtre, portant, celui-ci, un caftan blanc, celui-là, un caftan gris sur un costume en soie. Leurs pantalons sont bouffants comme des jupes, leurs longues bottes, en peau chagrinée rouge ; la tige monte par-dessus le pantalon et le talon en est brodé. Ils ont une ceinture, mais pas d'armes. Tous deux sont coiffés d'un bonnet genre turban et leurs doigts sont bagués de turquoises.

Un monsieur, paraissant être tatar, et habillé à l'européenne, cause avec eux. Ce Tatar sait un peu d'allemand et il nous raconte que les deux messieurs sont de Boukhara et qu'ils font en ce moment un pèlerinage ; ils sont en route vers Médine. Des pèlerins en seconde ! Ce sont de riches marchands ; ils en ont les moyens.

Les deux marchands se comportent curieusement, ils enlèvent leurs bottes et restent pieds nus à cause de la chaleur. Ils avaient d'ailleurs les pieds propres et très bien faits. Le conducteur russe, en passant, leur ordonna, d'un ton bref, de se rechausser et ils s'exécutèrent docilement. Docilement, mais sans confusion : il leur fallait, c'est évident, se plier aux usages d'un pays étranger, mais les usages de Boukhara étaient pourtant les meilleurs. Ils étaient fiers de Boukhara, rien ne valait Boukhara. Ils sortirent de leurs sacs leur dîner, composé de biscuits de froment, durs comme pierre, percés de petits trous, et de raisin sec de Corinthe. Ils nous en offrirent, disant avec fierté : « Mangez, cela vient de Boukhara ! » Leur théière était jolie de forme et devait être un vase précieux ; elle était émaillée et incrustée de pierres.

Le Tatar, qui est lui-même mahométan, nous fournit quelques renseignements que nous lui demandons.

— Pourquoi font-ils un si long voyage ? Ils ont bien, n'est-ce pas, un tombeau sacré à Boukhara ?

Le Tatar pose la question aux marchands, qui répondent ; en effet, ils ont bien le tombeau de Bahaeddin. Mais ils n'ont pas le tombeau du prophète. Et ils n'ont pas La Mecque, non plus le mont Ararat.

Quel chemin vont-ils prendre ? Par Constantinople et Damas, où ils se joindront à une caravane.

Mais ne serait-ce pas plus méritoire de prendre la route de terre ? (J'avais lu qu'il en était ainsi.) Le prophète n'avait pas défendu d'aller par mer.

— Et vous, de quel pays êtes-vous ? demandai-je au Tatar.

— Je suis de Tiflis.

— Où avez-vous appris la langue de Boukhara ?

— Je n'ai pas appris la langue de Boukhara. Je suis de Tiflis.

— Mais vous parlez bien la langue des deux marchands ?

— Non, ils parlent la mienne. Ce sont des marchands, ils l'ont apprise.

Et ici il ajouta avec grand mépris :

— Non, je n'ai pas appris la langue de Boukhara.

— Mais vous avez bien appris l'allemand ? demandai-je, ne saisissant pas très bien son idée.

— Je sais aussi le russe et l'anglais, me répondit-il avec orgueil.

Et il savait, en effet, quelques mots d'anglais. C'était évidemment à un Tatar moderne que nous avions affaire. Il traitait les deux pèlerins avec quelque hauteur et rit, lorsqu'on leur intima l'ordre de remettre leurs bottes. Ce qui nous étonna un peu, je l'avoue, c'est qu'il avait dans sa poche un revolver. Il sortit ce revolver et le fit voir aux pèlerins ; mais nous eûmes l'impression qu'au fond c'était à nos yeux qu'il voulait se vanter. Un homme intéressant à rencontrer, lui aussi.

De temps à autre, à un arrêt du train, les deux pèlerins sautaient du compartiment et s'en allaient vers un certain wagon où ils se mettaient à prendre des poses : penchés en avant ou bien redressés, les deux mains sur la poitrine. Le Tatar nous expliqua que l'émir, le khan de Boukhara était dans le train ; c'était devant lui que les deux marchands faisaient leurs salamalecs.

L'émir de Boukhara en personne ? Mais oui. Se rendait-il, lui aussi, à Médine ? Non, il allait à Constantinople voir le sultan.

Nous parlons un peu de tout cela. Nous étions en bien noble compagnie. Le Tatar nous expliqua que l'émir occupait un wagon de première, tout là-bas, à l'arrière du train, et sa nombreuse suite voyageait en seconde et en troisième, hiérarchiquement. Nous ne nous étonnâmes plus de ce que le train fût si long. Mais comment se faisait-il qu'il n'y eût pas déjà à Bakou grand émoi, du fait de la présence de l'émir de Boukhara ? Le Tatar trouvait cela bien naturel : l'émir de Boukhara, après tout, n'était pas le tsar.

Mais il régnait sur un grand pays illustre et sur des millions d'hommes ? Parfaitement, mais à son tour, le tsar régnait sur lui ; le tsar régnait sur bien des pays et sur plus de cent vingt millions d'hommes.

J'entrepris la défense de l'émir de Boukhara, de la façon la plus désintéressée ; mais le Tatar tint pour le tsar.

Nous eûmes envie de voir cet authentique souverain oriental et entreprîmes de petites expéditions jusqu'à l'unique wagon de première, afin d'en avoir, si possible, un aperçu ; mais sans succès. À la fin, nous approchions de Tiflis d'une manière inquiétante et nous n'avions toujours pas vu l'émir de Boukhara. Je me décidai donc à passer en première classe pour voir.

Il n'y a point de garde aux portières, et, comme tous les wagons sont à couloir, j'y parviens sans difficultés, pendant que le train est en marche. Je jette un coup d'œil dans tous les compartiments de première, mais ne trouve personne à la mine d'émir ; rien qu'un Européen à plastron blanc, par-ci par-là. Je gagne ensuite les troisièmes pour voir la suite de l'émir ; je vois des hommes et des femmes de bien des espèces sur les bancs de bois, mais personne qui semble accompagner un émir. Le Tatar s'était joué de moi.

Je retraversai laborieusement tous les wagons ; pendant ma longue promenade le train siffla annonçant Tiflis et j'arrivai à mon compartiment juste au moment où il entrait en gare. Les deux pèlerins étaient occupés à ranger leurs matelas et leurs sacs, et le Tatar avait disparu.

Aucun doute ; le Tatar nous avait conté une blague et fabriqué de toutes pièces l'histoire de l'émir de Boukhara. Ce fut le deuxième souverain oriental que nous manquâmes, en comptant le khan de Bakou, lequel était exterminé.

Nous comprîmes alors pourquoi les pèlerins s'étaient dirigés vers le wagon de première : c'était pour y faire leurs dévotions devant ce wagon tranquille où personne ne se penchait aux vitres. Des pèlerins ? Qui sait... c'était peut-être une autre invention de ce sacré Tatar. Si je mettais la main sur lui, je le talocherais d'importance !

Mais pourquoi, au fait, se payait-il notre tête ? Sait-on jamais, dans le seul but de se procurer un moment d'agrément. J'ai lu que les Orientaux aiment parfois à inventer les bouffonneries les plus cocasses aux dépens des « Anglais » en voyage, et sont heureux à se tordre de rire lorsque la farce réussit. À vrai dire, rien d'étonnant à ce que les Orientaux se vengent des Occidentaux pour toute leur curiosité et leur indiscrétion. Eux-mêmes regardent comme au-dessous de leur dignité de s'étonner de quoi que ce soit, alors que nous autres contemplons bouche bée toute chose extraordinaire, en nous la montrant de l'un à l'autre avec des exclamations. Je vis un jour, à Paris, un Arabe. Il passait par les rues dans ses vêtements blancs, ondoyants au gré du vent, et les Parisiens, peuple de badauds entre tous, restaient abasourdis devant un spectacle si étrange. Mais l'Arabe poursuivait son chemin, calmement.

Tatar, tu avais raison de nous donner une leçon !

Mais il nous fallait en avoir le cœur net ; avions-nous au moins voyagé avec des pèlerins ? Je retrouve l'homme de Boukhara tout de blanc vêtu, allonge le doigt vers lui, puis vers le sud et lui demande :

« Médine ? » Il ne comprend pas. Je cherche dans mon dictionnaire et trouve le nom en arabe. Un éclair passe alors sur sa figure ; l'homme au manteau gris s'approche aussi : tous deux se désignent du doigt, indiquent la direction du sud et répondent avec des signes de tête affirmatifs :

— Medinet el Nabi, Om el Kora – Médine et La Mecque.

J'ôte mon chapeau et m'incline devant eux. Et ils semblent me savoir gré de ce geste, bien que je n'aie pu leur dire un seul mot, ni leur souhaiter bon voyage.

Je m'en vais seul à la banque de Tiflis, pour toucher de l'argent, et promets d'être de retour dans un petit moment. Mais à la banque on me répond que c'est trop matin ; le fonctionnaire dont il s'agit ne viendra qu'à dix heures ; il me faudrait attendre. Je fais donc un tour par la ville, regarde les passants, lorgne les vitrines et achète des photos. Entre autres, le portrait de l'émir de Boukhara et de son président du conseil, tous deux sur la même carte. Le soleil monte rapidement, il devient chaud ; c'est une belle matinée et, dans le parc, les oiseaux chantent des airs connus. À dix heures sonnées, je m'en retourne à la banque, trouve le guichet et le fonctionnaire qu'il fallait et remets mes lettres de crédit. Mon chapeau poussé en arrière à cause de la chaleur, j'attends devant le guichet.

À ce moment on vient me prévenir de la part du directeur d'avoir à ôter mon chapeau. Je jette un coup d'œil vers le petit Tatar, assis à sa table, qui m'a envoyé dire cela : Dieu me pardonne, c'est l'homme même qui s'était payé ma tête à propos de l'émir de Boukhara... Je le regarde et je le vois qui fait avec emportement des gestes et des grimaces à mon adresse pour que je me découvre.

Il me semble soudain que ce Tatar insolent n'a plus le droit de m'infliger une nouvelle leçon ; tout au contraire, il me reprend une envie de le talocher. J'avais bien remarqué, dès mon entrée dans la banque, qu'il se trouvait là quantité de Tatars, de Géorgiens et de militaires russes, qui restaient couverts : alors pourquoi devrais-je me découvrir, moi ? Afin d'attirer sur moi l'attention du directeur, je finis par ôter mon chapeau en saluant très bas, d'un geste ironique, puis je le remis. Je le balançai même plusieurs fois jusqu'à terre afin de souligner la gravité de mon salut. Les employés autour de nous riaient sous cape. Le directeur se leva brusquement de sa chaise et se dirigea vers moi. Je n'avais pas vu qu'il portait un revolver dans sa poche ? Oserais-je braver un tel personnage ? Mais déjà, en s'avançant, il n'avait plus le pas si ferme et, arrivé devant moi, il me dit d'un ton tout à fait accommodant que c'était l'usage d'ôter son chapeau en entrant dans une maison. En cela, il avait raison jusqu'à un certain point ; je ne pouvais donc pas le talocher puisqu'il prenait la chose ainsi, et, à part moi, j'étais content de n'avoir pas à recourir à cette extrémité. Mais je lui dis tout de go que je ne me souciais pas de recevoir des leçons de sa part ; ici, c'était lui mon serviteur ; je lui avais fait l'honneur de faire adresser mes lettres de créance à sa petite banque, comme aux grandes. À la fin il me pria, d'un ton tout à fait affable, de bien vouloir m'asseoir en attendant mes papiers.

Voyez-moi ce Tatar, s'ingéniant à vouloir poursuivre la plaisanterie avec son « Anglais » ! Mais lorsque ça ne prend plus, il cane tout de suite. Il ne se fie même pas au respect que doit inspirer son revolver, cette mécanique qui jouit, dit-on, d'une si grande estime en Europe ; il se rend à merci. Son arrogance n'était pas innée, il l'avait apprise, s'en était affublé ; tout cela était de la démoralisation européenne.

Il avait dû apprendre aussi, probablement dans quelque maison occidentale, qu'il faut prendre des airs hautains dans une maison de banque. Une banque, ce n'est pas une boutique ; faites votre révérence, s'il vous plaît ! Dieu sait comme cette politesse a pu naître, au début ; elle doit provenir de la soumission respectueuse devant les billets, devant l'or. Quand on entre dans une banque, on commence par lire les indications au-dessus de tous les guichets pour savoir où s'adresser. Or, si vous vous présentez à un guichet, on vous renvoie souvent à un autre, « en face » ; et, parmi tous les guichets d'en face, il vous faut essayer de découvrir le bon. Ici vous remettez votre fameux petit papier, un chèque à toucher ; il est porté en compte, vérifié, et à la fin il faut que le client découvre tout seul le dernier guichet où il aura la chance de se voir verser l'argent. Au milieu de toutes ces grandeurs et ces chinoiseries, le client a l'air d'un véritable solliciteur ; dès le premier guichet, au ton sur lequel on lui désigne le guichet d'« en face », il comprend qu'il y a ici bien de l'activité qui coûte cher. Mais la mortelle lenteur avec laquelle on s'occupe de vous durant ces cérémonies n'a d'égale, je crois, dans nul autre domaine.

Supposons qu'une banque soit une boutique, une maison de commerce où l'on vende et achète. Supposons que les fonctionnaires y soient des commis, des calicots, comme dans les autres boutiques. Mais allez donc seulement essayer d'en être persuadé !

Supposons que les banques prennent un peu modèle sur les bureaux de poste. L'administration des postes manie, certes, mille fois plus d'argent et de valeurs que la plupart des banques et n'use pourtant pas de simagrées. On écrit son nom sur un bout de papier, on remet le papier et reçoit la lettre chargée. Je ne connais pas de manière plus commode et plus heureuse de recevoir de l'argent que par l'administration des postes. Cet argent arrive le matin avant qu'on se lève, on est réveillé par lui, il vous tombe du ciel. Et tous les mauvais rêves de la nuit, rêves où passaient des individus venant saisir vos meubles, sont oubliés au même instant...

Nous rôdons, des heures durant, dans Tiflis, faisant un tour au quartier asiatique pour regarder les ouvrages en métaux, les tapis et les personnages à turban. Et le temps file. Lorsqu'à la fin j'arrive au bureau de poste pour envoyer les cent roubles au consul Hagelin, il est trop tard, le guichet aux mandats est fermé. Et cela nous fournit une bonne excuse pour revisiter le quartier asiatique.

Mais, dans la soirée, nous en vînmes à reconnaître que nous ne pouvions pas encore, décemment, quitter le Caucase. Puisque nous étions de nouveau à Tiflis, il nous fallait voir aussi un peu du pays qui s'étend de là vers l'ouest, la Grousie, la Grourie... Le lendemain après-midi nous étions embarqués dans le train en route pour Batoum, situé au bord de la mer Noire.

XIX

CE N'EST PAS GRAND-CHOSE, ce qu'on aperçoit d'un pays, de la vitre d'un wagon. Si nous en avions eu les moyens et le temps, nous aurions fait ce voyage à cheval, en poussant des pointes vers les vallées avoisinantes. Nous en étions réduits à regarder par la portière le paysage à travers lequel nous filions et à observer les personnes qui voyageaient avec nous. Non pas que ces deux occupations ne fussent plus que suffisantes.

Nous roulons des heures et des heures devant un paysage stérile ; mais il se transforme petit à petit et, à la fin, nous voici dans une des régions les plus fertiles du Caucase. La végétation est si abondante que je n'ai rien vu de semblable. Les forêts semblent impénétrables, et lorsque nous nous arrêtons aux gares et pouvons regarder d'un peu plus près, nous apercevons un fouillis de lianes à l'aspect de forêt vierge. Ici poussent le châtaignier, le noyer, le chêne et, comme taillis, des noisetiers. Dans les espaces défrichés, on cultive le maïs, la vigne et quantité de fruits ; tout cela pousse, d'une sève exubérante, mûrit sur tige ; l'air est embaumé du parfum des pommes. Nous plongeons nos regards dans ce divin pays sans pareil ; comme c'est riche et beau ! Et avoir pu le contempler ! La lune est déjà levée avant que le soleil se couche, les étoiles jaillissent par traînées ici aussi, et le train s'enfonce, nageant dans une mer argentée, dans l'outre-terre.

Nous ne devinons à présent que des formes, mais elles sont finement profilées. Il y a des collines, des monticules et des vallons, des silhouettes de montagnes. Un brasier dans quelque village prend un ton de sang dans la blanche lumière. Et toujours, la nuit silencieuse et chaude. Je m'aperçois qu'il tombe une forte rosée, mes gants me collent aux mains et ma blouse de soie jaune se fonce un peu d'humidité. Et la fièvre me chasse de la plate-forme.

Mais comment diable rester dans cet ennuyeux compartiment ! L'éclairage y est mauvais et, d'ailleurs je n'avais toujours comme lecture que le même vieux journal. Je tuai une heure à essayer de faire marcher ma montre ; elle s'était arrêtée. Et je ne m'étonne pas de ce qu'enfin elle se soit lassée ; je l'ai si souvent avancée et retardée, retardée et avancée, au cours de ces dernières semaines. Il y avait l'heure de Saint-Pétersbourg et l'heure de Moscou ; lorsque nous descendions vers le Don c'était une tout autre heure, et à Vladicaucase, il nous fallait avancer nos montres de trente minutes. Et désormais l'heure changea tous les jours, à travers les montagnes jusqu'à Tiflis ; là nous avions une heure fixe pendant le temps que nous y passâmes. Mais pas plus tôt arrivés à Bakou, nous vîmes sourire tous ces gens de naphte à notre piètre heure de Tiflis et ils nous firent adopter la leur. Et, revenus à Tiflis, l'heure de Bakou devint insoutenable, et pour les repas, et pour le départ du train. Ma montre avait tout supporté, jadis ; à présent, elle ne voulait plus rien savoir. Au fond, cela m'amusait de la voir si indépendante, moi qui l'avais tant de fois menée par le bout du nez.

Après m'être donné bien du mal à triturer ma montre pendant une grande heure et l'avoir mise en morceaux et n'avoir pu la raccommoder sans outils, j'emballai le tout dans mon mouchoir. Je m'en allai faire un tour à l'arrière du train, aux troisièmes classes. Ici les gens restaient éveillés ; les Caucasiens ne dorment pas. Je cherchai une place, comme si j'étais chez moi, et deux Imerètes se poussèrent un peu en m'offrant de m'asseoir. À mon tour je leur offris des cigares, et ils me remercièrent ; mais il ne m'en restait plus pour ceux d'en face.

Il y a des punaises en masse ; il valait tout de même mieux rester éveillé que de dormir dans cette misère, et je fumais en observant tout mon saoul mes compagnons de voyage. Des gens pauvres, semblait-il, mais tous étaient équipés à la tcherkesse, avec les armes et le reste. Certains s'étaient coiffés d'un napperon plat, brodé, sorte de chemin de table, retenu par un ruban sur la nuque. C'étaient de beaux types. Il n'y avait point de femmes.

Au bout d'un moment je fus un peu fatigué tout de même de rester là sans comprendre mot de ce qu'on disait, et comme il n'y avait ni musique ni chant, je me levai et m'en fus dans le wagon voisin. Ici des Persans dormaient ; mais tous les autres voyageurs étaient éveillés et bavardaient tranquillement. Sur un banc, parmi les paquets, j'aperçois une balalaïka et je demande aux plus proches de bien vouloir jouer, mais ils ne me répondent pas. Ils ont l'air peu aimables ; on dirait qu'ils savent que je n'ai plus de cigares. Et je les quitte.

Je passe la majeure partie de la nuit à me promener de wagon en wagon et, quand le train s'arrête, je saute à terre et m'amuse à me mêler aux personnes sur le quai. La fièvre me dévore cependant, et je sais fort bien que je l'alimente par ce noctambulisme insensé mais je l'alimenterais également si je me couchais pour dormir, c'est-à-dire si je me laissais aller, et je préfère donc rester levé, puisque c'est plus intéressant. Je regagnai pourtant mon compartiment pour dormir un bon somme, à la fin.

J'ai la chance de me réveiller à la pointe du jour et laisser encore errer mes regards sur ce pays

fabuleux. Nous sommes dans des régions élevées, et nous dévalons, dévalons à travers une terre d'une fécondité inouïe. Les fruits et la vigne poussent à l'état sauvage et la forêt grouille partout d'oiseaux et de bêtes. Il commence à faire jour ; le soleil ne tarde pas à affleurer l'horizon et, à ce moment, la locomotive jette un sifflement strident. Nous décrivons une courbe et, en me penchant par la plate-forme je vois travailler les membres luisants de la machine. Il me semble voler, soulevé en l'air ; tout est grand et splendide, la locomotive avec un cri parmi les montagnes s'élance irrésistible, mugissante, pareille à un dieu.

Nous sommes bientôt à destination. Nous apercevons la mer en bas et à droite : la mer Noire.

XX

BATOUM EST UNE VILLE de quarante mille habitants, ou un peu plus, et offre quasiment le même aspect que Tiflis et Bakou, avec ce mélange de grandes bâtisses modernes, en pierre, et de petites bicoques du temps des Turcs. Ses rues sont larges, mais non pavées ; piétons et voitures enfoncent dans le sable. Au port, un fourmillement de bateaux, de petits voiliers qui abordent ici venant du sud, des villes de Turquie, et de gros vapeurs européens, des courriers d'Alexandrie et de Marseille.

La ville est située dans une contrée marécageuse et malsaine mais fertile, entourée de forêts, de champs de maïs, de vignes. Aux sommets, les montagnes sont parfois brûlées à ras et, sur ces espaces nus, des Kurdes vont faire paître leurs moutons. Des ruines d'anciens châteaux émergent des forêts touffues. Tel, le cadre de Batoum, bâti sur un marais.

Ici la fièvre me ronge de plus belle, que la cause en soit la nourriture de l'hôtel ou l'air de la ville. Au point que j'avais peine à me rendre au bureau de poste pour envoyer ce mandat au consul. Un homme de l'hôtel m'y accompagna. L'établissement était sombre et malpropre. En m'approchant du guichet j'entendis mon guide me glisser à l'oreille : « Ôtez votre chapeau ! » Je le regardai, il portait sa casquette à la main. J'ôtai donc mon chapeau et le tins à la main, moi aussi. C'était probablement l'usage dans ce pays, de se présenter nu-tête à un guichet ; le Tatar à Tiflis avait peut-être eu raison, après tout, plutôt que moi. Plus tard, j'ai appris que c'est devant le tsar que l'on se découvre ainsi.

Je remets ma lettre et on me donne un petit reçu. Je n'y comprends goutte, au libellé de ce reçu. Je le garde encore : car j'ignore jusqu'à ce jour si le consul a reçu son argent.

L'homme de l'hôtel m'accompagne ensuite chez un horloger. C'est un Arménien, compatriote de mon guide. L'horloger pousse une exclamation en voyant que j'ai seul dévissé la montre et il émet quelque doute sur la possibilité d'une réparation. Je lui apprends alors que je suis, moi aussi, horloger ; ne venez pas me conter des balivernes ; je lui offre un rouble pour qu'il enlève un grain de sable qui s'est introduit dans la montre et qui empêche les roues de marcher. Mais l'horloger sourit en hochant la tête ; il ne veut même pas réparer la montre pour cinq roubles. Sur ce, je la reprends énergiquement et m'en vais avec mon guide à la recherche d'un autre horloger.

Celui-ci est un vieux bonhomme, un Russe, que nous trouvons assis devant sa porte en train de se rôtir au soleil. Mon guide prend les devants et dit, sans préambule, que je suis un grand horloger étranger qui désire seulement qu'on me prête quelques outils, afin de rhabiller ma montre. Le Russe en reste bouche bée, ses yeux bleus s'écarquillent en me regardant. Comment prêter à d'autres ses outils ? De quoi se servirait-il donc lui-même si quelqu'un venait lui apporter une montre ? Ah ! non, pas cela. Mais entrez, entrez, faites voir la montre. Serait-ce le ressort ?

Nous entrâmes dans la baraque. J'étais satisfait que le travail lui échût, à cet homme. Lorsqu'il prit la montre en main et l'examina à la loupe, les veines de ses tempes se gonflèrent comme chez quelqu'un qui pense. Il n'était plus un étranger pour moi, l'expression de son visage m'était familière, semblable à celle des personnes que j'avais vues s'efforcer à découvrir des choses. « Ce n'est pas bien terrible », dit-il. « Elle s'est arrêtée », dis-je. Mais il répéta que ce n'était pas bien terrible.

Mettant un long tuyau fin à sa bouche, il souffla dans la montre. Un grain de sable, après tout, pensai-je. À nouveau il examina à la loupe l'intérieur du boîtier ; alors, prenant une petite pince, il en sortit un petit brin de cheveu qu'il leva en l'air. La montre s'était immédiatement remise à marcher. Puis il la revissa. « Combien vous dois-je ? » – Trente kopeks.

Jamais je n'avais entendu parler d'un prix aussi dérisoire.

Je pouvais à peine me tenir sur les jambes, et je m'assis dans la boutique. Le vieux Russe, en apprenant de quoi j'étais atteint, envoya mon guide chercher des médicaments à la pharmacie. Pendant ce temps il lia conversation et m'appela sérieusement horloger. Ce mot était à peu près le seul que je comprisse.

Le médicament arrivé, l'horloger mesura d'un coup d'œil le contenu du flacon et me conseilla d'en prendre la moitié. Je me dis : s'il y a de la quinine, ça ne me servira de rien. Ce médicament avait un petit goût de menthe ; il était gras, huileux, et il me fallut fumer ferme pour le garder. J'en éprouvai un certain soulagement et j'en fus ragaillardi au point de pouvoir, après un quart d'heure, m'en aller avec mon guide ; et à mesure que je marchais, j'allais de mieux en mieux.

La vie à Batoum a quelque chose d'américain, de sud-américain. Des gens entrent dans la salle à manger de l'hôtel, habillés à l'européenne, robes de soie et bijoux. Et ils dégustent des mets choisis, en buvant du champagne. Deux dames juives, apparemment mère et fille, se plaignent au garçon : leurs serviettes ne sont pas propres. On leur en apporte d'autres, sur une assiette ; mais celles-ci non plus ne leur semblent pas très propres et, pour la troisième fois, on leur apporte des serviettes. Ensuite elles essuient leurs verres, leurs couteaux et leurs fourchettes, avant de s'en servir ; leurs doigts sont gros, noirâtres, et couverts de brillants. Alors elles mangent. Elles sont certainement très riches, elles font bien du chichi avec leurs gros doigts. Ayant fini de manger, elles demandent des bols d'eau et se lavent les mains ; on dirait qu'elles font cela tous les jours chez elles, lorsqu'elles sont à table avec leur Abraham ou leur Nathan. Ensuite elles prennent chacune leur cure-dents et se nettoient les dents en tenant l'autre main devant la bouche, ainsi qu'elles ont dû le voir faire par d'autres élégantes, à Batoum. L'étiquette change selon les climats ; dans cette ville, ça se passait ainsi. Un usage vaut l'autre. Un certain roi français faisait bien des choses que n'aurait certes pas voulu faire l'empereur de Chine. Et inversement.

À chaque table, dans cette salle à manger caucasienne, les dîneurs se conduisent à leur mode. Voici un jeune Japonais, sa longue natte pendante sur le dos, qui dîne avec deux dames. Il est très occupé à faire la cour à l'une d'elles, qui semble être sa fiancée ; au cours du repas, il sort et revient avec des fleurs pour elle. Il était déjà déjaponisé ; avec une belle assurance, il faisait la roue devant la belle en débitant des phrases françaises. Son costume japonais lui donnait, en cet endroit, un lustre d'oiseau rare, et la jeune personne semblait fière de la sensation qu'il produisait.

Le caractère sud-américain ne se démentit pas non plus chez les convives quand vint le moment de régler l'addition. Ces gens-là se complaisent à sortir des billets inutilement gros, que le garçon doit faire changer par le patron lui-même. Ils donnent de gros pourboires et laissent du vin dans leurs bouteilles et leurs verres. Les deux dames juives laissèrent leur bouteille à moitié pleine ; elles avaient hâte de sortir. Car là-bas, à la table du Japonais, on avait ri et parlé fort, ce qui n'était pas convenable. Elles lancèrent force regards désobligeants du côté de l'homme jaune. Puis elles sortirent et montèrent dans leur voiture qui stationnait devant la porte...

En ville, dans les magasins, sont entassées pêle-mêle des marchandises allemandes et orientales. On trouve des étoffes turques et arabes, outre des tapis persans et des armes arméniennes. Les habitants paraissent avoir un penchant pour le costume européen ; jusqu'aux Tatars de pure race, que l'on peut voir portant ici veston et chapeau melon. Mais dans leur for intérieur ils doivent bien demeurer tatars. Nous assistâmes un jour à un office mahométan où plusieurs de ces messieurs habillés à l'européenne prenaient part à la cérémonie. Mais les Persans les éclipsaient complètement, avec leur robe longue, descendant jusqu'aux pieds, et leur turban.

De temps à autre, nous croisions de ces vieux Persans dans la rue. Ils étaient bien souvent de haute taille, sveltes et droits malgré leur âge ; ils avaient une allure digne et calme, malgré qu'ils fussent parfois assez miteux. Une fois j'en suivis un, tout le long du chemin, pour l'étudier. Il rentrait chez lui. Il était sorti prendre un bain de soleil, et maintenant il allait se reposer. Nous arrivâmes à une maisonnette à toit plat, précédée d'un escalier ; il monta l'escalier, s'engagea dans un couloir jusqu'à un autre petit escalier de deux ou trois marches, qu'il gravit. Il y avait beaucoup de promeneurs dans la rue, de sorte que mon courage n'était pas bien grand ; je me faufilai dans le couloir, moi aussi, et parvins jusqu'au dernier escalier. Ici, pas de porte dans l'ouverture et pas de vitre au trou de fenêtre percé là-haut dans le mur ; il y avait donc un bon courant d'air et il faisait frais. Je n'entendais plus les pas du vieillard ni ne le découvris ; mais en montant les quelques marches devant moi, je l'aperçus, couché à même le plancher, un bras replié sous la tête. Une couche bien dure, semblait-il, pour un si vieil homme ; mais il s'en accommodait, apparemment. Il n'allait pas chercher un expert pour examiner le courant d'air de sa maison. Il ne poussa pas les hauts cris en m'apercevant, mais prit un air hébété ; voyant que je l'importunais, je posai les mains sur ma poitrine en m'inclinant ; de ma part une manière de salut avant de m'en aller.

Voilà donc comment vivent ces vieillards magnifiques que nous croisons de temps à autre dans la journée, pensais-je. Cela ne semble pas très confortable, mais ils s'y résignent et vieillissent avec ce qu'ils ont. Et pour peu qu'ils soient en état de faire peindre, à la fin de leur vie, un turban vert sur leur pierre tombale, ils n'ont plus besoin de rien dans leur existence ; Allah leur aura été clément. Ils n'ont ni Droits de l'Homme ni droit de vote ni syndicats. Ils ne se promènent pas avec le Vorwœrts dans leur poche. Pauvre Orient, et nous autres, Prussiens et Américains, qui le plaignons, ah ! oui...

Batoum possède aussi sa promenade. À l'heure du couchant, le boulevard longeant le rivage fourmille de promeneurs, voitures et piétons. Et il y a des chevaux fringants, le frou-frou de la soie au passage, des ombrelles, des sourires, des saluts échangés, tout comme dans les villes de l'Amérique du Sud. Vous y retrouvez le gandin, au col aussi haut que des manchettes, portant chemise en soie brodée, le chapeau de travers et une canne grosse comme le bras. Le gandin est ici comme ailleurs un gentil personnage. Si l'on apprend un peu à le connaître, on sera agréablement impressionné par sa bonhomie et son obligeance. Ce n'est pas par orgueil qu'il se pare ; mais il aspire à être quelque chose, lui aussi, et il choisit alors cette manière un peu extérieure qui mène rapidement au but et ne donne pas grand-peine. Un chapeau vous lancera un homme, dans une cité, plus vite qu'un livre ou une œuvre d'art. Et le lion en profite ; pourquoi pas ? Peut-être son affublement lui cause-t-il une joie intérieure ; et, dans ce cas, il est lion par conviction. À savoir si sa mission de par le monde n'est pas grande et justifiée. Il est l'échantillon de la mode, il en est le pionnier, il la traîne à sa suite, la rend valable, l'introduit. Et l'on ne saurait non plus nier le courage dont il fait preuve, en mettant à son cou une manchette en guise de faux col.

Tenez, à Batoum je viens de voir justement un dandy qui portait les souliers vernis les plus longs et les plus pointus que j'aie vus de ma vie. Les passants regardaient tour à tour les souliers et l'homme, en se gaussant de lui. Et l'homme ne se faufila pas dans une rue de traverse, ne disparut point ; il poursuivit son chemin, tenant tête au monde. Or, un malotru faisant le geste de cracher sur ses souliers vernis, le dandy fit tournoyer son monstrueux gourdin, et on le laissa en paix. Lorsque, soulevant mon chapeau, je lui demandai du feu, il souleva, lui aussi, son chapeau et m'en donna bien volontiers. Puis reprit sa marche, sous son accoutrement, avec l'amusante raie à la suédoise sur la nuque...

À la porte de l'hôtel venait se présenter de temps à autre un derviche persan, un moine, étudiant en théologie. Il avait de longs cheveux et une longue barbe et allait nu-pieds, nu-tête, drapé dans des loques bariolées. Parfois il fixait du regard un étranger, en proférant quelques paroles. À l'hôtel on nous dit qu'il était fou, Allah l'avait effleuré et c'est pourquoi il était triplement saint. À moins qu'il ne jouât la folie. Il semblait avoir pris goût à ce métier et aimer à se montrer ainsi, bizarre et égaré, à se laisser regarder et arroser d'aumônes. On pouvait même acheter sa photo chez le marchand d'images, tant il était notable. Il semblait s'être habitué à la vénération dont il était l'objet, de toute part, et se plaire à constater qu'elle ne lui faisait pas défaut. C'était un bel homme, à la peau extraordinairement claire, les cheveux mi-blonds et des yeux où semblait couver un feu. Jusqu'au personnel de l'hôtel, composé de Tatars, qui laissait l'ouvrage pour le regarder et le traitait avec déférence, lorsqu'il se présentait. De quoi pouvait-il bien parler ?

— Faites-le parler, leur dis-je, et racontez-moi ensuite ce qu'il vous a dit.

Le portier lui demanda en quoi il pourrait lui rendre service. Le derviche répondit :

— Vous marchez tous la tête en bas ; moi je marche la tête en haut. Je vois tout, toutes les profondeurs.

— Depuis combien de temps voit-il toutes les profondeurs ?

— Depuis bien longtemps.

— Comment cela s'est-il passé ?

— J'ai eu la vision d'un autre monde, voilà comment cela s'est passé. Je vois l'Unique.

— Qui est l'Unique ?

— Je ne sais. Il me fatigue. Je suis souvent sur la montagne.

— Quelle montagne ?

— Les oiseaux volent à ma rencontre.

— Sur la montagne ?

— Non ici, sur la terre...

Je croyais m'y entendre et, comme je me méfiais de lui, je haussai les épaules avec un peu de dédain pour sa folie simulée et m'en allai sans rien lui donner. Mais en voyant qu'il ne me lançait pas le regard courroucé auquel je m'attendais, je fus moins convaincu ; je retournai sur mes pas et lui donnai quelque monnaie. Si cet homme jouait un rôle, il le jouait en maître. Restait pourtant la photo où il paraissait faire le beau. Restaient aussi ses yeux figés, hypnotiques, où il me semblait deviner aussi un peu de pose. Et puis les égards auxquels il semblait s'attendre, parce que fou. J'aurais voulu observer seul à seul cet homme-là au moment où il montait l'escalier de sa turne pour se coucher...

La fièvre m'épuise. Le remède de l'horloger, dont j'ai pris encore une dose, ne m'est plus d'aucun secours. Il me faudra probablement quitter cet endroit avant d'avoir tout vu et de m'être enfoncé dans la forêt pour y reconnaître la maison d'un Kurde. Cette nuit, au plus fort de la fièvre, ne voulant réveiller personne à l'hôtel, je me traînai dans la rue jusqu'à une boutique où j'apercevais des bouteilles. Derrière un petit comptoir se tenait un homme, et des clients à peau noirâtre étaient assis par terre, buvant dans des gobelets en fer-blanc.

Je m'adresse au comptoir et demande du cognac. L'homme me comprend et descend une bouteille. Elle porte une marque qui m'est inconnue et on y lit « Odessa ». « Pouah ! » fis- je ; « vous n'avez pas autre chose ? » Il ne comprend pas. J'étends moi-même la main vers l'étagère et me cherche une autre bouteille de cognac. Elle paraît être de même marque, mais elle porte cinq étoiles. Je la regarde, l'analyse et la trouve commune. « Vous n'en avez pas de meilleur ? » Il ne comprend pas. Je lui compte les étoiles, lui fais voir qu'il y en a cinq et j'en ajoute quelques-unes avec mon crayon. Enfin il saisit. Il sort une bouteille d'Odessa à six étoiles.

« Combien ? – Quatre roubles et demi. – Et l'autre ? – Trois roubles et demi. » Cela fait un rouble par étoile. J'ai toutefois pris la fiole à cinq étoiles. Elle se trouvait être un cognac diablement fort, qui me fit dormir.

Aujourd'hui je me sens mieux, nonobstant la sagesse de tous les charlatans et de tous les touristes et malgré que j'aie bu du cognac, cette nuit.

Fin d'après-midi. Assis à la fenêtre ouverte, je regarde des hommes nus qui, à califourchon sur des chevaux, les mènent à l'eau dans la mer Noire. Leurs corps sont bronzés sur le fond bleu de la mer. Et le soleil éclaire encore les ruines du château de Tamara, qui surgissent de la forêt touffue.

Demain nous retournerons à Bakou, et puis nous continuerons notre route vers l'Orient. Nous aurons donc bientôt quitté ce pays. Mais j'en aurai toujours la nostalgie. Car j'ai bu de l'eau du fleuve, l'eau de la Koura.

Au pays des contes,
Choses rêvées et choses vécues en Caucasie,
de Knud Pedersen dit Knut Hamsun (1859-1952),
texte traduit du norvégien par Sigrid R. Peyronnet,
est paru dans les « Les Cahiers Rouges »,
aux éditions Grasset,
à Paris, en 1903.

ISBN : 978-2-89816-950-2

© Vertiges éditeur, 2023

– 1 951e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2023

Lecturiels

www.lecturiels.org